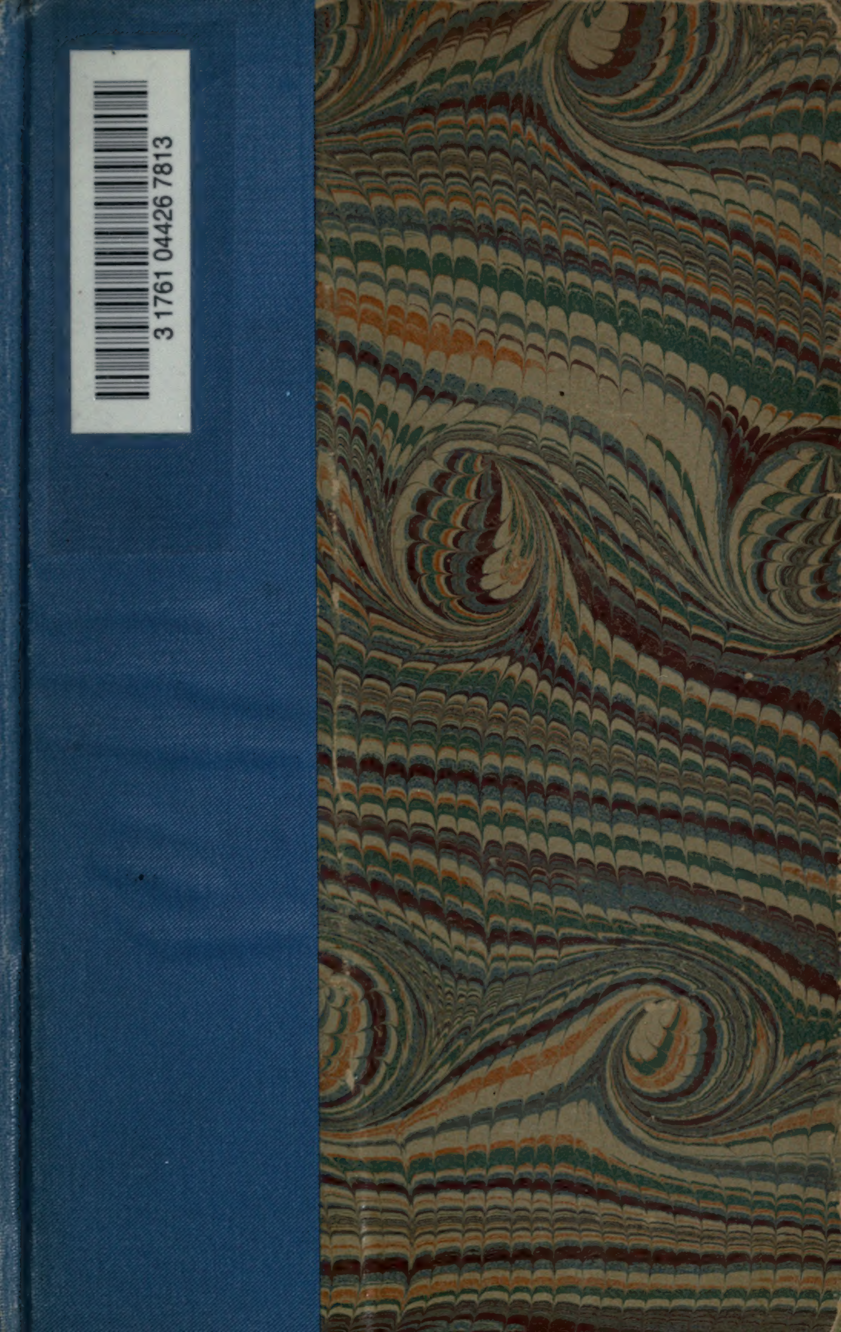

3 1761 04426 7813



COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An ANONYMOUS DONOR

1789-1902

Chants & Chansons des Soldats de France

recueillis

PAR

Joseph Vingtrinier

Albert Méricant
ÉDITEUR
1, Rue du Pont-de-Lodi
PARIS

Tous droits réservés

CHANTS

ET

CHANSONS DES SOLDATS

DE FRANCE

1789 - 1902

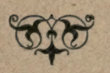
Chants

ET

Chansons des Soldats de France

RECUEILLIS

par Joseph VINGTRINIER



PARIS
ALBERT MÉRICANT, EDITEUR
1, Rue du Pont-de-Lodi

1902

Tous droits réserves

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1193
M6V6

697261
18.3.59



NOS PREMIERS CHANTS

DE GUERRE

De tout temps, le soldat français a chanté : des hymnes guerriers, lorsqu'il marchait au combat ; des chansons, lorsque, la bataille terminée, il se reposait de ses fatigues et se divertissait.

Les chants de guerre sont aussi vieux que notre race. Avant de se ruer sur leurs ennemis, nos rudes ancêtres, les Gaulois, entonnaient à l'unisson la Danse de l'épée ; *les Franks de Clovis, un hymne sauvage,* En avant, les Franks ; *les preux de Charlemagne, la célèbre* Chanson de Roland, *que nos chevaliers redisaient encore à Hastings et à Poitiers.*

Au IXe siècle, les hommes d'armes français chantaient la Victoire de Saucourt-en-Vimeu,

célébrant les succès de Louis III sur les Normands; au XIe, le Chant des Croisés, *d'un style grave et solennel, très impressionnant.*

Les routiers du Moyen Age, courant à l'ennemi, hurlaient le Chant des Aventuriers.

Au XVIe siècle, les soldats répétaient cette chanson guerrière, composée par Jannequin, après la victoire de Marignan :

Ecoutez, écoutez,
Tous, gentils Gallois,
La victoire du noble roi François,
Du noble roi François,
Et orrez (si bien écoutez)
Des coups rués
De tous côtés, de tous côtés (*bis*).
Soufflez, jouez, soufflez toujours,
Tornez, virez, faites vos tours,
Fifres, soufflez ; frappez, tambours.
Soufflez, jouez, frappez toujours.

Les soldats de Louis XIII et de Louis XIV, allant guerroyer contre les Espagnols ou les Impériaux, chantaient la Parade funèbre de Turenne ; *la* Marche de Catinat[1] ; *cet air populaire :*

Lon lon la, laissez-les passer
Les Français dans la Lorraine,
Lon lon la, laissez-les passer,
Ils ont eu du mal assez...

---

1. Composée après la victoire de La Marsaille sur Marlborough. C'est sur l'air de la *Marche de Catinat* qu'un inconnu composa, plus tard, la célèbre chanson de *La Mère Michel*.

Ou bien ce refrain naïf :

Réveillez-vous, Picards, Picards et Bourguignons,
Et trouvez la manière
D'avoir de bons bâtons !
Car voici le printemps, et aussi la saison
Pour aller à la guerre
Donner des horions !

Au milieu du XVIIIe siècle, en souvenir d'un débarquement des Anglais qui avait échoué, grâce au courage des miliciens bretons, nos soldats répétaient :

Les Anglais, remplis d'arrógance,
Sont venus attaquer Lorient ;
Mais les Bas-Bretons,
A coups de bâtons,
Les ont renvoyés
Hors de ces cantons[1].

A la même époque, les gardes-françaises, allant se mesurer avec les Anglais, s'entraînaient avec ce refrain :

Dérouillons, dérouillons, La Ramée,
Dérouillons, dérouillons nos outils !

Cela n'avait peut-être pas beaucoup de sens, mais l'air avait cette allure franche, cet entrain,

---

1. Variante : « Les ont fait sauter — Par-dessus Kérantré ». — Kérantré ou Kérantrec est une commune annexe de Lorient.
Autre variante : « Les Anglais, remplis d'arrogance, — Sont venus attaquer Binic ; (*bis*) — Mais les Binicas — Qui sont de bons gas — Les ont repoussés — Diquà (jusqu'à) su la Oué. » — Binic est un petit port de la baie de Saint-Brieuc.

ce rythme dégagé qui fait paraître légères les plus rudes étapes.

Aux chants de guerre, Belle-Fleur, Sans-Souci, Prêt-à-boire et La Tulipe mêlaient souvent des couplets joyeux, galants ou frondeurs.

La première manifestation de ce genre qui soit parvenue jusqu'à nous est le Convoi du duc de Guise :

Qui veut ouïr chanson ?
C'est du grand duc de Guise
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
C'est du grand duc de Guise,
Qui est mort et enterré.

Aux quatre coins du poêle,
Et bon, bon, bon, dondi, dondon,
Aux quatre coins du poêle
Quat' gentilshommes y avait.
Etc., etc.

Cette sorte de complainte, qui vit le jour en 1563, lors de l'assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré, fut le prototype de la Chanson de Malbrough, *composée un siècle et demi plus tard, après la bataille de Malplaquet.*

Au XVIIIe siècle, les refrains joyeux abondent. Les soldats de Villars entrent dans le Quesnoy, d'où ils viennent de chasser l'ennemi, aux accents de cette chanson bien connue :

Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir.

Les gardes-françaises font retentir les échos de Fontenoy de cet air fameux :

Malgré la bataille
Qu'on livrera demain,
Ça, faisons ripaillè,
Charmante Catin.

La veille de chaque bataille, Favart compose un impromptu annonçant la victoire du lendemain. Un des plus célèbres est Tambour battant :

Je veux, au bout d'une campagne,
Me voir déjà joli garçon ;
Des héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton ;
Des ennemis, ainsi qu'des belles
On est vainqueur en l's imitant.
Et r'li, et r'lan,
On prend d'assaut les citadelles,
Relan tamplan, tambour battant.

Nos officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous ;
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils sont aux coups.
Un général, fût-il un prince,
Des grenadiers se met au rang,
Et r'li, et r'lan,
Fond sur l's enn'mis et vous les rince,
Relan tamplan, tambour battant.

Ces vieux couplets, un peu musqués, mais si galamment troussés, peignent bien l'insouciant courage et la gaieté des soldats de Maurice de Saxe et de Richelieu.

Le plus souvent, ces refrains se chantaient avec accompagnement de fifres et de tambours.

Les généraux incapables ou manquant de prestige recevaient, à l'occasion, quelques traits satiriques bien appliqués.

Le maréchal de Villeroi se fait surprendre dans Crémone par les Impériaux, qui ne peuvent conserver la ville, mais emmènent le maréchal prisonnier; l'armée chansonne son général :

Palsambleu ! la nouvelle est bonne
Et notre bonheur sans égal :
Nous avons conservé Crémone
Et perdu notre général !

Et, après l'armée, la France entière répète ce quatrain ironique.

Soubise, le favori de la Pompadour, se fait battre à Rosbach, alors qu'il aurait pu, avec un peu de perspicacité, remporter une victoire; aussitôt le soldat de chanter ce couplet railleur :

Soubise dit, la lanterne à la main :
— J'ai beau chercher... où diable est mon armée ?
Elle était là, pourtant, hier matin...
Me l'a-t-on prise, ou l'aurais-je égarée ?
Ah ! je m'y perds... je suis un étourdi...
Mais attendons au grand jour, à midi.
....
Que vois-je ? ô ciel ! Que mon âme est ravie !
Prodige heureux ! La voilà ! la voilà !...
Ah ! ventrebleu ! Qu'est-ce donc que cela ?
Je me trompais... c'est l'armée ennemie !

Le comte de Clermont, qui porte le titre d'abbé de Saint-Germain-des-Prés, est défait à Crevelt; cette satire mordante vient punir l'impéritie du courtisan improvisé général :

Moitié plumet, moitié rabat,
Aussi propre à l'un comme à l'autre,
Clermont se bat comme un apôtre,
Il sert son Dieu comme il se bat.

De tout temps, on le voit, le soldat français a chanté; tout, pour lui, est prétexte à couplets!

L'Auteur a cru faire œuvre patriotique en réunissant les chants et les chansons qui furent en vogue dans l'armée française de 1789 à 1902: chants de guerre hurlés par nos aïeux lorsqu'ils couraient aux frontières menacées; hymnes victorieux entonnés par les soldats de Napoléon; chansons gaillardes ou satiriques fredonnées aux bivouacs d'Europe et d'Afrique.

Pour mener à bien cette tâche, l'Auteur a fouillé les archives particulières, feuilleté les nombreux Mémoires et ouvrages militaires publiés dans le cours du siècle passé; il s'est aidé, également, des souvenirs de quelques vieux soldats qui lui ont redit les refrains de leur jeunesse.

La plupart de ces chants et de ces chansonnettes n'ont, sans doute, d'autre mérite que leur originalité. Ceux pour qui ces couplets n'évoquent pas le bon temps du régiment peuvent les trouver

absurdes ou enfantins ; mais une chanson militaire trop raffinée ne serait plus une chanson militaire : par son essence même, elle doit être naïve.



I

LA RÉPUBLIQUE ET L'EMPIRE

Le " Ça ira " et la " Carmagnole ". — Le " Salut de l'Empire ". — Refrains de l'ancienne armée. — La " Marseillaise ". — Le " Chant du Départ ". — Le " Chant des Victoires ". — Couplets de circonstance. — La " Chanson de Roland ". — " Cadet-Roussel ". — L'invasion de 1792. — La prise de Toulon. — " L'armée de Condé ". — " Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ". — " A quat' pour un sou les Anglais ". — " Le général Bonaparte ". Le " Départ de Boulogne ". — La mort du prince Louis-Ferdinand. — " La paix de l'Europe ". — " Préparez-vous, jeunes fillettes ". — " L'armée de Bellone " et les femmes-soldats. — Virginie Ghesquière. — " Conseils à Alexandre ". — Chansons bachiques. — " Fanchon ". — La " Chanson de l'Oignon ". — Une parodie de la " Marseillaise ". — Couplets louangeux. — Chansons satiriques. — La " Retraite de Russie ". Romances et chansonnettes. — " Pour aller venger la patrie ". — " Qui veut savoir l'histoire ". — " Lettre d'un soldat à sa payse ". — La " Chanson du capitaine ". — " Le Compagnon du grenadier ". — Le " Housard de la garde ". — " L'invalide français ".

Les premiers soldats de la République — vétérans de l'ancienne armée royale ou volontaires en sabots — hurlaient des couplets patriotiques sur l'air du *Ça ira* ou de la *Carmagnole* [1], dont le rythme entraînant leur plaisait.

Ils chantaient, par exemple, sur l'air de la *Carmagnole*, ces vers naïvement énergiques :

---

1. Le *Çà ira* et la *Carmagnole* n'avaient pas encore reçu les paroles sinistres qui en firent le chant de ralliement des tricoteuses et des massacreurs de Septembre.

Que faut-il au républicain ?
Un peu de fer, un peu de pain.
Du pain pour le manger,
Du fer pour l'Etranger.

Cette strophe est une simple variante d'un couplet de la *Carmagnole* composée, en 1790, pour la fête de la Fédération, par Florian, l'auteur d'*Estelle et de Némorin* :

Sur ma guitare, assez longtemps,
J'ai chanté les tendres amants ;
Chantons la Liberté,
La sainte Egalité
Et le doux nom de frère ;
Soyons unis (*bis*)
Chantons la Carmagnole,
Soyons unis, mes amis !

Disparaissez, titres si vains,
Qu'enfanta l'orgueil des humains ;
Le seul que l'on chérit,
Le seul qui nous suffit,
C'est le doux nom de frère.
Soyons unis, etc.

Que faut-il au républicain ?
Une arme, du cœur et du pain.
L'arme pour l'Etranger,
Du cœur pour le danger,
Et du pain pour ses frères !
Soyons unis, etc. [1].

---

1. Cinq autres couplets complètent cette Carmagnole, qui ne se trouve dans aucun des ouvrages de Florian, mais qui parut éditée à part, sur feuille volante, en 1790, sous la signature du poète.

Un couplet, également fort en vogue parmi les « héros en guenilles », était celui-ci, où l'auteur mettait en relief les bienfaits de la Révolution, qui avait rendu les plus hauts grades accessibles aux simples soldats :

La Tulipe était brave :
On le faisait sergent ;
Ce n'est pas sans entrave
Qu'il passait adjudant.
La Tulipe, sans peine,
Aujourd'hui deviendra
Lieutenant, capitaine,
Major, et cœtera.

Sous l'ancien régime, tout le monde avait fredonné un air d'opéra-comique de Dalayrac sur ces paroles galantes :

Vous qui, d'amoureuse aventure...

On y adapta les strophes suivantes, propres à réchauffer l'enthousiasme des soldats-citoyens :

Veillons au salut de l'empire [1],
Veillons au maintien de nos droits!
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois !

---

1. Le mot *empire* n'est employé là que dans l'acception générale d'*Etat*. Cependant, c'est évidemment à cause de ce premier vers que, plus tard, Napoléon Ier choisit *Le Salut de l'Empire* comme chant dynastique.

Liberté ! (*bis*) que tout mortel te rende hommage !
Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits !
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers ;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté ! (*bis*) que tout mortel te rende hommage !
Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits !
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras,
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté ! (*bis*) que ce nom sacré nous rallie !
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits !
Nous servons la même patrie :
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers ;
Jurons une guerre mortelle
A tous les rois de l'univers.
Liberté (*bis*), que ce nom sacré nous rallie !
Poursuivons les tyrans, punissons les forfaits !
On ne voit plus qu'une patrie,
Quand on a l'âme d'un Français.

Les trois premiers couplets de ce chant, qui date de la fin de 1791, sont de Simon Boy, chirurgien en chef de l'armée du Rhin, fils d'un orfèvre

peintre sur émail ; le quatrième est d'un poète inconnu.

Les soldats de la République chantaient aussi, en marchant à la frontière, des refrains empruntés au répertoire de l'ancienne armée royale, et dont l'air crâne les avait séduits. Tel ce couplet, jadis très en faveur chez les gardes-françaises :

Camarades, sans nous abattre,
Ne songeons qu'à doubler le pas,
Grégoire fait le diable à quatre ;
Ayons des pieds, s'il a des bras,
Point de fracas, point de fracas,
S'il croit pouvoir nous bien combattre,
Nous vaincre, il ne le pourra pas !

Ou ce vieux refrain de marche, au rythme gai et entrainant :

Les Anglais ne prendront pas
La tour de Saint-Nique, Nique, Nique.
Les Anglais ne prendront pas
La tour de Saint-Ni-co-las !

La tour Saint-Nicolas était l'une des gardiennes du port de la Rochelle ; elle fut souvent le point de mire des Anglais, à toutes les époques de notre histoire, mais ceux-ci ne parvinrent jamais à s'en emparer.

C'était encore le fameux *Ran tan plan tirelire*, qui avait conduit tant de fois à la victoire Belle-

Rose et La Ramée et se prêtait si bien au rythme du tambour et au battement de la charge.

Le canonnier Bricard, dans son *Journal*, donne la relation d'un combat livré sous Valenciennes par le 5e bataillon de Paris. « La cavalerie ennemie, dit-il, en fit une boucherie, et presque tous les musiciens furent tués en jouant ce vieil air bien souvent chanté par le soldat :

On va leur percer le flanc,
Ran, ran, ran, ran, tan plan tirelire...
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire!
Ran tan plan tirelire,
Que nous allons rire!... [1]

Cet air demeura très populaire sous l'Empire. A la bataille d'Austerlitz, nous apprend le capitaine Coignet, ce fut le *Ran tan plan tirelire* que les musiques exécutèrent au moment de la charge : « Contrairement à l'habitude, dit le vieux soldat, l'Empereur avait ordonné que les musiciens restassent à leur poste au centre de chaque bataillon. Les nôtres étaient au grand complet avec leur chef en tête, un vieux troupier d'au moins soixante ans. Ils jouaient une chanson bien connue de

[1] On chantait aussi cette variante : « Ran tan plan tirelire, — Ma culotte se déchire. — On va lui percer le flanc, — Vli vlan !... — Ah ! que nous allons rire !... »

nous : *On va leur percer le flanc*, etc. Pendant cet air, en guise d'accompagnement, les tambours, dirigés par M. Sénot, leur major, un homme accompli, battaient la charge à rompre les caisses. Les tambours et la musique se mêlaient ; c'était à entraîner un paralytique ! »

De même, dans ses *Mémoires*, le sergent Bourgogne nous raconte qu'à Moscou, un soir, il organisa un bal travesti avec plusieurs de ses amis, une cantinière, la « mère Dubois », et quelques femmes russes ; l'orchestre — composé du sergent-major, qui jouait de la flûte, et du tambour de la compagnie qui l'accompagnait en mesure — commença par l'air :

On va leur percer les flancs,
Ran, ran, ran, tan plan
Tirelire, ran plan.

Cependant, après trois années d'existence, la Révolution n'avait pas encore de chant digne d'elle. La *Marseillaise*, l'hymne célèbre de Rouget de Lisle, jaillit de la déclaration de guerre de 1792.

Le soir du 24 avril, Dietrich, maire de Strasbourg, avait réuni à sa table les chefs des volontaires de la ville et quelques officiers, parmi lesquels se trouvait un jeune capitaine du génie,

ami de la maison, Rouget de Lisle. Durant le repas, on ne fit que s'entretenir de la déclaration de guerre à l'Autriche, dont la nouvelle était parvenue dans la journée. Dietrich parla de la nécessité d'avoir un chant de guerre pour entraîner les jeunes soldats; puis, se tournant vers Rouget de Lisle, qui était quelque peu musicien et poète, il lui demanda de composer un hymne guerrier.

Le jeune officier promit d'essayer. Il sortit de chez le maire, vivement impressionné par les propos patriotiques qu'il avait entendus à ce repas. En traversant les rues encombrées de canons et de faisceaux d'armes, son enthousiasme redoubla. Rentré dans sa chambre, il prit son violon et se mit à composer. De la voix et de l'archet, il poursuivait tout à la fois les vers et la musique; quelques notes bien trouvées entraînaient un hémistiche, un beau vers rendait l'essor à la mélodie hésitante.

Rouget de Lisle vit arriver dans la matinée Dietrich et quelques amis, qui lui rappelèrent sa promesse de la veille. Le compositeur tombait de fatigue ; il chanta néanmoins :

I

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis*)
Entendez-vous dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils et nos compagnes

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons ;
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

II

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis*)
Pour nous Français, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter ;
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.

III

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers.
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (*bis*)
Grands dieux ! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieraient.
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées.

IV

Tremblez, tyrans! et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.

V

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups!
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre vous. (*bis*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais ces complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère...

VI

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté! Liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs. (*bis*)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents.
Que nos ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.

L'effet fut immense, et Dietrich, enthousiasmé, décida qu'on exécuterait l'hymne avec chœur et orchestre, à l'occasion du départ des volontaires.

Le jour même, Rouget adressa, avec une dédicace, au maréchal Luckner, son *Chant de guerre*

de l'armée du Rhin, qui fut publié, sous ce titre, à Strasbourg, chez Th. de Dannebach. Dès le lendemain, l'hymne fut copié, puis orchestré en harmonie militaire par plusieurs musiciens du théâtre de Strasbourg, et enfin étudié par les musiciens de la garde nationale, qui l'exécutèrent le dimanche suivant 29 avril, sur la place d'Armes, où une parade avait lieu. « C'est un superbe bataillon de Rhône-et-Loire, commandé par Sériziat, écrit l'officier d'état-major Marclet, un des convives de Dietrich, qui eut les prémices du *Chant de guerre de l'armée du Rhin*. Il arriva à Strasbourg ayant en tête, pour drapeau, un aigle d'or aux ailes déployées; la parade venait de commencer. »

Les soldats, entendant cet hymne nouveau, se demandèrent entre eux : « — Qu'est-ce donc que cet air-là ? on dirait qu'il a des moustaches... »

Le chant de guerre de Rouget de Lisle était déjà répandu en Alsace, lorsque, dans un banquet civique, le 25 juin 1792, un nommé Mirens le chanta pour la première fois à Marseille. Le lendemain, le *Journal des départements méridionaux et des débats des amis de la Constitution* le reproduisait dans ses colonnes sous ce titre : *Chant de guerre aux armées des frontières;* puis on l'imprima séparément et on en distribua

un exemplaire à chaque volontaire du bataillon marseillais qui partait pour Paris.

Les Marseillais chantèrent l'hymne de Rouget de Lisle à leur entrée dans cette ville, le 30 juillet ; l'enthousiasme fut indescriptible. Ce fut à partir de ce jour que ce chant, devenu populaire à Paris, prit le nom de *Chant des Marseillais* ou de *Marseillaise.*

Le 28 septembre, un décret de la Convention ordonnait que la *Marseillaise* serait chantée dans toute la République. La Révolution avait trouvé son hymne national, la Patrie en danger son chant de guerre !

Les bataillons de la République ne marchèrent plus qu'aux mâles accents de la *Marseillaise*, et l'on peut dire que les élans de Rouget de Lisle ne furent pas étrangers aux victoires des armées républicaines. C'était l'avis des généraux qui les commandaient. L'un d'eux écrivait : « Nous nous sommes battus un contre dix, mais la *Marseillaise* combattait à nos côtés. » Et un autre : « Envoyez-moi mille hommes et un exemplaire de la *Marseillaise,* et je réponds de la victoire. »

Cependant, la *Marseillaise* n'avait pas tardé à être dotée d'un septième couplet.

Lorsque les volontaires marseillais avaient tra-

versé la France pour se rendre à Paris, ils s'étaient arrêtés à Vienne le 14 juillet, et avaient, à l'occasion de l'anniversaire de la prise de la Bastille, chanté, devant la foule, l'hymne de Rouget de Lisle.

A peine le dernier refrain achevé, les élèves du collège s'étaient avancés, et, devant les volontaires surpris et le peuple viennois enthousiasmé, avaient entonné avec énergie ce nouveau couplet, composé par un de leurs professeurs, l'abbé Pessonneaux :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus (*bis*).
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

L'hiver suivant, on donnait, un soir, à l'Opéra, une représentation extraordinaire. La salle était comble ; un grand nombre de membres de la Convention remplissaient les loges. Suivant l'usage quotidien, le public réclama l'hymne nouveau. Les artistes disaient les paroles du chant national, et la salle, électrisée, tout entière debout, répétait le refrain.

On venait d'achever le dernier couplet, et la foule se taisait, recueillie, lorsque tout à coup, de

fraîches voix d'enfants chantent la strophe encore ignorée des Parisiens :

Nous entrerons dans la carrière, etc.

Les applaudissements redoublent; on demande l'auteur. Un membre de la Convention, représentant de l'Isère, se lève et annonce que le couplet est l'œuvre d'un professeur du collège de Vienne, l'abbé Pessonneaux.

Traduit, pendant la Terreur, devant le tribunal révolutionnaire de Lyon, l'abbé Pessonneaux dut la vie à cette particularité qu'il était l'auteur du dernier couplet de la *Marseillaise*.

Deux ans après la création de la *Marseillaise*, le *Chant du Départ* voyait le jour. Le 14 juillet (1794) approchait; la France s'apprêtait à célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille.

On était dans l'ivresse de la liberté, qu'il s'agissait de défendre contre les rois coalisés; en même temps que des fêtes se préparaient, des milliers de citoyens couraient aux frontières menacées :

Nu-pieds, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas !

C'est alors que Marie-Joseph Chénier, inspiré par la grandeur du spectacle qu'il avait sous les yeux, improvisa cet hymne de guerre qu'il appela

le *Chant du Départ*, et dont Méhul composa la musique :

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière ;
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil !

La République nous appelle,
Sachez vaincre ou sachez périr.
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir.
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir.

UNE MÈRE

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes,
Loin de nous les lâches douleurs !
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,
C'est aux rois à verser des pleurs !
Nous vous avons donné la vie ;
Guerriers, elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la Patrie,
Elle est votre mère avant nous !

UN VIEILLARD

Que le fer paternel arme la main des braves !
Songez à nous, aux champs de Mars,
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards.

Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.

UN ENFANT

De Bara, de Viala, le sort nous fait envie,
Ils sont morts, mais ils ont vaincu !
Le lâche, accablé d'ans, n'a pas connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu...
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans,
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants.

UNE ÉPOUSE

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes ;
Partez, modèles des guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos mains tresseront vos lauriers !
Et si le temple de Mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

UNE JEUNE FILLE

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans ces murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité !

TROIS GUERRIERS

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs ;
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté !

Dire avec quel enthousiasme ces vers et cette musique furent accueillis est impossible. Ce fut surtout dans nos armées que le *Chant du Départ* eut un succès prodigieux ; plus d'une fois, il conduisit à la victoire les soldats de la République, qui l'appelaient le « frère de la *Marseillaise* ».

Bientôt, d'autres chants vinrent partager la faveur de ces hymnes aux accents vigoureux et réchauffer l'ardeur de nos jeunes troupes mal équipées et mal exercées, qui avaient à combattre des ennemis aguerris et supérieurs en nombre. Voici le premier couplet d'un chant qui eut son heure de vogue :

Citoyens, troupe guerrière,
Soldats de l'égalité,
C'est la France tout entière
Qui défend la liberté !
Ah ! si les soldats de Rome
Ont asservi l'univers,
Connaissant les Droits de l'homme,
Pourrions-nous porter des fers ?

Les auteurs du *Chant du Départ* composèrent un autre hymne guerrier, le *Chant des Victoires*, mais qui fut loin d'avoir sa fortune :

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux ;
Tes voiles pèsent sur les eaux,
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillants efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs de l'Amérique.

Gloire au peuple français, il sait venger ses droits,
Vive a République et périssent les rois !

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur* :
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes,
D'où partent ces cris déchirants ?
Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes.

Gloire au peuple français, etc.

Fleurus, champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès ;
Fleurus, champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire ;
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre.
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit : l'Europe est libre.

Gloire au peuple français, etc.

On rima des couplets de circonstance sur l'air de la *Marseillaise* ou du *Chant du Départ*.

Est-il question, sous le Directoire, d'une tentative de débarquement en Angleterre, aussitôt un poète d'occasion écrit une *Marseillaise* contre l'ennemi séculaire :

Anglais sanguinaire et barbare !
Tu voulais nous donner des fers !
La vengeance qui se prépare
Va faire frémir l'univers !
Bientôt tes odieux rivages
Seront couverts de nos soldats !
Ils seront suivis du trépas,
De la terreur et des ravages !
Aux armes, citoyens ! Punissons les forfaits !
Marchons, exterminons ces féroces Anglais.

Le 27 pluviôse an VI (15 février 1798), la République romaine est proclamée par nos soldats dans la Ville Sainte. Tandis que Berthier, du haut du Capitole, salue les mânes des Caton, des Pompée, des Brutus et des Hortensius, les soldats entonnent, sur l'air du *Chant du Départ*, le *Chant triomphal de l'Armée d'Italie* :

Rome, la Liberté t'appelle,
Romps tes fers, ose t'affranchir !
Un Romain doit vivre pour Elle,
Pour Elle un Romain doit mourir...

En 1804, Napoléon rassemble une armée à Boulogne et fait d'immenses préparatifs : il a conçu

le projet audacieux de traverser la Manche et d'aller battre chez eux les Anglais, ses implacables ennemis. Les soldats répètent ce couplet, chanté pour la première fois le 17 fructidor an XII (4 septembre 1804), à un spectacle de gala donné en l'honneur de l'Empereur au théâtre d'Aix-la-Chapelle :

A la fois soldats et marins,
Notre chef nous enflamme !
Le fusil et la rame
Sont tour à tour entre nos mains.
C'était sur terre
Que l'Angleterre (*bis*)
Craignait surtout la guerre,
Sur terre aussi nous combattrons.
Déjà voguent nos bataillons,
Et c'est de près qu'enfin nous atteindrons
Ces traîtres insulaires
Mieux que n'ont fait nos pères !

Cela se chantait sur l'air : *Tout comme ont fait nos pères.*

Nous ne devons pas oublier non plus la *Chanson de Roland* [1], dont la musique est de Méhul, et qui fut composée, sous le Premier Empire, par Alexandre Duval, pour sa pièce *Guillaume le*

1. Il ne faut pas confondre cette chanson avec la *Chanson de Roland* ou *de Roncevaux*, la plus ancienne épopée française, ni avec *Roland à Roncevaux*, chant peu connu, œuvre de Rouget de Lisle, qui avait essayé de faire un pendant à la *Marseillaise*, mais sans y réussir.

Conquérant. Le quatrième couplet fut adopté comme chant de guerre par les soldats de Napoléon :

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls ;
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, mes braves amis,
De Roland l'âme noble et fière ;
Il ne comptait ses ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.

Refrain

Soldats français, chantez Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétez en combattant
Ces mots sacrés (*bis*) : Gloire et Patrie ! (*bis*

La *Chanson de Roland* fit fureur pendant plusieurs années ; souvent même on surprit l'empereur la fredonnant.

Pendant la campagne de Russie, nos soldats la chantaient encore. Le sergent Bourgogne raconte, dans ses *Mémoires*, qu'au siège de Smolensk, les Russes ayant tenté une sortie, le maréchal Davout commanda à un bataillon d'infanterie légère d'aller prendre position en avant : « Si l'ennemi s'avance, dit-il à celui qui commandait cette troupe, vous le repousserez. »

« Je me rappelle, ajoute Bourgogne, qu'un officier déjà vieux, faisant partie de ce bataillon,

chantait, en allant au combat, la *Chanson de Roland* :

> Combien sont-ils ? Combien sont-ils ?
> C'est le cri du soldat sans gloire !

« Cinq minutes après, ces troupes marchaient à la baïonnette sur la colonne des Russes, qui fut forcée de rentrer en ville. »

La veille de la bataille de la Moskowa, les soldats et les officiers de la division Gérard clamèrent la *Chanson de Roland* en face de la fameuse redoute des Russes, qui purent entendre ce défi :

> Ayons tous, mes braves amis,
> De Roland l'âme noble et fière ;
> Il ne comptait ses ennemis
> Qu'étendus morts sur la poussière.

Les soldats de la République et de l'Empire ne chantaient pas seulement des hymnes guerriers. A ces refrains patriotiques, qui leur donnaient du cœur au ventre à l'heure du combat, succédaient, après la bataille, des refrains joyeux. Grognards et conscrits oubliaient leurs maux en chantant ; plus d'une fois, un couplet bien troussé leur tint lieu de pain.

La sempiternelle rengaîne de Cadet-Roussel — ou Cadet-Rousselle — que popularisèrent nos soldats, fut, dit-on, l'œuvre d'un loustic dont le

régiment était cantonné dans le Brabant vers 1792 ; elle est, en effet, calquée sur une vieille chanson brabançonne dont le héros est Jean de Nivelle.

Les hommes de la levée de 1793 chantaient le couplet suivant :

Et la guerre
Avec l'Angleterre
Nous a déjà causé bien des maux ;
Mais l'arrière-ban est en marche
Qui contient, comme fit l'arche,
Toute espèce d'animaux.

Mais, le plus souvent, la verve du chansonnier militaire s'exerçait aux dépens de l'ennemi.

Les Prussiens, auxquels la dysenterie avait fait plus de mal que le canon de Valmy, sont l'objet de plaisanteries faciles :

Savez-vous la belle histoire
De ces fameux Prussiens ?
Ils marchaient à la victoire
Avec les Autrichiens ;
Au lieu de palme et de gloire
Ils ont cueilli des raisins.

Les raisins donnent la foire
Quand on les mange sans pain ;
Pas plus de pain que de gloire,
C'est le sort du Prussien ;
Il s'en va chantant sa victoire,
Il s'en va criant la faim.

On se moque de leur roi :

Le grand Frédéric s'échappe
Prenant le plus court chemin,
Mais Dumouriez le rattrape
Et lui chante ce refrain :

« — N'allez plus mordre à la grappe
« Dans la vigne du voisin ! »
« — N'ayez peur qu'on m'y rattrape,
Dit le héros prussien,
« Je saurai, si j'en réchappe,
« Dire au brave Autrichien :
« — Va tout seul mordre à la grappe
« Dans la vigne du voisin ! »

On répète aussi les couplets suivants, composés par « Un académicien, petit-fils de M. Belle-Humeur, et neveu de Mme Lajoie » :

Que le grand roi des Uhlans,
Sur la foi des émigrans,
Ait cru prendre pour ses peines
La France en quatre semaines
Sans obstacles en son chemin,

C'est bien, fort bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Que gagne-t-il au lieu de gloire ?
Rien que la foire ! (*bis*)

Que le capitan Brunswick,
L'illuminé Frédéric,
Avec leurs troupes expertes
Forcent les portes ouvertes
Pour partir le lendemain,

C'est bien, fort bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Ils s'en furent, dira l'Histoire,
Avec la foire! (*bis*)

Cela se chantait sur un air favori de Marie-Antoinette : « Que le sultan Saladin, » tiré de l'opéra de Grétry, *Richard Cœur-de-Lion.*

A l'armée du Nord, en octobre 1792, raconte le général Thiébault dans ses *Mémoires*, les soldats égayaient leur route par une chanson sur l'air des *Fraises*, qui tournait aussi en ridicule Brunswick et son insolent manifeste :

Quand Brunswick dit aux soldats :
« — Volons à la victoire! »
On répond : « — Culotte à bas!
« Monseigneur, n'avons-nous pas
« La foire, la foire, la foire! »

Léopold II, empereur d'Autriche, qui venait de nous déclarer la guerre, est arrêté par la mort[1] ; aussitôt, un poète de bivouac de composer cette complainte, sur l'air de *Malbrough :*

Il s'en allait en guerre
Mironton, mironton, mirontaine,
Il s'en allait en guerre,
Notre pauvre Empereur,
Vrai fléau destructeur.

1. Le 2 mars 1792.

Cet Attila vengeur
Allumait son tonnerre
Mironton, mironton, mirontaine,
Allumait son tonnerre
Pour nous ficher malheur.

Ce nouveau diable à quatre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Enfant de Busiris,
Veut à n'import' quel prix
Armer tout son pays ;
Et pourquoi ? Pour combattre
Mironton, mironton, mirontaine,
Et pourquoi ? Pour combattre
Douze cents ennemis !

Les Anglais sont chassés de Toulon ; leur défaite est célébrée par ce pot-pourri :

Air : *Le Port Mahon est pris.*

Amis, Toulon est pris,
Il est pris, il est pris,
Ces brigands d'Angleterre,
George et lord Pitt, ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
On leur crie :
A la li ! à la li ! à la li !

Air : *Et r'lan tan plan tire lire.*

Et r'lan tan plan tire lire,
Ah ! que nous allons rire,
Aux Anglais perçons le flanc,
En plein, plan, tire lire en plan,
Puisqu'ils ont tant soif de sang,
Il faut qu'on leur en tire.

AIR DE LA *Carmagnole.*

Pitt aux Anglais avait promis (*bis*)
Le pillage de tout Paris (*bis*),
Sans son hôte il comptait,
Nos soldats leur ont fait
Danser la Carmagnole
Au bruit et son (*bis*)
Danser la Carmagnole,
Au bruit et son (*bis*) du canon

AIR : *A la façon de Barbari, mon ami.*

Il fallait voir en ce moment
Des Anglais la venette,
Sortir de leurs retranchements
Sans tambour, ni trompette,
Ils tremblaient au son du canon,
La faridondaine, la faridondon,
Poliment on les a conduits, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

REGRETS DES ANGLAIS. — AIR DES *Pendus.*

Toulon, il faut donc te quitter,
Ce n'est pas sans te regretter ;
Mais ces Républicains alertes
Des tyrans ont juré la perte ;
Bien étrillés et bien battus
Nous nous en allons bien confus.

AIR : *Du haut en bas.*

La pelle au cul,
Anglais, vous serez dans l'histoire,
La pelle au cul,
Brave Pitt, tu seras reçu,
Dans le Temple de la Victoire,
Et porteras pour toute gloire,
La pelle au cul.

AIR : *Et r'li et r'lan.*

Que cette leçon vous apprenne
D'être un peu moins entreprenans ;
Un peuple qui brise sa chaîne
Brave les efforts des tyrans ;
Vous vous flattiez venir sans peine
Asservir nous et nos enfants ;
Et r'li et r'lan,
A la française on vous ramène,
Et r'lan tan plan, tambour battant.

Les émigrés ne sont pas épargnés. Dans l'*Hymne des royalistes pour le temps paschal*, les contrerévolutionnaires avaient menacé les ennemis de la monarchie de l'invasion étrangère :

Le Sarde bien discipliné,
Au delà des monts cantonné,
Marchera vers le Dauphiné,
Alleluia !

L'Espagnol sujet d'un Bourbon
Avec la même intention
Traversera le Roussillon,
Alleluia !

Au lieu de chanter : « — Ça ira »
Plus d'un parmi vous s'écriera :
« — *Dies iræ, dies illa !* »
Alleluia ! [1]

Après le manifeste de Brunswick, les émigrés et les royalistes de l'intérieur avaient aussi poussé

1. Cela se chantait sur l'air : *O filii et filiæ.*

des cris de triomphe, célébré à l'avance par des couplets leur victoire imaginaire, la restauration de leurs privilèges par les armes de l'étranger :

Ah ! ah ! ah ! ah !
Que de jacobins on pendra !

Ou encore :

Tremblez, canaille,
De voir nos drapeaux blancs
Et la mitraille
De nos canons fumants !

Nos soldats se vengent en chantant un impromptu, l'*Armée de Condé*, où les émigrés et leur chef sont agréablement raillés :

Ah ! Qu' nous allons voir beau jeu !
V'là Condé qui r'vient en poste !
Ah ! Qu' nous allons voir beau jeu !
Gare, gare l'habit bleu !

Il a déjà dans l' bas Rhin
(Ça n'est pas dans les gazettes),
Fait un très gros magasin
D'amadous et d'allumettes.

Ah ! Qu'nous allons voir beau jeu !
J' sais bien qui s' brûlera les ailes ;
Ah ! Qu' nous allons voir beau jeu !
La France s' ra toute en feu !

Dans un' boite de dix pieds
(C'est l' *Moniteur* qui l' rapporte)
Il met huit mill' cavaliers
Equipés de bonne sorte.

L'archiduc Jean, envoyé par son frère Charles pour prendre contact avec nos troupes, reçoit du général Moreau, à Hohenlinden, une brossée d'importance. En souvenir de cette victoire, nos soldats improvisent, sur un vieux refrain [1], ce couplet railleur :

Charles dit au frère Jean :
« Va-t'en voir s'ils viennent,
« Et s'ils viennent, reviens-t'en...
« Va-t'en voir s'ils viennent, Jean (*bis*),
« Va-t'en voir s'ils viennent !... »

En 1800, à l'armée des Grisons, les cavaliers du 10me régiment de dragons n'ont, pour toute nourriture, que des châtaignes ; qu'importe, ils composent des chansons ! Une lettre saisie par nos soldats, dans laquelle un officier suisse, nommé Jean Kole, déclarait par bravade : « Vingt mille Français ne seront qu'un déjeuner pour nous ! » donne lieu à l'impromptu suivant :

I

Des Austro-Suisses-Grisons
Remplis d'arrogance
De leurs écrits sans façons
Dépeuplent la France.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

1. *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean*, chanson composée en 172[illegible] par Lamotte-Houdart. L'air sur lequel il adapta ses paroles était un vieux vaudeville du Théâtre de la foire.

II

Dans un simple déjeuner,
Si l'on fait la guerre,
Ils doivent nous avaler,
Qu'y pouvons-nous faire ?

Va-t'en voir, etc.

III

Quinze ou vingt mille Français,
Suivant Monsieur Kole,
Passeront comme un œuf frais,
Tiendra-t-il parole ?

Va-t'en voir, etc.

IV

Après un tel déjeuner,
Je le crois d'avance,
Ces messieurs, à dîner,
Mangeront la France.

Va-t'en voir, etc.

Au camp de Boulogne, pour tromper leur impatience, les grenadiers du Petit Caporal chansonnent les insulaires, qu'ils comparent à des harengs :

Ce n'est pas cher, un Anglais pour un liard !
Ce n'est qu'à trois sous la douzaine !
Ah ! qu'ils sont beaux ! ah ! qu'ils sont frais !
A quat' pour un sou les Anglais !

L'un d'eux compose, sur l'air *Partez promp-*

tement, *Charles Brabant*, cette curieuse chanson intitulée *le général Bonaparte* :

La paix tant désirée
Elle est arrivée ;
Faisons réjouissance,
Nos vaillants guerriers
Ont su la gagner
En remportant les lauriers.
Nous n'avons que l'Angleterre
Qui fasse la rebelle.
Ils ont beau faire les mutins
Nous leur ferons passer le Rhin,
Ils n'auront rien de plus certain.

Suivent les objurgations de Bonaparte aux Anglais :

« — Vous avez voulu,
« Vous n'avez pu
« Trahir notre Patrie.
« Nous avons conçu
« Qu'il serait bien sûr
« Que vous seriez battus.
« Sachez que notre gloire
« Est d'avoir partout victoire ;
« Quand il y aurait tout l'univers,
« Accompagné de Lucifer,
« Nous ferions trembler les enfers.

« Ecumeurs de mer, tremblez,
« Prenez peur, car
« Nous sommes à vos trousses
« Avec tout honneur,
« En vaillants chasseurs,

« Nous serons vos vainqueurs !
« Sachez qu'à Bonaparte,
« A ses coups rien n'échappe...
« Avec nos brillantes armées,
« Nos généraux et officiers,
« Ils sauront bien vous arranger...

« Bombes et canons
« Dessus vos maisons,
« Vifs comme le tonnerre,
« Remparts et bastions
« Nous abolirons.
« Nos guerriers sont lurons...
« Pour n'être pas sincères
« Buvez cette poussière
« Et commencez à dénicher...
« Abandonnez-moi vos foyers,
« Car vous n'avez rien à gagner... »

Les Anglais essaient de fléchir le courroux de Bonaparte :

« — Si nous avons tort,
« Faut-il que la mort
« Pour nous soit si prochaine ?
« Mettons-nous d'accord
« Faisons nos efforts...
« Mourir est un triste sort !
« Républicains sincères,
« Excusez notre affaire,
« Nous, nos femmes et nos enfants,
« Nous vous donnerons l'or et l'argent
« Que nous possédons pour tout vaillant. »

Le héros répond avec rudesse au « perfide insulaire » :

« — Va, ne parle plus,
« Tes louis, tes écus
« N'effaceraient pas tes crimes.
« Tes discours perdus
« Sont tous superflus...
« Nous corrigeons les abus.
« Vous avez beau dire et faire
« Nous vous ferons la guerre ;
« Pour vous il n'y a pas de pardon,
« Vous danserez un rigodon
« Au son de nos bons violons. »

Le Petit Caporal, se tournant alors vers ses vaillants soldats, leur ordonne de courir sus aux Anglais :

« — Braves canonniers,
« Dragons, bombardiers,
« Escorte, cavalerie,
« Hussards dégagés,
« Voici la porte,
« Infanterie á bon pied.
« Foudroyons l'Angleterre,
« Mettons-la en poussière...
« Puisqu'ils demandent le pardon,
« C'est à la pointe de nos canons
« Qu'ils trouveront leur guérison ! »

Puis, Bonaparte profère ces dernières menaces à l'adresse des Anglais :

« — En bravant le hasard,
« Nous ferons des remparts
« Avec vos grosses têtes.
« Vos cervelles serviront
« Aux fortifications
« Pour fair'un mastic bien bon.

« Ma foi, pauvre Angleterre,
« Pour vous la triste affaire !
« Vous paraissez bien mal contents
« De recevoir de tels présents
« De la part de nos conquérants... »

Les Anglais, se voyant perdus, confessent leurs torts :

« — Nous serons battus,
« Nous serons vaincus...
« Que faudra-t-il donc faire ?
« Nous n'y voyons plus,
« Nous sommes tous perdus !
« Point d'excuse à nos vices...
« Nous pouvons prendre la fuite
« Et courir aux monts les plus hauts,
« Nous attraperont-ils encor...
« Accusons que nous avons tort,
« Disons notre *Confiteor*... »

Mais le plan grandiose de Napoléon, qui voulait envahir la Grande-Bretagne, échoue par suite de l'incapacité de l'amiral Villeneuve, qui se laisse bloquer dans Cadix. Une nouvelle coalition est formée contre nous par les Anglais, qui ont répandu l'or à pleines mains ; quatre armées ennemies se préparent à envahir la France.

Les troupes d'élite rassemblées par Napoléon au camp de Boulogne sont dirigées à marches forcées sur l'Autriche ; elles rencontrent, à Austerlitz, les Kaiserlichs et leurs alliés, les Russes, et les battent

à plate couture. Et toute l'armée de répéter ce couplet, sur l'air du *Curé de Pomponne :*

Les Autrichiens disaient tout bas :
« Les Français vont vite en besogne ;
« Prenons, tandis qu'ils n'y sont pas,
« L'Alsace et la Bourgogne. »
Ah ! tu t'en souviendras, la ri ra,
Du départ de Boulogne ! *(bis)* [1]

La mort du prince Louis de Prusse, tué le 10 octobre 1806, à la bataille de Saalfeld, par un maréchal-des-logis du 10me hussards, nommé Gaindé, donne aussi lieu à un couplet. Mais laissons parler le commandant Parquin, qui avait connu intimement ce sous-officier :

« Ce fut, dit-il, le 10 octobre, au passage de la Saale, devant la petite ville de Saalfeld, que le troisième corps d'armée, commandé par le maréchal Lannes, eut la première rencontre avec un corps d'infanterie prussien, commandé par le prince Louis de Prusse, neveu du roi. Cette infanterie, qui ne tenait pas devant nos troupes, se retirait en désordre au passage d'un gué sur la Saale, et le prince Louis, avec quelques hussards d'ordonnance, s'efforçait de rallier les fuyards,

1. Dans ses *Mémoires*, le sergent Bourgogne raconte que son ami Picart, l'un des plus vieux grognards de la vieille garde, fredonnait à tout propos cette chanson pendant la retraite de Russie.

lorsqu'un maréchal-des-logis du 10me hussards français, qui s'appelait Gaindé, arriva sur lui la pointe au corps, lui criant :

« — Rendez-vous, général, ou vous êtes mort ! »

« Le général répondit :

« — Moi, me rendre, jamais ! »

« Et relevant l'arme de Gaindé, il lui porta un coup de sabre qui atteignit le maréchal-des-logis à la figure ; il allait lui en donner un second, lorsque Gaindé, ripostant d'un coup de pointe, traversa la poitrine du prince et le jeta en bas de son cheval. Les ordonnances du prince, le voyant en combat singulier avec un soldat français, arrivèrent au galop, et ils se seraient infailliblement emparés de Gaindé, ou du moins ils l'auraient tué, si un hussard du 10me ne fût arrivé au galop en s'écriant : « Tenez bon, maréchal-des-logis ! » Puis, lâchant un coup de pistolet, il étendit mort un hussard prussien ; ce que voyant, les ordonnances du prince disparurent.

« La mort du prince Louis de Prusse, quand elle fut connue dans l'armée française, y donna lieu au couplet suivant :

C'est le prince Louis-Ferdinand
Qui se croyait un géant.
Ah ! l'imprudent !

Un housard, bon là,
Lui dit : « N'allez pas si vite,
« Ou bien, sinon ça,
« Je vous lance une mort subite
« A la papa (*bis*). »

« Ce qui prouve, ajoute le commandant Parquin, que le champ de bataille n'engendre pas la mélancolie. »

L'empereur d'Autriche est en bisbille avec le roi de Prusse ; Napoléon intervient et oblige les deux souverains à faire la paix. Ce ne fut pas long, s'il faut en croire l'auteur de la chanson ci-dessous, qui se chantait sur l'air de *Ma Tante Urlurette* :

L'empereur d'Autriche a dit
Au roi d' Prusse son enn'mi :
« — Bais' m...a main, la paix s'ra faite
« Urlurette ! (*bis*)
« La paix sera faite. »

Le roi d' Prusse a répondu :
« — Je n' veux pas baiser t...a main. »
(*Parlé.*)
« — Ah ! tu ne veux pas baiser m...a main ?
« — Non.
(*Chanté.*)
« — Eh bien ! la paix n' s'ra pas faite
« Urlurette ! (*bis*)
« La paix n' s'ra pas faite ».

Napoléon leur a dit :
« — Soyez d'accord, mes amis !... »
(*Parlé.*)

« — Toi, tu vas, plus vite que ça, te dépêcher de me baiser la... main gauche...

(*Chanté.*)
« — Toi, tu baiseras la *droëtte*...
« Urlurette ! (*bis*)
« La paix sera faite ! »

On sait que, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, il ne fut pas rare de voir des jeunes filles s'engager soit par patriotisme, soit par amour. Cette particularité donna lieu à diverses chansons de circonstance ; en voici une, tout d'abord, qui fut composée au camp de Boulogne, lors des préparatifs de l'expédition d'Angleterre :

I

Préparez-vous, jeunes fillettes,
Bientôt il vous faudra partir ;
Nous venons pour vous avertir,
Qu'il faut vous tenir toutes prêtes,
Sans hésiter,
Il faut vous embarquer,
Pour aller faire les coquettes.
Dessus les eaux,
Comme les matelots,
Il faudra voguer en bateaux.

II

Les tailleuses, les revendeuses,
Fileuses de laine et coton
Au moment où elles partiront,
Vous les verrez fortes rêveuses.

Mais au combat, comme les bons soldats,
Elles seront point paresseuses ;
Par leurs exploits, leur cœur de bons Français
Elles étonneront les Anglais.

III

Habillées à la matelote,
A l'amazone joliment,
Mais pour ménager leurs bas blancs,
Elles auront de grandes culottes.
En manœuvrant, en prenant du talent,
Elles deviendront un jour pilotes ;
C'est là qu'étant sur ces bords,
Elles étonneront les milords.

IV

Vous verrez ces belles campagnes,
Plus de cinquante bataillons,
Toutes les filles combattront,
Dans la Bourgogne, la Champagne.
Le Lyonnais, le Bourbonnais,
Angoumois, Normandie,
Picardie, Bretagne, Languedoc,
Poitou, l'Anjou et l'Artois,
Partout elles feront des exploits.

V

Voici la nouvelle ordonnance,
Qui est rendue sur votre sort,
Car je vous avertis d'avance
Que vos chignons et bonnets ronds,
Seront réformés d'ordonnance.
Car aux vaisseaux,
Il ne faut que des chapeaux
Pour être coiffé en farauds.

VI

L'on choisira des cuisinières,
Qui sauront bien fair' les fricots,
Car il faut dans les vaisseaux
De tout état : des cuisinières,
Pour arranger, travailler, balayer ;
Et même aussi des couturières,
Car à présent chacun pour son talent
Pourra gagner beaucoup d'argent.

Une autre chanson du même genre, dont un exemplaire est conservé aux Archives nationales, est précédée de ce texte en prose :

ARMÉE DE BELLONE

Enrôlement volontaire de deux cent mille filles, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à trente.

« Pourquoi refuserait-on à la plus belle moitié du genre humain de prendre part aux triomphes de l'autre ? Qui sait d'ailleurs si, accoutumées à vaincre par leurs charmes, les femmes ne portent point dans leur cœur le germe de ce courage exalté qui produit de grands prodiges ! L'histoire en fournit des exemples, et l'élévation d'âme distingue encore de nos jours un grand nombre de dames.

« Tels sont les principes qui nous ont déterminés à approuver qu'il fût levé dans l'Etat une armée de deux cent mille demoiselles

« Cet enrôlement volontaire se fera par-devant Bellone, qui donnera tous les ordres nécessaires pour la formation des corps d'infanterie et de cavalerie.

« Chaque département fournira un régiment de l'une et de l'autre arme.

« Les fantassins seront revêtus de jupons courts ; elles porteront une cuirasse ; elles seront coiffées d'un

chapeau d'amazone orné d'un panache et armées de lances ; leur chaussure sera des souliers plats.

« L'uniforme sera le même pour la cavalerie ; cependant, les cavalières porteront un casque à l'antique ; leurs lances seront plus longues et elles seront chaussées de brodequins.

« Chaque fantassin et cavalière recevra, par jour, en récompense de ses services, plusieurs accolades par les frères Cupidon, qui, pour cause à déduire, se sont réservé les fonctions de tambours et de trompettes, voulant par là s'assurer de la vigilance de la troupe...

« Il y aura plusieurs vaguemestres qui seront chargés de remettre exactement toutes les lettres et billets doux qui leur seront envoyés sans doute en grande quantité.

« Il sera établi des magasins d'oranges et de citrons, de pâtisserie, comme petits pâtés, échaudés, biscuits et macarons, pour assurer la subsistance de la troupe.

« Il sera délivré à l'infanterie des drapeaux qui représenteront Vénus dans ses atours, foulant aux pieds un grand nombre de cœurs enflammés.

« La cavalerie recevra des étendards représentant Psyché sur un lit de roses. »

Voici les principaux couplets de la chanson, qui se chantait sur l'air *Ah ! le bel oiseau, maman* :

Les filles vont s'embarquer
Pour aller en Angleterre,
Les Anglais seront surpris
De voir ces jeunes volontaires
Armées de plusieurs canons,
De fusils et de grands sabres,
Cavaliers et mousquetaires
Et beaucoup de munitions.

Léonore sera gros major,
Hélène sera capitaine,
Sophie sera lieutenant
Et Julie sous-lieutenant,
Nicole sera sergent,
Agathe sera caporal,
Et nous aurons le bonheur
D'avoir de bonnes supérieures.

Nous n'avons nul engagement ;
Nous sommes filles volontaires,
Nous quittons tous nos amants
Jusqu'à la fin de la guerre.
Et puis nous nous remarierons
Après avoir fait des conquêtes
Avec tous ces braves garçons,
Soldats du grand Napoléon.

Cette chanson eut beaucoup de succès ; en 1811, à Rouen, en 1813, à Bordeaux, des colporteurs l'annonçaient au son du tambour. Mais l'autorité intervint. « Quelques personnes du sexe, beaucoup trop crédules, ont ajouté foi à cette détestable rhapsodie », disait dans un rapport le commissaire général de la police de Bordeaux.

Sous le prétexte que cette chanson n'était « qu'une mauvaise parodie des mesures nouvellement adoptées pour recruter l'armée et ne pouvait avoir d'autre effet que d'appeler le ridicule sur les enrôlements volontaires qui s'exécutaient de toutes parts », le ministre de la police la fit saisir.

En 1812, une chanson fut composée pour célé-

brer le courage et les vertus d'une femme-soldat, Virginie Ghesquière, dite le « Joli sergent », à laquelle le *Journal de l'Empire* consacrait ces lignes élogieuses, dans son numéro du 31 octobre 1812 :

« On parle beaucoup du courage et du dévouement d'une demoiselle qui a remplacé son frère, conscrit de 1806, et qui est revenue de l'armée couvertes d'honorables blessures.

« Virginie Ghesquière, née à Delemont [1], voyant que son frère, appelé à marcher, ne pourrait supporter les fatigues de la guerre et qu'il avait des dispositions pour continuer ses études, obtint de ses parents la permission de partir pour lui. Ils étaient jumeaux et se ressemblaient beaucoup. Elle se présenta au départ sous l'habit de son frère et fut désignée pour le 27me régiment de ligne, dans lequel elle a servi pendant six ans. Elle parvint au grade de sergent à la bataille de Wagram, pour avoir sauvé la vie à son capitaine, tombé dans le Danube et en danger de périr. A l'affaire du 2 mai [2], près de Lisbonne, où commandait le duc d'Abrantès, son colonel étant enveloppé par l'ennemi, elle demanda six hommes de bonne volonté avec lesquels elle a été à son secours, malgré un coup de

1. Département du Haut-Rhin.
2. 1808,

feu qu'elle avait reçu au bras gauche, et elle parvint à le sauver, faisant encore prisonniers deux officiers insurgés. Elle reçut à cette occasion un coup de baïonnette au côté gauche, fut transférée à l'hôpital d'Alméida et de là à celui de Burgos, où elle a été guérie de sa blessure sans qu'on ait découvert son sexe ; mais une maladie l'a trahie. »

D'après une autre version, blessée à la poitrine dans une affaire, Ghesquière voit arriver le chirurgien, qui lui dit d'un ton brusque : « Allons, arrive, troupier, que je recouse ta basane ! » et se met en devoir d'opérer le pansement ; mais, à la grande surprise des assistants, Ghesquière s'y oppose et s'obstine à repousser la main secourable qu'on lui tend. Insistance du chirurgien. On découvre enfin que l'intrépide sergent est une femme, et son colonel lui remet la croix de la Légion d'honneur.

L'auteur de la chanson sur Virginie Ghesquière se nommait Cadot. La romance *Partant pour la Syrie*, dont la musique avait été composée, en 1810, par la reine Hortense sur des paroles du comte A. de Laborde, étant alors à la mode, ce fut cet air qu'il choisit. Voici le texte de cette chanson, plus recommandable par l'intention que par sa valeur littéraire :

I

Une jeune guerrière
Pour avoir du renom
Veut partir pour son frère
Sous l'habit de garçon.

REFRAIN

D'une ardeur martiale,
Elle vole au combat,
Et partout se signale
Comme un brave soldat.

II

Sous l'aigle triomphante
Du grand Napoléon,
Français, la terre-enfante
Des nouvelles d'Eon.

III

Cette jeune héroïne
Rejoint son régiment ;
Bellone la destine
A servir vaillamment.

IV

Le laurier de la gloire
Partout croît sous ses pas ;
Le dieu de la victoire
Pour elle a des appas.

V

Lorsqu'un puissant génie
Guide un peuple guerrier,
Que ton bras, Virginie,
Moissonne le laurier.

VI

Suivant son capitaine
Dans les champs de Wagram,
Son courage la mène
Au grade de sergent.

VII

Conduite par Bellone
Au fond du Portugal,
Le deux mai, près Lisbonne,
Son courage est égal.

VIII

La guerrière intrépide,
Que l'amour fraternel
Sert en tout lieu de guide,
Sauva son colonel.

IX

Alors rien ne l'arrête
Qu'un fâcheux résultat ;
Un coup de baïonnette
La mit hors de combat.

X

Elle eut encore la gloire
De faire prisonniers
Pour prix de sa victoire
Deux jeunes officiers.

XI

Par une maladie
Son sexe est reconnu.
Soldats ! de Virginie
Imitez la vertu.

XII

Malgré ta modestie,
Au nom de l'Empereur,
Reçois, ô Virginie,
L'Etoile de l'honneur.

D'une ardeur martiale,
En volant au combat,
La gloire te signale
Comme un brave soldat.

Voici enfin un couplet qui date de l'invasion de 1814 ; l'auteur conseille à l'empereur de Russie de retourner chez lui sans tarder, s'il ne veut pas qu'il lui arrive malheur :

Alexandre, qu'allez-vous faire ?
Pour vous quelle mauvaise affaire !
L'empereur Napoléon, pour sa nombreuse famille,
Pourra bien vous chercher castille (*noise*).
Poussez à hue, poussez à dia,
Retournez chez vous,

Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra la la la,
Sur l'air du tra déri déra.

Un verre de bon vin n'a jamais fait peur au soldat français ; aussi les chansons à boire sont-elles nombreuses dans le répertoire des héros de la République et de l'Empire.

Dans ses *Mémoires*, le général Thiébault cite le couplet suivant d'un refrain bachique qui se chantait en 1792, à l'armée du Nord :

Ma foi, c'est un triste soldat.
Celui qui ne sait pas boire...
Il voit les dangers du combat,
Le buveur n'en voit que la gloire.
Versez donc, mes amis, versez !
Je n'en puis jamais assez boire...
Versez donc, mes amis, versez,
Je n'en puis jamais boire assez !

Nous avons pu reconstituer en son entier cette chanson, qui fit plus tard le tour de l'Europe, avec nos soldats :

I

Ah ! c'est un bien mauvais soldat,
Que celui qui ne sait pas boire ;
Il voit le danger du combat,
Le buveur n'en voit que la gloire.

Eh ! versez donc, mes amis, versez,
On ne saurait jamais boire assez !

II

Voulez-vous suivre un bon conseil :
Buvez avant que de combattre.
De sang-froid, je vaux mon pareil,
Mais quand j'ai bu, j'en vaux quatre

Eh ! versez, etc.

III

Comme le vin tourne l'esprit,
Comme il vous change une personne !
Tel qui tremble s'il réfléchit
Fait trembler quand il déraisonne...

Eh ! versez, etc.

IV

Ah ! cet univers est bien beau ;
Mais pourquoi, dans ce bel ouvrage,
Le Seigneur a-t-il mis tant d'eau ?
Le vin m'y plairait davantage.
Eh ! versez, etc.

V

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde,
Le Seigneur s'est montré prudent :
Nous eussions desséché le monde !
Eh ! versez, etc.

VI

Si tu veux que je boive, ami,
Au nom de celle que j'adore,
Je n'y saurais boire à demi...
Verse tout plein, puis verse encore !
Eh ! versez, etc.

Une autre chanson à boire fut composée pendant l'expédition d'Egypte et répétée sur les bords du Nil par les soldats de Bonaparte et de Kléber :

Ils n'avaient donc pas de bon sens
Ces beaux messieurs du Directoire,
D'envoyer tant de braves gens
En Egypte chercher la gloire !
Mais leur désir fut sans succès,
L'eau du Nil n'est pas le champagne ;
Pourquoi vouloir faire campagne
Dans un pays sans cabaret — sans cabaret } (*bis*)
Dans un pays sans cabaret ?

C'est encore *Fanchon*, la célèbre chanson du général Lasalle, le grand entraîneur de cavalerie tombé glorieusement à Wagram :

I

Amis, il faut faire une pause[1],
J'aperçois l'ombre d'un bouchon.
Buvons à l'aimable Fanchon,
Faisons pour elle quelque chose !

Ah ! que son entretien est doux.
Qu'elle a de mérite et de gloire !
Elle aime à rire, elle aime à boire, } *(bis)*
Elle aime à chanter avec nous[2] }

II

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin ;
Un Allemand fut son parrain,
Une Bretonne sa marraine.

Ah ! que son entretien, etc.

III

Elle préfère une grillade
Au repos le plus délicat.
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade.

Ah ! que son entretien, etc.

IV

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour.
Mais moi, je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle.

Ah ! que son entretien, etc.

---

1. Variante : « Il nous faut faire pause... »
2. Variante : « Elle aime à chanter comme nous... »

V

Un jour, le voisin La Grenade
Lui mit la main dans son corset [1];
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade.

Ah ! que son entretien, etc.

Cette chanson, composée par Lasalle, sur l'air *Amour, laisse gronder ta mère*, fut chantée par lui, pour la première fois, le soir de Marengo, à la table du Premier Consul. On voit que le bouillant cavalier n'engendrait pas la mélancolie !

Fanchon fut bientôt sur toutes les lèvres, et plus tard même, en 1814, son refrain devint celui des « Marie-Louise ».

Une autre chanson, d'origine moins célèbre, mais presque aussi populaire, la *Chanson de l'Oignon*, aurait été composée également le jour de la bataille de Marengo.

Quelques instants avant l'engagement — raconte le major H. de Sarrepont — Bonaparte aperçoit des grenadiers qui se livrent à un festin : ils avalaient une croûte après l'avoir frictionnée vivement.

— Que diable frottez-vous donc là sur votre pain ? leur demande-t-il.

— C'est de l'oignon, mon général ; nous nous offrons une tartine à l'oignon...

1. Variante : « Voulut lui prendre le corset. »

— Ah ! ah ! très bien, il n'y a rien de meilleur que ça pour marcher d'un bon pas dans le chemin de la gloire. Avalez-moi vite votre chapon et, tout-à-l'heure, tâchons d'avoir des jambes !...

Et les grenadiers d'aller au feu en chantant à pleins poumons :

J'aime l'oignon
Frit à l'huile...
J'aime l'oignon
Quand il est bon !
Au pas, camarades, (*bis*)
Au pas, au pas, au pas !

Aujourd'hui encore, l'armée française chante souvent l'impromptu des grenadiers de Marengo.

A citer aussi, parmi les chansons bachiques, une curieuse parodie de la *Marseillaise*, qui a été retrouvée, en 1896, dans les papiers d'Anatole de Montaiglon, par M. Jules Guiffrey, membre de la Société de l'histoire de la Révolution.

Cette chanson fut composée un soir, après boire, par deux joyeux compagnons, Jean-François Sedaine, neveu de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, et Pierre-Jean-Baptiste de Courde de Montaiglon [1], qui avaient déjà fait quelques couplets en collaboration.

1. Montaiglon, qui était alors sous-chef à la Ferme générale, fut un moment en relations avec Mirabeau et faillit même être chargé d'une mission de confiance par le grand tribun.

Sedaine, commis d'ordre à la Ferme générale, puis employé à la Caisse de l'Extraordinaire, a laissé plusieurs comédies, entre autres l'*Ile enchantée*, les *Fausses bonnes fortunes* et les *Défauts supposés*.

D'un bout à l'autre, les auteurs se sont étudiés à suivre pas à pas le texte original ; mais on se tromperait en cherchant dans cette parodie une intention satirique ou politique : telle n'a pas été l'intention des auteurs.

Allons, enfants de la Courtille,
Le jour de boire est arrivé !
C'est pour nous que le boudin grille,
C'est pour nous qu'on l'a réservé (*bis*).
Ne voit-on pas, dans la cuisine,
Rôtir et dindons et gigots ;
Ma foi ! nous serions bien nigauds
Si nous leur faisions triste mine.

A table, citoyens, vidons tous les flacons,
Buvons ! buvons !
Qu'un vin bien pur humecte nos poumons !

Décoiffons chacun sept bouteilles
Et ne laissons rien sur les plats.
D'amour faisons les sept merveilles
Au milieu des plus doux ébats (*bis*).
Français, pour nous, ah ! quel outrage
S'il fallait rester en chemin.
Que Bacchus, par son jus divin,
Relève encor' notre courage !

A table, citoyens, etc.

Tremblez, lapins, tremblez, volailles [1],
Ou bien prenez votre parti.
Chacun de vous, dans nos entrailles,
Doit finir par être englouti... (*bis*)

---

1. Ce couplet répond au quatrième de la *Marseillaise* : « Tremblez tyrans, et vous, perfides ; » et, plus loin : « Tout est soldat pour vous combattre. »

Tout est d'accord pour vous détruire,
Chasseurs et gloutons tour à tour.
Peut-être viendra-t-il un jour
Où c'est vous qui nous ferez cuire...

A table, citoyens, etc.

Quoi ! des cuisines étrangères [1]
Viendraient gâter le goût français !
Leurs sauces fades ou légères
Auraient le *veto* sur nos mets... (*bis*)
Dans nos festins, quelle déroute !
Combien nous aurions à souffrir !
Nous ne pourrions plus nous nourrir
Que de fromage ou de choucroute..

A table, citoyens, etc.

Français, dans vos projets bachiques [2]
Sachez ne pas trop vous presser ;
Epargnons ces poulets étiques
Laissez-les du moins s'engraisser... (*bis*)
Mais ces chapons aristocrates,
Chanoines de la basse-cour,
Qu'ils nous engraissent à leur tour,
Et n'en laissons rien... que les pattes.

A table, citoyens, etc.

Il n'y a, comme on le voit, dans cette parodie, aucune intention de satire politique. Elle eut un grand succès ; c'étaient, le plus souvent, ces paroles que chantaient les soldats de Napoléon, quand les musiques militaires jouaient la *Marseillaise*.

1. Le troisième couplet de la *Marseillaise* débute par : « Quoi des cohortes étrangères — Feraient la loi dans nos foyers ! »

2. Rapprochez de ceci l'avant-dernier couplet de la *Marseillaise* « Français, en guerriers magnanimes... »

Parfois, la muse militaire célèbre un chef ou bien le raille.

Après les victoires de Valmy et de Jemmapes, Dumouriez a son heure de popularité. Il vient de prendre coup sur coup plusieurs villes, on célèbre ses exploits par ce couplet :

Dumouriez vous mène ça
Comme on mène une pucelle ;
Dumouriez vous mène ça
En homme qui veut en venir là.
Du train dont le gaillard va,
Les villes qu'il attaqu'ra
Ne feront pas les cruelles
Plus qu'une vierge d'Opéra.

Après Hohenlinden, le soldat chante en ces termes la gloire de Moreau :

Gloire au guerrier magnanime,
Au conquérant de la paix !
Moreau, ton talent sublime
A fait l'honneur des Français.
Hé bien ! sous l'ancien régime,
Moreau, ce grand général,
Aurait été caporal...

Bonaparte, commandant en chef de l'armée d'Italie, souffre de la gale qu'il a attrapée au siège de Toulon [1] et dont, malgré tous ses efforts, il ne

1. « Au siège de Toulon, rapporte le docteur Antommarchi dans ses *Mémoires de Sainte-Hélène*, l'Empereur, qui n'était alors que chef de bataillon d'artillerie, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, aspire la gale dont le mort était couvert ». Bonaparte souffrit de la gale depuis 1793 jusqu'en 1800 ; c'est seulement à son retour d'Egypte que le docteur Corvisart parvint à l'en guérir.

parvient pas à se débarrasser ; un mauvais plaisant compose le quatrain suivant, qui, avant de faire fureur dans les salons de Paris, court les bivouacs de l'armée d'Italie :

Le petit Caporal s'est occupé de moi;
En générosité, nul autre ne l'égale :
Il m'a serré la main, m'a promis de l'emploi...
Sur-le-champ, j'attrapai la gale !

Ces facéties n'empêchaient pas les grenadiers d'aimer leur général comme un père et de se faire tuer pour lui sans broncher; ils raillaient, mais suivaient toujours!

On chantait également, à l'armée d'Italie, ces vers du poète Minant :

Parmi les chefs vaillants des bataillons français,
Vous brillez déjà, fiers de vos premiers succès :
Causse, Augereau, Laharpe; et toi, fils de la gloire,
Rapide Masséna.....

Citons aussi, à titre de curiosité, des couplets en l'honneur de Masséna, composés par Félix Nogaret, qui furent chantés à la fête civique donnée à l'Odéon, le 29 floréal an V (18 mai 1797) [1], aux généraux représentant les armées de Sambre et d'Italie :

1. Après les préliminaires de Léoben.

I

Jour de Dieu ! que vois-je là ?
J'en ai l'âme émue ;
C'est notre ami Masséna ;
Fêtons sa venue.
Vive la paix ! Ah ! j'y crois ;
Mais parlons de ses exploits
Et de sa vaillance, ô gué !

II

Des Houlans et des Pandours,
Qui tournaient l'échine,
Ses soldats ont, tous les jours,
Mangé la cantine ;
Ils buvaient leur brande-vin
Et chantaient le vieux refrain :
La bonne aventure, ô gué !

III

Aux postes de Corona,
Voyez les Croates
Baisser devant Masséna
Drapeaux et cravates ;
Que de canons et d'obus,
Et que de soldats rendus
A sa brave élite, ô gué !

IV

Ce nouveau Bellérophon,
Fils de la victoire,
Ne s'avançait que par bond
Aux champs de la gloire ;
Il s'en allait chaque nuit
Débusquant Charlot [1] du lit,
Occuper sa place, ô gué !

---

1. L'archiduc Charles.

Voici enfin, sur la Retraite de Russie, une chanson satirique où l'Empereur est assez malmené :

I

S'échappant de Russie
Aussi rapidement
    Que le vent,
Sa Majesté transie
Arrive incognito
    En traîneau.

II

Il laisse son armée
Sans pain, sans général ;
    C'est égal :
Elle est accoutumée
A manger du cheval
    Pour régal.

III

Courant à perdre haleine,
Il croit prendre à Moscou
    Le Pérou ;
Oh ! le grand capitaine !
Il n'y voit que du feu.
    Ventrebleu !

IV

Que faire en cette ville,
Qui n'a que des maisons
    En charbons ?
Il serait difficile
D'y passer tout l'hiver
    En plein air.

V

« — Il faut faire retraite,
Dit le guerrier penaud ;
« Mais il faut
« Mettre dans la *Gazette*
« Que nous faisons un grand
« Mouvement ».

VI

A bon droit on s'étonne
Qu'alors il n'ait pas fait
Un décret
Qui prolonge l'automne,
Supprime les frimas
Et verglas.

VII

Dans cet état funeste,
Plus brave qu'un César,
Par hasard,
Sans demander son reste,
Napoléon le Grand
Fout le camp.

VIII

Le voilà donc en route,
Pendant que l'aquilon
Furibond
Siffle et met en déroute
Soldats, chevaux, caissons
Et canons.

IX

Son retour le chiffonne ;
Il craint des sénateurs
Les fureurs ;
Il vient, il déraisonne,
Et trouve le Sénat
Toujours plat.

Cette chanson, très mordante, fut-elle véritablement chantée par les soldats? Nous ne saurions l'affirmer; néanmoins, nous avons cru intéressant de la reproduire ici.

Les chansons genre « romance » étaient aussi très appréciées du soldat. Il en est une que les soldats de Saintonge disaient au temps du premier Empire ; il y est question d'une belle éplorée qui part pour l'armée où elle espère retrouver le Saintongeais qu'elle adore :

Très loin dans l'Allemagne
Elle joint son amant,
Qui menait en campagne
Notre drapeau flottant.

Mais elle est repoussée par le grenadier de ses rêves, qu'elle ne peut attendrir et qui lui répond durement :

Vos amants, belle dame,
Ignorent la beauté ;
En guerre ils ont pour femme
Un sabre à leur côté.

Cette autre romance, dont nous n'avons pu recueillir que des bribes, eut beaucoup de vogue à l'époque :

Pour aller venger la patrie,
Jeune encore, je quittai les champs ;
Au silence de la prairie
A succédé le bruit des camps.

Plus d'une fois, pendant la guerre,
Songeant au bonheur du hameau,
Je regrettai mon vieux père
Ma chaumière et mon troupeau (*bis*).

....
..... et j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
....
Adieu, chers compagnons d'armes,
....
Dans vos succès, dans vos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas.

Si jamais la patrie était de nouveau en danger,

...... On verrait Pierre,
Oubliant la douceur du hameau,
Quitter encore son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Le texte de cette chanson, qui eut les honneurs de l'impression, était orné d'une lithographie représentant un grenadier de la vieille garde — avec bonnet à poil, habit à revers blancs, guêtres à trente-six boutons, croix de la Légion d'honneur — entouré de soldats de différentes armes.

A citer aussi la romance de l' « officier de guerre » qui retrouve sa jeune épouse le jour même où celle-ci, le croyant mort, va se remarier :

I

Qui veut savoir l'histoire
D'un jeune grenadier?
Trois jours après ses noces,

Il vient un mandement,
Il faut prendre les armes,
Et rejoindre son régiment.

II

La belle se désole
Et ne fait que pleurer :
« — Ne pleurez pas, la belle,
« N'y a pas de quoi pleurer ;
« Au bout de la campagne,
« Belle, je reviendrai. »

III

La campagne fut fort longue,
Elle a duré sept ans.
Au bout de la huitième,
Galant est revenu ;
Passant devant sa porte,
Il demande à loger.

IV

La mère, qu'est à la porte,
Le regardant passer ;
« — Pauvre officier de guerre,
« Ne pouvons pas loger ;
« Ma fille se marie,
« Nous somm's embarrassés.

V

« Ma fille se marie,
« Je suis embarrassée,
« Tous les gens de la noce,
« Chez moi y sont logés. »
« — Un bout de votre table
« Me sera suffisant... »

VI

La fille qu'est aux fenêtres,
Entendit tout cela.
« — Pauvre officier de guerre,
« Entrez, entrez chez nous,
« Vous vous mettrez à table,
« Vous ferez comme nous. »

VII

Il ne fut pas à table,
Qu'il demande à jouer :
« — Qu'on apporte des cartes,
« Des cartes à jouer,
« Nous jouerons la belle,
« Ce soir à son coucher. »

VIII

La belle le regarde
Du coin de ses beaux yeux,
Promptement elle se lève,
Promptement va l'embrasser :
« — Voilà mon premier homme,
Que j'avais tant aimé! »

IX

La prit par sa main blanche :
« — Allons nous promener...
« Ceux qu'ont perdu leur femme
« M'ttez-vous à la chercher,
« J'avais perdu la mienne ;
« Je viens de la r'trouver. »

X

O vous, garçons, bons drôles,
Qui êtes à marier,
Ne prenez pas des veuves,
De peur de vous tromper ;
Ne manque pas de filles
De bonne volonté...,

Du premier Empire date aussi une délicieuse romance, tendrement naïve, la *Lettre d'un soldat à sa payse*, dont l'auteur est inconnu :

I

Rose, l'intention de la présente
Est d' t'informer de ma santé :
L'armée française est triomphante,
Et moi, j'ai l' bras gauche emporté.
Nous avons eu d' grands avantages :
La mitraill' m'a brisé les os...
Nous avons pris arm's et bagages...
Pour ma part, j'ai deux balles dans l' dos !

II

J' t'écris à l'hôpital d'où j' pense
Partir bientôt pour chez les morts :
J' t'envoie dix francs que c'lui qui m' panse
M'a donnés pour avoir mon corps.
Je m' suis dit, puisqu'il faut que j' file
Et qu' ma Rose perd son épouseur,
Ça fait que je mourrai plus tranquille
D' savoir que j' te laisse ma valeur.

III

Lorsque j'ai quitté ma vieille mère
Elle expirait sensiblement ;
A l'arrivée de ma lettre, j'espère
Qu'elle sera morte entièrement.
Car si la pauvre femme est guérite,
Elle est si bonne qu'elle est dans le cas
De s' faire mourir de mort subite
A la nouvelle de mon trépas.

IV

J' te recommande bien, ma petit' Rose,
Mon pauvre chien, ne l'abandonne pas...
Et surtout ne lui dis pas la cause
Qui fait qu'il ne m' reverra pas.
Car lui, qui se faisait une fête
De me voir revenir caporal,
Il pleurerait comme une bête
En apprenant mon sort fatal.

V

C'est tout d' même une chos' qui m'enrage
D'être fait mourir loin du pays.
Car, lorsque l'on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis,
On a sa place derrièr' l'église,
On a son nom sur une croix de bois ;
Et l'on peut croire que la payse
Y viendra prier quelquefois.

VI

Adieu, Rose, adieu ! du courage !
A nous r'voir il n' faut plus songer ;
Car au régiment où j' m'engage
On n'vous accorde pas de congé.
V'là tout qui tourne... j' n'y vois goutte.
Ah ! c'est fini, j' sens que j' m'en vas,
J' viens de recevoir ma feuille de route.
Adieu, Rose, adieu, ne m'oublie pas !

Chose curieuse, il existe une chanson militaire russe — traduite il y a quelques années par M. Michel Delines — qui est presque, mot pour mot, la *Lettre d'un soldat à sa payse ;* on y

retrouve tous les traits de la chanson française : le bras perdu, les deux balles, la croix de bois, la vieille mère, le chien et la feuille de route.

Les soldats chantaient encore, à cette époque, une vieille chanson qui doit remonter au XVIIe ou au XVIIIe siècle ; nous voulons parler de la *Chanson du capitaine*, connue également sous le nom de *La complainte du déserteur*. *La Chanson du capitaine* est une de ces improvisations qui viennent on ne sait d'où et que le sentiment naïf qui les a dictées fait survivre au temps où elles sont nées. Celle-ci a sans doute été composée par un soldat témoin de la tragique aventure de son camarade ; c'est l'histoire d'un pauvre garçon engagé par dépit amoureux, que la nostalgie du pays et de l'amour surprend au bout de quelques étapes et qui déserte avec armes et bagages :

Je me suis engagé
Pour l'amour d'une belle,
Non pour mon anneau d'or
Qu'à d'autr' elle a donné,
Mais à caus' d'un baiser
Qu'elle m'a refusé.

Je me suis engagé
Dans l' régiment de France ;
Là où que j'ai logé,
On m'y a conseillé
De prendre mon congé
Par-dessous mon soulier.

Dans mon chemin faisant,
Je trouv' mon capitaine.
Mon capitain' me dit :
« Où vas-tu, Sans-Souci ? »
« — Je vais dans ce vallon
« Rejoind' mon bataillon. »

Ici une lacune, sans doute. Pendant que le capitaine voit qu'il a affaire à un déserteur, le soldat reconnaît au doigt de son chef l'anneau d'or qui a appartenu à sa maîtresse.

Auprès de ce vallon
Coule claire fontaine.
J'ai mis mon habit bas,
Mon sabre au bout d' mon bras,
Et je me suis battu
Comme un vaillant soldat.

Là-bas, dans les prés vert,
J'ai tué mon capitaine.
Mon capitaine est mort,
Et moi je vis encor ;
Oui, mais avant trois jours
Ce sera-t-à mon tour.

Celui qui me tuera
Sera mon camarade,
Il me band'ra les yeux
Avec son mouchoir bleu,
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche ;
Qu'on l'envoie au pays,
Dans la maison d' ma mie,
Disant : « Voici le cœur
De votre serviteur ! »

Soldats qui m'écoutez,
Ne l'dit's pas à ma mère;
Mais dites-lui plutôt
Que je suis à Breslau,
Pris par les Polonais,
Qu'ell' n' me r'verra jamais [1].

La *Chanson du capitaine* est encore populaire dans certaines provinces. En Bresse, par exemple, les petites filles la chantent en dansant des rondes.

Nous devons citer en outre quelques chansonnettes militaires qui eurent un grand succès dans les dernières années de l'Empire. C'est d'abord *Le Fourniment* ou *Le compagnon du grenadier*, paroles d'un anonyme :

I

Sais-tu pourquoi que je t'estime,
Dis-moi donc, mon cher fourniment ?
C'est qu' tu fus toujours mon intime
Depuis que j' suis au régiment,
Pour monter d'main nous deux la garde,
J' vas té blanchir, té nettoyer ;
J' veux qu'on admire à la parade
Le compagnon du grenadier. } (*bis*)

II

C'est par toi, charmante giberne,
Qué d'abord je vas commencer ;
Par toi qu'on n'a jamais vu' terne,
Et qu' l'on peut toujours s'y mirer.

1. Variante : « Soldat de mon pays, — N'en dis rien à ma mére, — Mais dis-lui bien plutôt — Que je suis à Bordeaux, — Prisonnier des Anglais, — Qu'elle me r'verra jamais ! »

Tu dcis, ma petite, être fière
D'avoir l'honneur de renfermer
Les chéveux d' la particulière,
Et les cartouch's du grenadier. } *(bis)*

III

Noble soutien de ma vaillance,
Joli fusil ! si clair ! si beau !
Qué pour lé service dé la France,
Tu s'rais dans l' cas d' partir dans l'eau.
Au tripoli, fils de la gloire !
Tu dois l'éclat de ton acier,
Comme je té dois la victoire,
Vieux compagnon du grenadier. } *(bis)*

IV

Sabre d'honneur, sabre de guerre,
Tu s'ras toujours lé défenseur
De celle qu'elle a su me plaire
Et qu'elle gouverne mon cœur.
Gare à celui-là qui t'offense !
Il doit dé toi sé méfier...
Car tu coup's les enn'mis de la France
Comm' les rivaux du grenadier. } *(bis)*

V

Mon havresac, mon tendre frère,
Qué d' fois sur mon dos j' t'ai porté ;
Dans la Russie, dans la Bavière,
Avec moi partout t'as trotté.
Tu contiens les bas, la chemise,
Lé pantalon d' drap d'officier,
Et les mouchoirs que la payse
Fit présent à son grenadier. } *(bis)*

Puis *Le Housard de la Garde*, dont l'auteur est également resté anonyme :

I

Toi qui connais les housards de la garde,
Connais-tu pas l' trombonn' du régiment ?
Quel air aimable quand il vous regarde,
Eh bien ! ma chère, il était mon amant.

II

Au Luxembourg, je fis sa connaissance,
Qu'il était beau dessous son fourniment !
Quel air vainqueur ! Quelle noble prestance
En embouchant son aimable instrument.
Toi qui connais, etc.

III

Le premier jour qu'il me vit en personne,
J' crus qu'il allait tomber en pamoison ;
Il soupirait plus fort que sa trombonne ;
Moi, de pitié, j'en avais le frisson.
Toi qui connais, etc.

IV

Tu peux m'en croire, ô ma chère Julie,
C'était vraiment un amour de garçon ;
Pour l'obliger j'aurais donné ma vie,
J'aurais vendu jusqu'au dernier jupon.
Toi qui connais, etc.

V

Il est parti, j'attends de ses nouvelles
De Lille en Flandre oùs qu'il tient garnison ;
Ah ! que du moins il me reste fidèle,
Ou j' suis dans l' cas de m' détruire au charbon.
Toi qui connais, etc.

Enfin l'*Invalide Français*, chanson composée, en 1814, par P.-J. Charrin :

I

Pour être utile à ma patrie,
Je redeviens gaillard, dispos ;
Partons, partons ; l'honneur me crie
Que je goûte un honteux repos,
Incomplet, mais encor solide,
Et troupier des plus aguerris,
On me verra, vieil invalide,
Vaincre ou mourir pour mon pays.

II

Tête chauve, moustache grise,
Nė plaident point en ma faveur ;
Mais au tendron que je courtise
Je prouve souvent ma valeur.
A mon tonneau, nouveau Grégoire,
Je livre à chaque heure un combat.
Qui sert sa belle et qui sait boire,
Doit faire encore un bon soldat.

III

Il ne me reste qu'une jambe ;
Je n'ai qu'un bras, je n'ai qu'un œil ;
Plus fier que si j'étais ingambe,
Mes blessures font mon orgueil.
Sabre en main, marchant à mon poste,
Je me damne, et c'est bien permis :
Je boite... il faut courir la poste
Pour atteindre nos ennemis.

IV

Lorsque, dans les champs de la gloire,
Des forcenés fondront sur moi,
A mon aspect, ils pourront croire
Qu'aisément on me fait la loi ;

Je les forcerai d'en rabattre,
Ces guerriers qu'on dit si fameux :
Avec deux bras j'en rossais quatre,
Avec un bras j'en battrai deux.

V

Dans la plus sanglante bataille,
Quels grands dangers puis-je courir ?
J'ai deux membres que la mitraille
Rompra sans me faire souffrir ;
Aussi perdrai-je sans murmures
Mon faux bras, ma jambe de bois,
Car j'ai su prendre mes mesures
Pour en changer plus d'une fois.

Cela se chantait sur l'air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*





II

RESTAURATION
ET
MONARCHIE DE JUILLET

"Fanfan-la-Tulipe". — "Souvenirs d'un vieux militaire". — "Marengo". — "Bertrand au tombeau de Napoléon". — "Sainte-Hélène". — "La Redingote grise". — "La Prière du Grognard". — "Napoléon et Joséphine dans les cieux". — "Le Départ du Grenadier". — La "Chanson de la Pelle".

Sous la Restauration, tandis que les royalistes répétaient la fameuse chanson vendéenne :

> Vive le roy et la cocarde blanche !
> Vive le roy et le comte d'Artois !

Ou chantaient la gloire

> D'Angoulême, ce héros,
> Vainqueur au Trocadéro [1].

---

1. Cela s'appelait *Le Trocadéro* et se chantait sur l'air de *Ma Tante Urlurette*. Le duc d'Angoulême avait, on le sait, commandé le corps expéditionnaire d'Espagne.

Quels étaient les refrains préférés de nos soldats ?

La chanson la plus populaire dans les casernes, à cette époque, était *Fanfan-la-Tulipe*, sorte d'épopée rustique du soldat français. La voici toute entière :

I

Comme l' mari de notre mère
Doit toujours s'appeler papa,
Je vous dirai que mon père,
Un certain jour me happa,
Puis me menant jusqu'au bas d' la rampe
M' dit ces mots qui m' mirent tout sens d'sus d'sous :
« Je te dirai, ma foi,
« N'y a rien pour toi,
« Rien chez nous,
« V'là cinq sous,
« Et décampe. »

En avant, Fanfan-la-Tulipe
Mill' millions d'une pipe,
En avant !

II

Puisqu'il est d' fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillants,
Peut aller d' Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
Le premier jour je trottais comme un ange,
Mais l' lendemain j' mourais quasi de faim.
Un r'cruteur passa
Qui me proposa...
Pas d'orgueil,
J' m'en bats l'œil,
Faut que j' mange.

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

III

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers !
Mais quand j' vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers :
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu ! me dis-je alors tout bas :
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas.
Qu'on n' dis' pas
Que tu trembles.

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

IV

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans regarder la cocarde,
J' tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore,
Qnand j' voyais des lâches se faire un jeu :
Ah ! mille ventrebleu !
Quoi ! d' vant moi, morbleu !
J' souffrirais
Qu'un Français
S' déshonore !

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

V

Longtemps soldat vaille que vaille,
Quoique au devoir toujours soumis,
Un' fois hors du champ de bataille,
J' n'ai jamais connu d'enn'mis :

Des vaincus la touchante prière
M' fit toujours voler à leur secours.
P't-êtr' que c' que pour eux
J' fais, les malheureux
L' f'ront un jour,
A leur tour
Pour ma mère.

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

VI

A plus d'une gentille friponne
Maintes fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne :
C'est vraiment l' chemin l' plus court.
Et j' disais, quand une fille un peu fière,
Sur l'honneur se mettait à dada :
« N' tremblons pas pour ça,
« Car ces vertus-là
« Tôt ou tard
« Finiss'nt par
« S' laisser faire. »

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

VII

Mon père dans l'infortune
M'app'la pour le protéger ;
Si j'avais eu d' la rancune,
Quel moment pour me venger !
Mais un franc, un loyal militaire
D' ses parents doit toujours êtr' l'appui.
Si j' n'avais eu que lui
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim ;
Mais enfin,
C'est mon père.

En avant, Fanfan la Tulipe, etc.

VIII

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose
Sans négliger le laurier.
D' mon armur' je détache la rouille.
Si le roi m'app'lait dans les combats, [1]
De nos jeunes soldats
En guidant les pas,
J' m'écrierais :
« J' suis Français !
« Qui touche mouille.
« En avant, Fanfan la Tulipe,
« Mill' millions d'un' pipe,
« En avant ! »

Cette chanson héroï-comique, que le duc de Berry ne dédaignait pas de fredonner, fut composée en 1819 par Emile Debraux, l'ami intime de Béranger. Elle se chantait sur l'air : *La discipline est peu sage.*

Une autre chanson, *Souvenirs d'un vieux militaire*, qui jouit d'une immense popularité et fut en vogue surtout après la Révolution de Juillet, est également d'Emile Debraux :

I

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie
Tous deux jadis nous avons combattu.
Je m'en souviens, car je te dois la vie ;
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

1. Variante : « Si le temps ramenait les combats. »

II

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

III

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

IV

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors, au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encore quand on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

V

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

VI

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir ;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant : « Soldat, t'en souviens-tu ? »

Emile Debraux fut encore l'auteur de nombreuses chansons militaires qui, toutes, glorifiaient le régime disparu. C'était *Marengo :*

Air : *De nos soldats les palmes de la gloire.*

Incline-toi, jamais champ de bataille,
Depuis mille ans, ne l'a mieux mérité :
Là, nos soldats, criblés par la mitraille,
Tombaient au cri : Vive la liberté !
D'un or vénal jamais leur main flétrie
N'a marchandé le prix de leur tombeau ;
Ils sont tous morts, oui, morts pour la patrie !
Incline-toi, c'est ici Marengo !

Montebello ; *Le Prince Eugène ; Vaincre ou Mourir pour la Patrie ; Bertrand au tombeau de Napoléon :*

Avant de quitter le rivage,
Où dort pour jamais un héros,
Bertrand, près du rocher sauvage,
A sa tombe adresse ces mots :
— C'est donc là que le dieu du monde
A vu ses beaux jours se flétrir ;
Sur un roc, au milieu de l'onde,
Le sort le condamne à mourir (*bis*).

Ah ! donnez-lui, compagnons de sa gloire,
Seulement une larme, un soupir par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets. } (*bis*)

Enfin, *Sainte-Hélène :*

Air : *C'est Léonie.*

J'ai dit au chef de nos vieux matelots :
« — Quel est ce roc embrassé par les flots ? »
Un saint respect succède à l'insolence ;
Je vois les fronts s'incliner en silence.
« — De ces rochers quel est donc le renom ?
« Quelle est cette tombe sans nom ?
« A qui furent ces armes ? »
« — Bon voyageur, verse des larmes :
« Ici mourut Napoléon. » } (*bis*)

Toutes ces chansons, qui rappelaient les gloires de l'épopée napoléonienne, étaient répétées à l'envi par les officiers en demi-solde. C'était le temps où l'image même de Napoléon — le Caporal La Violette, comme disaient les grognards — était proscrite, et où son portrait, figuré par un bouquet de violettes surmonté du petit chapeau, se vendait sous le manteau à tous les fidèles !

A signaler encore, dans le même ordre d'idées, plusieurs autres chansons — plus ou moins naïves, mais empreintes d'un touchant enthousiasme — que chantaient les vieux soldats de l'Empire.

C'est d'abord *La Redingote grise* [1] :

I

Oui, tous les rois sont orgueilleux,
Ils cherchent toujours l'étiquette ;
En sont-ils donc bien plus heureux
Quand les diamants ornent leur tête ?
Jadis un fameux général,
Je vous le dis avec franchise,
En guise de manteau royal
Portait la redingote grise.

II

Pour couronne un petit chapeau,
C'était le turban de sa gloire,
C'est ce qu'il avait de plus beau
Quand il marchait à la victoire.
Il le fit trois fois retaper,
Jamais de luxe dans sa mise,
Il fit aussi raccommoder
Sa simple redingote grise.

III

Certain soir, étant au bivouac,
Il admirait toute sa troupe,
Prenait sa prise de tabac,
Puis, avec eux, mangeait la soupe.
On entend les canons ronfler,
Un obus près de lui se brise :
« Allons, soldats, il faut marcher,
« Suivez la redingote grise ! »

1. Ne pas confondre avec une chanson d'Emile Debraux, qui porte le même titre et commence ainsi :
« Quand vous savourez les plaisirs — A l'ombre d'une treille, — Je sais que nos vieux souvenirs — Sont chers à votre oreille. — Donc j'ai compté sur votre appui, — Je vous le dis avec franchise, — Car je vais chanter aujourd'hui — La redingote grise, » etc., etc.

IV

Ce n'est pas sur un canapé
Qu'il usa cette redingote ;
Combien de fois elle fut trouée
Par le feu, le plomb et la crotte...
Il leur dit : « Portez mes adieux
« A cette France que j'adore,
« Pensez à moi, soyez heureux,
« Vous me regretterez encore. »

V

O traîtres qui avez vendu
Ce brave et vaillant capitaine,
Dans un fort vous voilà tenus,
On s'en va vous couvrir de chaînes.
Et toi, indigne scélérat,
Pour te punir de ta sottise,
Un jour la foudre vengera
Sur toi la redingote grise.

C'est ensuite la célèbre *Prière du Grognard :*

I

On nous a dit qu'au sein de l'Atlantique,
A Sainte-Hélène, le héros est mort ;
Je ne crois pas ce récit authentique,
Car des Anglais il a bravé le sort.
J'espère encore, aux tours de Notre-Dame,
Revoir encor l'aigle impérial planer !
Ah ! ce jour-là frissonnera mon âme,
Alors mes yeux cesseront de pleurer !
Croyez-vous qu'il soit mort
Le grand Empereur de France ?
J'ai pourtant l'espérance
De le revoir encor.

II

Si quelquefois, revenant en personne,
Revoir Paris, le centre des Beaux-Arts,
En regardant l'orgueilleuse colonne,
Il songerait encore à ses grognards ;
Auprès du Louvre, en promenant sa vue
Près du tombeau des martyrs de Juillet,
Il frémirait en voyant chaque rue
Trouée encor par de mortels boulets.
Croyez-vous, etc.

III

Que dirait-il en revoyant sa femme,
Que dirait-il ne voyant plus son fils ?
Trop de douleur briserait sa grande âme,
Ah ! que de deuil causerait ce récit.
Si, par malheur, en revoyant Vincennes,
Il songerait à la jambe de bois !
Non, non, pour lui ce serait trop de peine,
S'il n'est pas mort, il mourrait cette fois.

Croyez-vous, etc.

IV

Reviens, reviens ! Malgré mes cicatrices,
J'ai des enfants qui serviront pour toi :
Je tiens ma croix, prix de nobles services,
Qu'en souriant tu attachais à moi.
Je m'en souviens de ces jours de victoire,
Qui ne sauraient de sitôt s'oublier !
Oh ! qu'ils sont grands mes souvenirs de gloire;
Le Ciel m'entend, pour toi je vais prier.

Croyez-vous, etc.

C'est, enfin, *Napoléon et Joséphine dans les cieux*, sorte de chant dialogué qui fut composé à

l'occasion du retour des cendres de Napoléon (15 décembre 1840) :

Salut, grand Empereur de France,
Salut, me reconnaissez-vous ?
Après une aussi longue absence
Je vous revois, mon cher Epoux.
Moi qui fus votre souveraine,
Des Français j'ai fait le bonheur,
Mais plus que moi, une Autrichienne
A su subjuguer l'Empereur !

Je vous reconnais, Joséphine,
Oublions tous deux le temps passé,
Oui, j'aurais dû, femme divine,
Vos conseils jamais les oublier.
Ah ! oui, par mon insouciance
Je fus cause de grands malheurs,
J'eus encor eu plus de souffrance
Si vous n'aviez prié pour l'Empereur !

Entendez le canon qui gronde !
Vos cendres viennent d'arriver :
Voyez cette foule de monde
Qui veut voir le cortège passer.
Ah ! regardez ces intrépides,
Vieux témoins de votre valeur,
Ils vous conduisent aux Invalides,
Aux cris de : Vive l'Empereur !

Une chanson qui eut aussi son heure de succès, — bien qu'elle n'eût pas la portée des précédentes — *Le Départ du Grenadier*, fut composée vers la fin de la Restauration, par Dumersan et Brazier :

I

Guernadier, que tu m'affliges
En m'apprenant ton départ !
Va dire à ton capitaine
Qu'il te laisse en nos cantons
  Que j'en serai bien aise
  Contente, ravie
De t'y voir en garnison.

II

Ma Fanchon, sois-en bien sûre,
Je ne t'oublierai jamais ;
C'est ton amant qui te l' jure,
Et crois bien qu'il n'aura pas
  Le cœur assez coupable,
  Perfide, barbare,
D'oublier tous tes attraits.

III

Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon, ta bonne amie,
Tiens ! voilà quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un' pair' de bas,
  Sois-moi toujours fidèle,
  Constant, sincère,
Je ne t'oublierai jamais.

A signaler enfin, parmi les chansons en vogue dans l'armée à la fin de la Restauration, la *Chanson de la Pelle,* qui est encore chantée, à l'heure actuelle, dans plusieurs provinces :

Pelle noire, pelle blanche,
Pelle avec son petit manche,
Pelle en haut, pelle en bas,
Et pelle qui n'en a guère !
Pelle en haut, pelle en bas,
Et pelle qui n'en a pas !

L'origine de cette chanson est peu connue ; mais, sans trop de témérité, on peut en attribuer l'air et peut-être même les paroles à l'ancien marmiton de Mademoiselle, devenu le célèbre Lulli, et l'auteur fameux de la chanson si connue : *Au clair de la lune*, etc.

Un petit volume, édité à Paris, chez Robert le Turc, en 1711, et intitulé *La Musique du Diable* ou le *Mercure galant dévalisé*, nous montre Lulli, à son entrée aux Enfers, composant ce morceau à trois parties, pour le faire chanter par les trois gosiers de Cerbère. Celui-ci s'en montre si enchanté qu'il donne au musicien licence de passer.





III

LES GUERRES D'AFRIQUE

La " Casquette du Père Bugeaud ". — Les tergiversations de Marey-Monge. — Mac-Mahon, Bourbaki, Bazaine et Camou. — " Ça sent le mouton ! " — " La pipe ". — Les chameaux et les bœufs. — Le trépas du pauvre Max. — Bourbaki et les turcos. — Le Douzième léger. — La cantate à Blandan. — " Mazagran ". — L'hymne de Sidi-Brahim. — " Le Vieux Cheik ". — Le chant des chasseurs d'Afrique. — " Pan! pan! l'Arbi! " — " Travadjar, la moukère ". — Le " Turco bono ". — " Gentil spahi ". — Refrains légendaires.

Comme leurs pères de la République et de l'Empire, c'était en chantant que les conquérants de l'Algérie marchaient à l'ennemi. C'est la chanson aux lèvres que les zouaves se ruaient à l'assaut de Constantine ; que les héros de Mazagran et de Sidi-Brahim résistaient aux efforts furieux de toute une armée ; que les spahis et les chasseurs de Yusuf et d'Aumale, chargeant en fourrageurs, enlevaient la smalah d'Abd-el-Kader.

La plus populaire et la plus célèbre chanson de nos soldats d'Afrique fut, sans contredit,

la *Casquette du Père Bugeaud.* Quelle en était l'origine ? Le duc d'Aumale nous l'apprend dans une intéressante étude sur les zouaves, qu'il publia, dans la *Revue des Deux-Mondes*, il y aura tantôt cinquante ans.

Une nuit, dit-il, une seule nuit, la vigilance des sentinelles des zouaves fut en défaut, et les réguliers de l'émir, se glissant au milieu des postes avancés, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. La fusillade fut, un moment, si vive que nos soldats, surpris, hésitaient à se porter en avant ; il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple.

Le maréchal Bugeaud, arrivé des premiers, saisit deux Arbicos et les étouffe de ses mains vigoureuses. Puis, à sa voix, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi.

Le combat terminé, le maréchal remarque, à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde rit en le regardant ; il porte la main à sa tête et s'aperçoit qui est coiffé comme le roi d'Yvetot. Il demande aussitôt sa « casquette », et mille voix de répéter :

— La casquette, la casquette du maréchal !...

Or, cette casquette « un peu originale, dit le duc d'Aumale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats ». Le lendemain, quand les clai-

rons sonnèrent la marche, les zouaves les accompagnèrent, chantant à l'unisson :

As-tu vu
La casquette ? (*bis*)
As-tu vu
La casquette
Du Père Bugeaud ?

Cet impromptu, m'affirme un vieil Africain, le commandant V..., était l'œuvre d'un nommé Binder, qui fut plus tard chef de la fanfare du 3e bataillon d'Afrique.

Depuis lors, la sonnerie de la marche ne s'appela plus que la *Casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : « Sonne la *Casquette* ! »

Au refrain de la *Casquette* vint bientôt s'ajouter ce couplet :

Les lauriers de la conquête
Ornent cette noble casquette...
Elle est, dit-on, en vrai poil de chameau
La casquette à Bugeaud !

Le duc d'Aumale avait raison de dire que la casquette du père Bugeaud était « un peu originale » ; les amateurs de souvenirs militaires qui ont visité l'Exposition de la guerre, en 1889, et le Palais des armées de terre et de mer, en 1900, ont pu s'en convaincre. Il y avait toujours foule

devant le képi du maréchal, un véritable « viscop » préhistorique — affligé d'une visière gigantesque comme en portaient jadis les aveugles des Quinze-Vingts — et agrémenté d'un couvre-nuque en cuir[1].

On comprend sans peine que les zouaves se soient amusés de cette drôle de casquette ! D'ailleurs, le « Père » Bugeaud ne se fâcha jamais de ces plaisanteries ; ne passait-il pas tout à ses diables de *zouzous ?*

« — Mes zouaves, disait-il, monteraient à l'assaut de la lune, si j'en manifestais le désir ! »

Le duc d'Aumale raconte encore, à ce propos, qu'une nuit, le maréchal, ne dormant que d'un œil, suivant sa coutume, est réveillé par des piétinements, des bêlements, le bruit d'une lutte sourde entre des hommes et des bêtes. Il regarde par la lucarne de sa tente et voit des zouaves fort occupés à s'approprier un magnifique troupeau de moutons qui avait été razzié la veille et parqué dans le camp par l'intendance.

---

1. Cette casquette a été donnée au régiment dont le maréchal fut jadis colonel par le lieutenant de spahis Gasson Bugeaud d'Isly, son petit-fils, décédé en décembre 1901. M. Gasson Bugeaud d'Isly a fait don au Musée de l'Armée d'une autre casquette du maréchal — celle qu'il portait à la journée d'Isly — qui n'est pas moins bizarre : au lieu de se trouver placés au-dessus du turban, les douze galons d'or horizontaux, qui forment le signe distinctif du grade de maréchal, sont reportés à la partie supérieure de la coiffe.

Furieux, Bugeaud, en chemise, l'épée à la main, fonce sur les maraudeurs. Aussitôt, zouaves et moutons de disparaître, comme par l'effet d'une bizarre magie. On éveille les officiers, on fait des appels, des contre-appels ; tout le monde est à son poste. On perquisitionne dans le bivouac ; personne n'a vu de moutons... Le « Père » Bugeaud fut obligé de se recoucher bredouille et de rire de ce bon tour.

Le maréchal Bugeaud — Bou-Chiba (le Père La Blancheur), ainsi que l'avaient surnommé les Arabes, à cause de sa belle chevelure d'argent — ne fut pas le seul chef de l'armée d'Afrique qui eut le don d'exciter la verve des loustics. Le général du Barail raconte, dans ses *Souvenirs*, qu'en une certaine circonstance les tergiversations du général Marey-Monge — un des plus célèbres originaux de l'armée — firent l'objet des plaisanteries de ses hommes.

C'était au mois de septembre 1845. Il s'agissait de contenir les Kabyles, très remuants depuis quelques jours ; le général Marey-Monge alla reprendre, en face des pentes du Djurjura, un campement qu'il avait déjà occupé, et attendit les événements.

Chaque matin, les chefs du détachement se réunissaient pour le rapport autour du général,

qui leur adressait invariablement les instructions suivantes :

« — La situation n'a pas changé. Nous pesons sur le pays, tout en protégeant la population contre les incursions des Kabyles. D'ici, on peut voir facilement la tente de l'agitateur au milieu des contingents qu'il a réunis autour de lui. Il s'agit donc de faire bonne garde. Demain, nous séjournerons encore où nous sommes, à moins que des événements que je ne prévois pas nous obligent à faire un mouvement. Mais il est entendu que si je ne donne pas d'ordre contraire, nous ne lèverons pas le camp. »

Le général eût pu rendre des points au célèbre Fabius Cunctator ! Aussi, au sortir de la tente de Marey-Monge, les officiers entendaient-ils les troupiers résumer les instructions de leur chef dans ce refrain frondeur :

Demain l'on partira
Ou l'on n' partira pas ;
Et si l'on ne part pas
C'est que l'on restera...

D'ailleurs, tous les généraux étaient plus ou moins chansonnés ; témoin ce refrain de marche, où le soldat vantait la sollicitude des uns pour l'homme de troupe et disait leur fait aux autres :

Avec Mac-Mahon,
Le troupier mange du jambon ;

Avec Bourbaki,
Y boit son verre de raki;
Mais avec Bazaine
Y n'a jamais que d' la peine;
Et pour c' qu' c'est du vieux Camou,
Y dit toujours : « — Moi, j' m'en fous! »

Les soldats disaient aussi : « Avec le Père Bugeaud, on frotte les Arabes! » et : « Avec le Changarnier, ça sent toujours le mouton! »

Le succès des nombreuses razzias du général Changarnier avait fait passer ces dernières paroles en proverbe parmi les troupes, si bien que, le 13 juin 1849, à Paris, le 6e bataillon de chasseurs, qui avait longtemps servi en Afrique sous les ordres du général, s'ébranla pour charger l'émeute en s'écriant, à la grande stupéfaction des gardes nationaux : « Ça sent le mouton!... »

Parfois, le chansonnier militaire avait l'audace de s'attaquer à la personne du souverain. Sous la Monarchie de Juillet, les soldats d'Afrique répétaient une chanson intitulée *La Pipe*, dont voici le principal couplet :

Le roi Louis-Philippe
Ippe, ippe, ippe, ippe,
Ippe!
N'a pas la faculté,
De fumer dans sa pipe
Ippe, ippe, ippe, ippe!
Quand elle est cassée (*bis*).

A l'armée d'Afrique, chaque combat, chaque expédition, chaque fait quelque peu marquant donne lieu à des chansons.

Après avoir forcé le col de Mouzaïa, les zouaves inaugurent le refrain suivant :

A la Chiffa
A la Chiffa
Les réguliers[1] ont reçu du tabac !

La smalah d'Abd-el-Kader est prise ; le lendemain, cette chanson est sur toutes les lèvres :

Un brigadier d' chasseurs d'Afrique
Avait perdu son cheval.
De tous côtés il rapplique
Pour r'trouver le pauvre animal...
Quand, dans la plaine déserte,
Il aperçoit un Arbico
Qui, pour réparer cette perte,
Se laisse pincer son chameau...

On procède, à Médéah, à des expériences tendant à la création d'une infanterie rapide ; le régiment des dromadaires apparaît, et les troupiers de chanter en chœur :

Oh ! oh ! oh !
Qu'ils étaient beaux
Les défenseurs de nos drapeaux !
Oh ! oh !
Ils sont grimpés sur des chameaux !...

1. Les soldats réguliers d'Abd-el-Kader.

Lors de l'expédition de Mascara, le maréchal Bugeaud, manquant de mulets, essaye de tirer parti des bœufs pour porter des fardeaux ; on en réunit un grand nombre, et des sacs de riz et de café sont attachés à leurs flancs. Un loustic, trouvant cela cocasse, compose aussitôt, sur le rythme et l'air des *Gueux* de Béranger, une chanson dont le refrain était celui-ci :

Les bœufs, les bœufs
Sont bien malheureux,
Leur sort est affreux,
Plaignez les bœufs...

Il est à croire que les bœufs se trouvèrent eux-mêmes fort à plaindre, car, à la première sonnerie de trompettes, ils partirent à fond de train, semant partout les vivres confiés à leur sagesse.

On rit longtemps, à l'armée d'Afrique, des bœufs-porteurs du maréchal Bugeaud !

Dans une rencontre avec les Kabyles, le général Changarnier a son cheval de bataille tué sous lui. Un soldat s'empresse de composer une complainte sur le trépas de ce noble animal, qui n'a bientôt plus rien à envier à M. de Marlborough :

Le pauvre *Max*[1] est mort !
Mironton, mironton, mirontaine ;
Le pauvre *Max* est mort,
Mort et pas enterré ! (*ter*).

---

1. Ce *Max* était un grand cheval allemand, bien connu des soldats. Il avait été blessé plusieurs fois et le général le montait lorsque lui-même reçut une balle au combat du bois des Oliviers, près du col de Mouzaïa, en 1841.

Il était v'nu d'Allemagne,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il était v'nu d'Allemagne,
Pour aller en Alger (*ter*).

Comme il y débarquait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Comme il y débarquait,
Le général le vit (*ter*).

« Cet animal me plaît,
« Mironton, mironton, mirontaine,
« Cet animal me plaît,
« J'en ferai mon ami (*ter*). »

Il l'a dit, il l'a fait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il l'a dit, il l'a fait :
Changar [1] est un luron ! (*ter*)

Depuis lors ont couru,
Mironton, mironton, mirontaine,
Depuis lors ont couru
Toujours en avant (*ter*).

Quand la bête hennissait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quand la bête hennissait,
Tous les clairons sonnaient (*ter*).

Le général parlait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Le général parlait,
Tous les clairons couraient (*ter*).

---

1. Les Arabes appelaient le général Changarnier le *Changarli*, le *Changarlo* (l'abatteur d'orgueil, le dompteur d'ennemis) ; *changar* est une racine arabe qui veut dire dompter, abattre.

C'te grand' bête galopait,
Mironton, mironton, mirontaine,
C'te grand' bête galopait,
Les Kabyles se sauvaient (*ter*).

Quand la bête galopait,
Mironton, mironton, mirontaine,
Quand la bête galopait,
Le général riait (*ter*).

Fallait les voir z'alors,
Mironton, mironton, mirontaine,
Fallait les voir z'alors
Comme ils se rengorgeaient (*ter*).

L' tapage l'z-amusait
Mironton, mironton, mirontaine,
L' tapage l'z-amusait,
Voir' même qu'ils en rêvaient (*ter*).

Max reçut maintes balles,
Mironton, mironton, mirontaine,
Max reçut maintes balles
Et l' général aussi (*ter*).

A la fin, c'te pauv' bête,
Mironton, mironton, mirontaine,
A la fin, c'te pauv' bête
A trépassé sous lui ! (*ter*)

Nous nous arrêtons là, et il faut nous en savoir gré, car la complainte a soixante-quinze couplets ! Les fragments ci-dessus suffisent d'ailleurs amplement à donner une idée des chansons improvisées par nos soldats durant les pénibles marches d'Afrique, alors qu'ils cheminaient sous un soleil

de feu, portant quelquefois pour huit jours de vivres et de munitions, et si pesamment chargés qu'ils s'étaient donné à eux-mêmes le plaisant surnom de *soldats-chameaux*.

Pour en revenir au cheval de Changarnier, disons, en passant, que le pauvre *Max* eut pour successeur immédiat *Couscouss*, vaillant petit cheval râblé et trapu. Au feu, il se précipitait au devant du danger, « dévorait les balles », et les soldats disaient, parlant du cheval et du maître : « — C'est diable sur diable ! »

Bourbaki est chargé de former des corps de *turcos* ou tirailleurs indigènes ; aussitôt un lieutenant d'artillerie, nommé Artus, décrit les allures des nouvelles troupes et chante les mérites de l'organisateur :

Dans les maquis, dans les bois, dans la plaine,
Ils vont sans gêne
Et sans soucis
Comme en pays conquis.
Ce chic exquis,
Par les turcos acquis,
Ils le doivent à qui ?
A Bourbaki !...
A Charles Bourbaki !...

Le major H. de Sarrepont raconte, à ce propos, que le général Bourbaki, entendant un soir le lieutenant Artus chanter ses louanges : « Ils le

doivent à qui? A Bourbaki! » crut devoir se récrier vivement : « — Oh! non, pas à moi seul! messieurs, je réclame.... A chacun son compte! »

Alors le poète-artilleur de reprendre, sans s'émouvoir :

A Bourbaki
Ou je ne sais à qui !....

A l'armée d'Afrique, on accompagne encore aujourd'hui la fanfare du « réveil en campagne » par ce refrain de bivouac :

Douz' kilomètres d'Alger
A la Maison carrée,
Le Douzième léger
Fait ça dans sa journée,
Sans se fatiguer,
Sans se reposer.
Et ils arrivent sans le sou, sans souliers.

Sous sa forme plaisante, ce refrain évoque de tragiques souvenirs. Les hommes de ce 12e léger ayant, un jour, une rivière à traverser, prirent la précaution d'ôter leurs souliers. Les Arabes, dont ils ne soupçonnaient pas la présence, leur tombèrent dessus à l'improviste, avant qu'ils aient eu le temps de remettre leurs chaussures.

Un glorieux combat, celui de Beni-Mered, où s'illustra un jeune sous-officier lyonnais, le

sergent Blandan, a été célébré par une cantate. »

Le 11 avril 1842, Blandan sortait de Bouffarick avec dix-huit soldats — des recrues d'un an qui n'avaient jamais vu le feu, — le sous-aide-major Ducros, deux chasseurs d'Afrique, dont un brigadier, et un civil. Il escortait, jusqu'à Blidah, un courrier militaire.

La petite troupe venait d'atteindre le ravin de Beni-Mered, lorsqu'elle fut entourée par trois cents cavaliers de Ben-Salem.

Sans s'émouvoir, le sergent fait gravir à ses hommes un petit mamelon et les dispose en carré, sur un rang. Il avait à peine achevé, qu'un nègre, parlant le français, quitte les rangs ennemis et s'approche à quinze pas :

— Rends-toi, sergent, lui crie-t-il, et il ne sera fait aucun mal à toi et à tes hommes !

— Nous rendre, jamais ! réplique Blandan ; va-t'en, sinon je tire !

L'autre insiste, fait mine de se rapprocher.

— Tiens ! s'écrie le sergent ; voilà comment nous nous rendons !

En même temps, il abat le nègre d'un coup de fusil. Puis, se portant au centre de son peloton, il ordonne de commencer le feu.

Les Arabes ripostent ; huit de nos soldats tombent frappés. Bien qu'atteint de deux balles, Blandan se

multiplie, courant d'un homme à l'autre, les exhortant à remplir leur devoir sans faiblesse.

Un troisième coup de feu le renverse ; mais, comme ses soldats veulent le relever :

— Courage, mes amis, leur crie-t-il, défendez-vous jusqu'à la mort !

Puis il se traîne jusqu'au sommet du mamelon et, de là, dirige le combat.

Les Arabes redoublent d'efforts et de rage, mais en vain ; ils ne parviennent pas à rompre le petit carré.

Cependant, du camp d'Erlon, la fusillade a été entendue, et le blockhaus sur lequel est placé le télégraphe a annoncé à tous les postes de la plaine la présence des Arabes.

Une trentaine d'hommes, tant militaires qu'ouvriers civils, accourent, ayant à leur tête le lieutenant Giannetti. Ils sont bientôt suivis d'un escadron de chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine Morris ; nos cavaliers se ruent sur les Arabes, les dispersent et les mettent en fuite.

Des vingt-trois hommes du détachement, sept seulement étaient encore debout ; les autres avaient succombé ou gisaient grièvement blessés. Blandan, assis sur un cadavre, était soutenu par un de ses soldats, un Parisien nommé Malachard, qui avait la cuisse fracturée.

Transporté à Bouffarick, le sergent fut pris de délire : « Courage, amis, tirez toujours!... » répétait-il sans cesse.

Pourtant, il eut un instant de lucidité, au moment suprême ; le capitaine Morris en profita pour lui mettre sur la poitrine sa croix de la Légion d'honneur.

— Sergent Blandan! s'écria-t-il, au nom du roi, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur !

Dans un dernier effort, Blandan saisit la croix de sa main défaillante et l'approcha de ses lèvres. Puis il s'affaissa brusquement ; il était mort.

Sur l'emplacement où eut lieu le combat, on peut voir aujourd'hui un petit monument élevé à la mémoire du brave sergent et de ses compagnons. Jamais une troupe d'Afrique ne défile devant la pyramide de Beni-Mered sans rendre les honneurs militaires aux modestes héros qui dorment sous cette pierre.

Afin de perpétuer au 26e de ligne la mémoire de Blandan, une cantate en son honneur fut composée, peu de jours après le fait d'armes de Beni-Mered, par MM. Dussi et Luce. Ce dernier, devenu un compositeur distingué, était alors chef de musique au 26e.

Voici les paroles de cette cantate :

I

Toi qui viens d'entonner l'hymne de la victoire,
Aux défenseurs de Mazagran,
Rouvre tes portes d'or, Panthéon de la gloire.
Place immortelle (*bis*) à Blandan ! [1]
Tresse vingt palmes triomphales
Aux gloires de nos vieux drapeaux,
O France, jamais tes annales
N'ont vu briller des noms plus beaux.

Clairons qui sonnez les batailles,
Pour célébrer Blandan, formez des chants nouveaux.
Tocsin des nobles funérailles,
Tambours, un ban d'honneur, (*bis*) aux mânes des [héros ! (*bis*).

II

Contre vingt de Salem les escadrons agiles
Chargent ensemble, vains efforts.
France, tes dignes fils combattent immobiles,
Et leurs remparts (*bis*), ce sont leurs morts
L'assaut redouble sa furie,
Ils tombent tous en répétant
Le serment fait à la Patrie,
Ils tombent tous en combattant.

III

Vingt braves aux fureurs de trois cents cannibales,
Vingt Français opposent leurs fronts
Au fer prêt à frapper, au feu tonnant des balles,
Ils vont céder ! (*bis*) Non, ils mourront.
Blandan est là, Blandan leur crie :
« Vaincre ou mourir, le jurez-vous ? »
— « Par les lauriers de la Patrie,
« Nous jurons tous, nous mourrons tous ! »

---

1. Au début, au lieu de : « Place immortelle (*bis*) à Blandan ! » on disait : « Place aujourd'hui (*bis*), place à Blandan ! »

IV

Trois fois frappé, Blandan leur a donné l'exemple.
Vaincre ou mourir, il dit, il meurt.
Ouvre tes portes d'or, Gloire, rouvre ton temple,
Place au martyr (*bis*) de la valeur !
Réjouis-toi, martyr sublime,
Ton cœur reste avec tes soldats,
Le sang de plus d'une victime
A déjà vengé ton trépas.

V

Sous la pierre il repose. Honneur à sa mémoire !
Son sang reteindra nos drapeaux ;
Que le cœur de nos fils palpite pour la gloire,
En s'inclinant (*bis*) sur leurs tombeaux.
Et toi, de sa gloire immortelle,
France, enorgueillis ta douleur,
Car tu enfantas le modèle
De la vaillance et de l'honneur !

Depuis soixante ans, la mémoire de Blandan est honorée au 26e de ligne : chaque année, le jour de la fête du régiment, son buste occupe la place d'honneur sous les plis du drapeau.

A Nancy, une caserne et une rue portent son nom ; à Bouffarick, il a sa statue. Lyon enfin, sa ville natale, lui a élevé, par souscription, il y aura tantôt deux ans, sur l'une de ses places, un beau monument, œuvre du sculpteur Lamotte et de l'architecte Dubuisson. La statue a trois mètres de haut. Blandan est crânement planté debout, face à l'ennemi, portant en avant, de la main droite,

son fusil armé de la baïonnette ; le bras gauche, crispé, est rejeté en arrière dans un geste énergique de colère et de menace. Le sergent semble défier les Arabes. Le socle, d'un style sobre, porte gravées en lettres d'or ces lignes :

« *Nous rendre, jamais! Courage, mes amis, défendez-vous jusqu'à la mort !* »

Au sergent Blandan et aux vingt braves de son détachement.

Puis, l'état-civil de Blandan et les noms des héros qui l'accompagnaient.

Dans la cantate à Blandan, il est fait allusion à la défense de Mazagran ; on connaît ce brillant fait d'armes.

Le 3 février 1840, Mustapha-ben-Tami, lieutenant d'Abd-el-Kader, à la tête de douze mille hommes et de deux pièces de canon, se ruait sur Mazagran. Pendant que trois cents fantassins arabes se logeaient dans le bas de la ville, crénelaient les maisons et dirigeaient sur le fortin un feu meurtrier, les cavaliers de l'émir entamaient l'attaque du côté de la plaine. Enfin, l'artillerie prenait position sur un plateau voisin et commençait à battre les murailles.

La faible garnison française qui occupait alors Mazagran n'avait eu que le temps de se retrancher

dans la casbah, mauvais réduit en pierre sèche qui dominait la position. Elle se composait de cent vingt-trois hommes, formant la 10e compagnie du 1er bataillon d'infanterie d'Afrique, commandés par le capitaine Lelièvre, et possédait une pièce de quatre, un baril de poudre et quarante mille cartouches.

Dès le premier jour, la moitié des munitions fut épuisée ; le capitaine Lelièvre donna l'ordre de ménager la poudre et de ne plus se servir que de la baïonnette pour repousser l'ennemi. Pendant quatre jours et près de quatre nuits, les assauts se succédèrent. Les Arabes firent des efforts inouïs pour pénétrer dans la casbah ; ils furent chaque fois repoussés avec pertes.

Le lieutenant-colonel du Barail [1], qui commandait la place voisine de Mostaganem, ordonna plusieurs sorties vigoureuses ; mais l'insuffisance de ses propres forces l'empêcha de dégager Mazagran.

Le 6 février, les Arabes tentèrent un dernier assaut ; ils ne furent pas plus heureux : repoussés à la baïonnette, puis criblés de mitraille, ils se décidèrent enfin à lever le siège.

Le 7 février au matin, la petite garnison vit

---

1. Le père du général de ce nom.

avec un étonnement joyeux que la plaine était déserte : les Arabes avaient battu en retraite dans la nuit.

Le lieutenant-colonel du Barail accourut aussitôt et emmena en triomphe, au milieu de ses hommes, la 10e compagnie et son chef héroïque.

La petite garnison n'avait eu que trois soldats tués et seize blessés. Quant aux Arabes, on évalua leurs pertes à cinq à six cents hommes.

Le capitaine Lelièvre fut nommé chef de bataillon, et la 10e compagnie du 1er bataillon d'infanterie d'Afrique obtint le privilège de porter dans ses rangs le drapeau déchiré, troué par les balles et roussi par le feu qu'on avait vu flotter fièrement pendant quatre jours et quatre nuits sur les murs de la casbah.

Enfin, un monument fut érigé par souscription à la mémoire de la belle défense de Mazagran. Ce monument se compose d'une colonne d'ordre corinthien, placée dans la partie est de l'ancien réduit ; elle est surmontée d'une statue de la France tenant d'une main un drapeau et, de l'autre, une épée dont la pointe s'enfonce en terre. Sur le socle de cette colonne, on lit :

ICI, LES III, IV, V, VI FÉVRIER MDCCCXL
CENT VINGT-TROIS FRANÇAIS
ONT REPOUSSÉ DANS UN FAIBLE
RÉDUIT
LES ASSAUTS D'UNE MULTITUDE
D'ARABES

Les défenseurs de Mazagran n'eurent pas de chantre militaire ; mais Jacques Arago composa, en leur honneur, un hymne aux strophes vibrantes qui conquit aussitôt droit de cité dans l'armée d'Afrique :

I

Ils étaient là, sous de faibles murailles,
Rêvant la gloire et l'honneur du pays,
Ils s'embrasaient au récit des batailles,
Et leurs regards cherchaient les ennemis.
Les voilà ! hors d'haleine,
Sous leur manteau blanc ;
Et leur yatagan
Brille au loin dans la plaine...
L'Arabe est là-bas !
Aux armes, soldats !
Ils étaient là, sous de faibles murailles,
Rêvant la gloire et l'honneur du pays (*bis*).

II

Combien sont-ils? Eh ! qu'importe leur nombre !
Avec le jour, nous compterons les morts.
En plein soleil, comme dans la nuit sombre,
Joignons, amis, nos généreux efforts.

Avec nos carabines,
Frappons sans appel,
Et d'un plomb mortel,
Traversons leurs poitrines;
Car se rendre ou fuir,
C'est deux fois mourir!
Combien sont-ils? Eh! qu'importe leur nombre.
Avec le jour, nous compterons les morts. (*bis*)

III

Pour escompter la valeur de vos têtes,
On les voyait à l'envi se presser;
Mais maintenant ils savent qui vous êtes,
Abd-el-Kader, c'est à recommencer.
Oui, la plaine est couverte
Des enfants d'Allah;
Les Français sont là
Sur la brèche entr'ouverte,
Tout trépas est beau
Près de son drapeau.
Ils escomptaient la valeur de vos têtes;
Abd-el-Kader, c'est à recommencer! (*bis*)

IV

Ce carré blanc, illustré par la gloire,
L'Arabe altier l'appelait Mazagran,
Nom ignoré, mais que notre victoire
A, dans trois jours, fait désormais si grand.
O phalanges d'Arcole,
Sortez des tombeaux,
Cent vingt-trois héros
Sont nés de votre école;
Ils ont mérité
L'immortalité!
Ce carré blanc, illustré par la gloire,
Jadis obscur, comme son nom est grand! (*bis*)

Le combat de Sidi-Brahim, livré les 23, 24, 25 et 26 septembre 1845, par des détachements du 8e chasseurs d'Orléans et du 2e hussards, fut aussi célébré par des couplets guerriers.

Avant de donner le texte du *Chant de Sidi-Brahim*, devenu l'hymne de tous les bataillons de chasseurs, il est bon de rappeler les diverses péripéties de ce sanglant combat, dont « vitriers » et « alpins » célèbrent chaque année l'anniversaire.

Abd-el-Kader, désespérant de venir à bout par la force de la petite garnison de Djemmâa (Nemours), que commandait un officier distingué et énergique, le lieutenant-colonel de Montagnac, essaya de la ruse. Sur ses conseils, les Soukalias, tribu récemment soumise à notre influence, se rendirent coupables d'une infâme trahison ; ils écrivirent au commandant de Djemmâa que l'émir se trouvait dans les environs avec quelques cavaliers seulement, et que sa capture serait la chose la plus aisée du monde.

Bien qu'ayant reçu des instructions spéciales qui lui défendaient de quitter son poste, le lieutenant-colonel de Montagnac ne résiste pas au désir de se signaler par un coup d'éclat : il sort avec presque toutes ses forces — trois cent cinquante-cinq chasseurs du 8e d'Orléans (commandant Froment-Coste), soixante-cinq cavaliers du

2[e] hussards (commandant Courby de Cognord), deux cavaliers du train et un interprète, et s'avance dans la direction qui lui a été indiquée. Les hommes n'emportaient que deux jours de vivres et soixante cartouches.

Le 22 septembre, la colonne expéditionnaire campait un peu au delà de la koubba ou marabout de Sidi-Brahim. Le lendemain matin, des cavaliers arabes, au nombre de six à sept cents, s'étant montrés sur les crêtes voisines, le colonel de Montagnac se décide à marcher contre eux. A neuf heures, laissant le commandement du camp au commandant Froment-Coste, il se porte en avant avec quatre compagnies de chasseurs et les hussards.

A l'approche des troupes françaises, les Arabes font mine de battre en retraite. Montagnac s'élance à la tête des hussards. Mais, au moment où il pense atteindre l'ennemi, une nuée d'Arabes, dissimulés dans un repli de terrain, entourent nos cavaliers et les accablent.

Après une charge furieuse, dans laquelle beaucoup trouvent la mort, les hussards sont ramenés. Les chasseurs arrivent au pas gymnastique. On reprend l'offensive. Un ravin se présente qu'il faut franchir ; à peine les compagnies y sont-elles engagées que des avalanches de Kabyles se précipitent sur elles de toutes parts.

Le carré est formé et la lutte continue, acharnée. Pendant trois heures, les chasseurs soutiennent le choc de la cavalerie kabyle. Mais bientôt les munitions s'épuisent ; le colonel de Montagnac, puis successivement chacun de ses officiers et de ses soldats tombent sous les balles ennemies.

Cependant, deux hussards, envoyés par le colonel mourant, avaient porté au commandant Froment-Coste l'ordre de l'appuyer avec une compagnie. Froment-Coste n'était plus qu'à un kilomètre du lieu du combat, quand tout à coup la cessation de la fusillade et l'arrivée de milliers d'Arabes lui apprennent que le colonel de Montagnac a péri avec tous ses hommes. En toute hâte, il gagne sur sa gauche un point plus convenable pour la défense et forme sa petite troupe en carré.

Les Arabes, ivres de leur premier succès, resserrent le cercle et fondent sur nos soldats. « — Nous sommes perdus, s'écrie un jeune chasseur, nous sommes morts ! — Quel âge as-tu ? lui demande le commandant. — Vingt-deux ans. — Eh bien ! j'ai souffert dix-huit ans de plus que toi : c'est ici que nous devons mourir, et je vais te montrer à tomber le cœur ferme et la tête haute ! »

Presque aussitôt Froment-Coste est frappé

mortellement à la tête ; le capitaine-adjudant-major Dutertre est blessé et fait prisonnier ; le capitaine Burgard tué. Il n'y a bientôt plus, sur cet affreux champ de carnage, que douze hommes vivants, mais criblés de blessures et incapables de continuer le combat.

Restait le capitaine de Géreaux, laissé à la garde du camp avec le lieutenant de Chappedelaine et quelques hommes. Il rallie les gardiens du troupeau, les muletiers, la grand'garde et, se frayant un passage avec sa petite troupe — quatre-vingts hommes environ — au milieu des nuées de cavaliers qui l'entourent, il parvient à gagner le marabout de Sidi-Brahim, dont le mur d'enceinte, d'un mètre de hauteur, lui offre un refuge provisoire. Il s'y barricade, fait couronner le mur de créneaux et, par une fusillade nourrie, tient l'ennemi à distance.

Mais les munitions s'épuisent bientôt. Afin d'attirer l'attention d'une colonne que l'on sait rayonner dans les environs, le caporal Lavayssière improvise un drapeau tricolore avec sa cravate bleue, la ceinture rouge du lieutenant de Chappedelaine et un mouchoir ; et, malgré une grêle de balles, dont l'une enlève son képi et l'autre l'atteint à l'épaule, le courageux soldat va planter son drapeau au sommet du marabout.

A ce moment, les assiégés voient s'avancer, entre quatre cavaliers arabes, le capitaine adjudant-major Dutertre, qu'Abd-el-Kader leur envoie en parlementaire pour les sommer de se rendre. Dutertre a accepté sans mot dire cette mission ; mais, arrivé à portée de la voix, il s'arrête et crie de toute la force de ses poumons :

« — De Géreaux et vous tous, mes camarades du 8e bataillon, on m'envoie vous dire de vous rendre, sans quoi j'aurai la tête coupée. Eh bien ! moi, je vous conjure, au nom de l'honneur, de résister jusqu'à la mort... Vive le roi ! vive la France ! »

Puis il s'en retourne d'un pas tranquille vers l'émir, qui, furieux, le fait aussitôt décapiter sous les yeux des défenseurs du marabout.

Cependant, Abd-el-Kader, perdant patience, s'éloigne avec une partie de ses troupes, laissant le reste pour bloquer étroitement le marabout. Durant trois jours et trois nuits, Géreaux et ses compagnons résistent aux assauts furieux des Arabes. Quelques vivres, parcimonieusement ménagés, les soutiennent encore, mais une soif terrible les dévore, et ils n'ont pas d'eau ! Ils en sont réduits à boire leur urine mélangée avec un peu d'absinthe.

Enfin, le 26, au point du jour, ne pouvant supporter plus longtemps ce martyre et n'ayant plus aucun espoir d'être secourus, les assiégés font une sortie désespérée, se jettent à la baïonnette sur les postes arabes, qu'ils culbutent, et se dirigent sur Djemmâa, emportant les blessés sur des brancards improvisés.

Ils réussissent à gagner du terrain ; malheureusement, ils passent près d'un ravin au fond duquel coule un filet d'eau. A cette vue, tous les soldats se précipitent, se jettent à plat ventre et se mettent à boire à longs traits ; ni les ordres, ni les prières de leurs officiers, ni les premiers coups de feu de l'ennemi, qui déjà couronne les crêtes avoisinantes, n'ont pu les retenir.

Les imprudents, fusillés de haut en bas, tombent sous les balles arabes, qui n'épargnent ni le lieutenant de Chappedelaine, ni le capitaine de Géreaux. Il ne serait sans doute pas sorti un homme du fatal ravin, si, à ce moment, les quelques soldats laissés à la garde de Djemmâa n'étaient accourus au bruit de la fusillade. Ils purent recueillir quinze de leurs camarades ; mais cinq succombèrent peu après à leurs blessures. Seul, le caporal Lavayssière avait conservé sa carabine ; la duchesse d'Orléans lui remit une carabine d'honneur, à son retour en France.

C'est en souvenir de ces journées mémorables, où le 8e bataillon de chasseurs s'était conduit avec tant d'héroïsme, que fut composé le *Chant de Sidi-Brahim :*

I

Francs chasseurs, hardis compagnons,
Voici venir le jour de gloire ;
Entendez l'appel du clairon
Qui vous présage la victoire !
Volez, intrépides soldats,
La France est là qui vous regarde !
Quand sonne l'heure du combat,
Votre place est à l'avant-garde.

REFRAIN

En avant, braves bataillons ;
Jaloux de notre indépendance,
Si l'ennemi vers nous s'avance,
Marchons, marchons, marchons ! } *bis*
Mort aux ennemis de la France !

II

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abîme,
On croit voir, à travers l'azur,
L'aigle voler de cime en cime.
Vous roulez en noirs tourbillons,
Et parfois, limiers invisibles,
Vous vous couchez dans les sillons
Pour vous relever plus terribles.

En avant, etc.

III

Aux champs où l'Oued-Had suit son cours,
Sidi-Brahim a vu nos frères
Un contre cent, lutter trois jours
Contre des hordes sanguinaires.

Ils sont tombés silencieux
Sous le choc, comme une muraille ;
Que leurs fantômes glorieux
Guident nos pas dans la bataille.

En avant, etc.

IV

Héros au courage inspiré,
Nos pères conquirent le monde,
Et le monde régénéré
En garde la trace féconde !
Nobles aïeux, reposez-vous !
Dormez dans vos couches austères,
La France peut compter sur nous,
Les fils seront dignes des pères !

En avant, etc.

Le couplet suivant a été ajouté depuis la guerre de 1870-71 :

V

Surprise un jour, frappée au cœur,
France, tu tombas expirante ;
Le talon brutal du vainqueur
Meurtrit ta poitrine sanglante.
O France, relève le front
Et lave le sang de ta face ;
Nos pas bientôt réveilleront
Les morts de Lorraine et d'Alsace !

En avant, etc.

Il reste encore deux survivants de ce glorieux épisode de la conquête algérienne : le clairon de chasseurs à pied Rolland et le hussard Natali.

Ce dernier, qui habite Aullène, petite commune de l'arrondissement de Sartène (Corse), fut le seul cavalier qui échappa au désastre. Fait successivement brigadier, chevalier de la Légion d'honneur, puis maréchal-des-logis, il rentra chez lui à la fin de son congé.

Quant à Rolland, il vit à Lacalm (Aveyron), des modestes ressources que lui procure une recette buraliste. L'année dernière, les officiers du 1er bataillon de chasseurs, en garnison à Troyes, l'invitèrent à venir fêter avec eux l'anniversaire de Sidi-Brahim : « Je suis très sensible à votre invitation, répondit le vieux soldat fort ému. Je serai de cœur avec mes jeunes frères d'armes fêtant Sidi-Brahim, mais mon grand âge ne me permet pas d'entreprendre un si long voyage. Bonne et heureuse fête, merci. »

Bien peu de vétérans des guerres d'Afrique, sans doute, se souviennent du *Vieux cheik*, chant de guerre imité de l'arabe, qui fut composé, vers 1845 ou 1846, on n'a pu nous dire à quelle occasion, par un officier de spahis. Le voici, reconstitué en partie :

I

« Ils ont pillé le gourbi de nos pères
« Ils ont frappé des hommes à genoux,
« Et mon enfant, qui défendait sa mère,
« En m'appelant est tombé sous leurs coups.

« Je leur pardonne et ma maison en flammes
« Et leur sérail où gémissent nos femmes ;
« Mais les maudits ont tué mon enfant !
« ....

II

Quel est ce cavalier farouche,
Dont le cheval est plus prompt que les vents ?
C'est le vieux cheik... Malheur à qui le touche !
Il va venger la mort de son enfant...
C'est le lion, c'est le roi de la plaine,
C'est le simoun, ce vent qui brûle l'air...
....
....

III

....
....
....
Il tombe enfin, son sang rougit l'arène ;
Mais il sourit, les yeux vides de larmes.
« Mon Dieu, dit-il, ton bras m'a dirigé ;
« Au minaret qu'on suspende mes armes,
« Je meurs content, mon enfant est vengé ! »

Plus connu est le *Chant des chasseurs d'Afrique*, dont retentirent bien souvent les échos des défilés algériens :

I

Faut-il châtier
L'Arabe et le Kabyle [1],
Cent contre mille
Charger sans s'effrayer,

1. Variante ; « Qu' faut-il châtier ? — L'Arabe ou le Kabyle ?... »

Chasseurs, officiers,
Notre ardeur est la même
Et toujours le Troisième
Marche au feu le premier.

REFRAIN

Escadrons, marchons (*bis*),
Chasseurs d'Afrique, en avant-garde [1] ;
Escadrons, marchons,
La France nous regarde ;
En avant, escadrons !

II

Sur son chemin
Tout cède à l'instant même,
Et le brave Troisième
Reste seul, sabre en main.
Bel Africain,
Il s'admire, il se carre,
Fumant son cigare
Sur un débris humain.

Escadrons, marchons, etc.

III

Sans rien piller
Le chasseur fait la guerre,
A tout préfère
Ses armes et son coursier.
Mais le vieux troupier
A le cœur romanesque,
L'œil de la Mauresque
Seul peut le faire plier.

Escadrons, marchons, etc.

---

1. Variante : « En avant, marchons. — Escadrons, en avant-garde... »

IV

Notre bras est fort
Et notre lame est fine [1];
Bône et Constantine
S'en souviennent encor.
Grâce à l'essor
De nos coursiers numides,
Sous nos coups rapides
Celui qui tombe est mort [2].

Escadrons, marchons, etc.

V

D' la Porte de fer
En franchissant l'obstacle,
Un beau spectacle
A nos yeux s'est offert :
L'Atlas ouvert
Devant notre bannière...
La France, la première,
A conquis le désert.

Escadrons, marchons, etc.

VI

Voilà le désert [3],
La plaine immense et nue,
Morte, inconnue,
La bizarre Smala,
La gazelle là,
Près du chacal à l'aise,
Quand la *Marseillaise*
Retentit dans le désert [4],

Escadrons, marchons, etc.

---

1. Variante : « Nos bras sont forts — Et nos lames sont fines. »
2. Variante : « Nul n'atteint l'essor — De nos coursiers numides, — Et sous nos coups rapides. — Celui qui tombe est bien mort. »
3. Variante : « Voilà le Sahara... »
4. Variante : « Retentit dans l' Sahara. »

VII

Feu de tirailleurs,
Feu de mousqueterie,
Font de l'harmonie
Qui réjouit le cœur.
Si, par bonheur,
Nous retrouvons nos frères,
Le doux bruit des verres
Charme encor le chasseur.
Escadrons, marchons, etc.

Ce chant, composé par un fourrier du 3e chasseurs d'Afrique, peu de temps après la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader, devint bientôt le chant par excellence de tous les régiments de l'arme ; on se bornait à modifier le premier et le deuxième couplet, suivant le numéro du régiment [1].

Avec le temps, divers couplets et le refrain lui-même reçurent des modifications [2] ; puis, on supprima des couplets ou l'on en improvisa de nouveaux, celui-ci, par exemple, que nous n'avons pu reconstituer en son entier :

. . . .
. . . .
Mais notre général
Qui se connaît en gloire,
Sur son noir cheval,
Quand il crie : « En bataille ! »
Chacun le suit à la mitraille
Comme au bal !

---

1. Au lieu de : « Et toujours le Troisième », « Et le brave Troisième », on disait : « Et toujours le Premier » ou « Et toujours le Deuxième », etc.
2. Nous avons indiqué ces variantes au fur et à mesure.

La célèbre chanson des zouaves : *Pan! Pan! l'Arbi!*[1] fut composée par un « zouzou », pendant le siège de Sébastopol :

I

Sous le soleil brûlant de l'Algérie,
Notre étendard planait calme et vainqueur.
Au cri d'appel de sa mère patrie,
Du Nord il part affronter la rigueur.
Viens déployer au vent de la Crimée
Tes plis sacrés, ô mon noble drapeau !
Déjà noircis de poudre et de fumée,
Au premier rang ils flotteront bientôt.
Hourrah ! hourrah ! mon noble régiment !
Le tambour résonne, notre clairon sonne,
Hourrah ! hourrah ! zouaves, en avant !
Hourrah ! en avant, en avant, en avant !

REFRAIN

Pan ! Pan ! l'Arbi !
Les Chacals sont par ici,
Les Chacals, ces vaillants guerriers
Qui ne laissent pas les colons nu-pieds.
Cinquante sous la paire de souliers !
Approchez, v'nez près du quartier :
Là, vous trouverez de quoi vous chausser !

II

Ainsi qu'on voit des flancs noirs d'un nuage
Jaillir soudain la foudre et les autans,
Tels des vaisseaux s'élancent sur la plage
De nos zouaves les flots impatients.

---

1. Bien que cette chanson date de la guerre d'Orient, nous avons cru devoir la reproduire à cette place, à cause de son refrain — ou plutôt de ses refrains — essentiellement africains.

Comme un torrent de laves bouillonnantes,
Nos bataillons fondent sur l'ennemi
Et vont briser leurs vagues triomphantes
Jusqu'au sommet des remparts de granit.

Pan ! pan ! l'Arbi ! etc.

III

Que le conscrit tout bas se désespère,
S'il passe un jour sans vivres, sans abri,
Le vieux soldat sait dormir sur la terre,
Le sol suffit à son corps endurci.
Puis nous avons, pour chasser la famine,
Certains moyens qu'en Afrique on apprit ;
Nos maraudeurs fournissent la cantine,
On vit souvent aux frais de l'ennemi.

Pan ! pan ! l'Arbi ! etc.

IV

Jeunes beautés qu'à l'hiver le ciel donne
Comme au printemps il a donné les fleurs,
De nos plaisirs effeuillez la couronne,
Dansez gaîment, grâce à vos défenseurs.
Mais si, plus tard, paraît dans une fête
Quelque zouave au front cicatrisé,
Qu'un doux sourire acquittant votre dette,
Lui paie, enfants, le sang qu'il a versé.

Pan ! pan ! l'Arbi ! etc.

V

Sans crainte, amis, on peut fouler la terre
Qui, tôt ou tard, doit recouvrir nos corps,
Lorsqu'on sent là..., seul bien du militaire,
Un cœur loyal, une âme sans remords.
Heureux celui qui meurt dans les batailles,
Sous son drapeau, près de ses vieux amis ;
Il a du moins de nobles funérailles,
Et Dieu bénit qui meurt pour son pays.

Pan ! pan ! l'Arbi ! etc.

Cette chanson possède deux autres refrains ; le premier, d'un laconisme énergique :

Pan ! pan ! l'Arbi !
Les Chacals sont par ici,
Brididi !
Vive le fourbi,
Bridibidibi !
Gare à toi, l'Arbi !

L'autre, où le plaisant l'emporte sur le tragique :

Balek, l'Arbi !
Les Chacals sont par ici !
Ils prendront tes douros,
Tes moukères et tes chameaux
Ton bétail et tes bourricots
Le burnous que t'as sur le dos,
Ils ne te laiss'ront que ta sacrée peau !

Les zouaves ont encore plus d'une autre chanson dans leur sac. Il y a d'abord ce refrain connu :

Ils s'en vont, l'arme à volonté,
Le rire en barbe et haut la tête,
Cou nu, bonnet sur le côté,
Comme des coqs à rouge crête...

Mais la chanson la plus populaire parmi les zouzous est, sans contredit, *Travadjar, la moukère*, qui fut composée, il y a plus d'un demi-siècle, par quelque joyeux loustic, et que les vieux

Chacals ne manquent jamais de chanter, lorsque, le verre en main, ils célèbrent la Sidi-Ferruch :

I

Mes amis, de l'Afrique
J'en ai plein l' dos !
On y marche trop vite,
On n' boit qu' de l'eau !
La bière est amère,
Le vin est trop cher,
Et l'on voit des moukères
Noir's comme des chameaux !

REFRAIN

Travadjar, la moukère,
Travadjar, bono !

....
....

Bono, Blidah [1],
Bouffarik et Mascara,
Barca !

II

La cantinièr', cett' g....,
N'a rien dans l' bidon ;
On n' boit que d' la lavasse,
Et jamais de picton !...
Pour prendr' sa pistache,
Faut le dire à Dache,
Qui répond : « Macache ! »
Kif-kif bourriquot !

Travadjar, etc.

---

1. Variante : « Arbi, Arba. »

III

Pour laver sa limace,
Faut voir l' mercanti,
Qui fait une grimace
D'allouf ben ajoudi.
Ateni douro,
Djib le monaco,
Vilain arbico,
Ou j' te crèv' la peau !...

Travadjar, etc.

IV

En fumant la bouffarde,
Portant la chéchia,
On pille, on chaparde
Dans la razzia !
Mais dans le gourbi,
En f'sant du fourbi,
Fatma qui sourit
.........l'Arbí !...

Travadjar, etc.

L'émule du zouave, le brave tirailleur algérien, eut également ses chansons presque dès le début de nos guerres d'Afrique. La plus célèbre — après celle du lieutenant Artus : *Dans les maquis*, etc. [1] — est le *Turco bono,* qui se chante sur l'air de la *Retraite de Crimée :*

Gentil turco,
Quand autour de ta boule,
Comme un serpent s'enroule
Le calicot

1. Citée plus haut.

Qui te sert de shako,
Madame Moko
Vient t'offrir illico
Son cœur et son fricot...
Voilà l' turco
Voilà l' turco
Bono !.....

Mais le turco a beau être *bono*, il est plus prudent de ne pas le taquiner :

Les turcos (*bis*) sont de bons enfants,
Mais il ne faut pas qu'on les gêne :
Autrement, la chose est certaine,
Les turcos deviennent méchants.

Quant aux spahis, ils ne possédaient pas encore de refrain, lorsqu'un beau jour — il y a de cela quarante-cinq ans — un adjudant de zouaves, jaloux de voir un de ses collègues du 3e spahis accaparer les bonnes grâces d'une belle limonadière de la rue de la Casbah, composa le couplet suivant, imité du *Turco bono :*

Gentil spahi,
Quand autour de ta boule,
Comme un serpent s'enroule
Le calicot
Qui te sert de shako,
Madame Niko
....
Et t' donne ses monacos.

Cet impromptu eut beaucoup de succès;

adopté d'abord par le 3e spahis, il le fut bientôt par les autres régiments de l'arme.

A signaler encore ces refrains légendaires qui datent de la conquête de l'Algérie :

Celui du 3e bataillon de chasseurs à pied :

Troisième bataillon, ventre à terre,
Commandé par Certain Canrobert.

Celui du 10e bataillon :

Dixième bataillon,
Commandant Mac-Mahon,
N'a pas pour du canon.

Celui du 20e :

Du vingtième bataillon,
Commandant Cambriels,
Les chasseurs aux pieds
Ont des ailes.

Celui du 24e de ligne, composé en 1840, au moment où ce régiment combattait dans la Metidja :

A la Chiffa ! (*bis*)
Les réguliers ne la passeront pas !
A Coléah ! (*bis*)
Nous trouverons le rata par là-bas !

Et le 24e ayant soutenu une arrière-garde glorieuse, mais un peu chaude, le 29 octobre

1840, les zouaves composèrent cette variante à la dernière strophe :

A Coléah ! (*bis*)
Vingt-quatrième a reçu du tabac !

C'est encore le refrain bref et moqueur du 1er chasseurs d'Afrique :

Paiera qui pourra !

Enfin, celui des Joyeux (infanterie légère d'Afrique) :

Pas vu, pas pris...

Auteur responsable : Binder, dont nous avons déjà parlé plus haut et qui était alors chef de la fanfare du 3e bataillon d'Afrique.





IV

LE SECOND EMPIRE

La Guerre d'Orient. — " Papa Nicolas ". — Le Théâtre impérial d'Inkermann. — " Eh! pourquoi n'en ririons-nous pas ? ". — L'attaque du Mamelon Vert. — Russes et Français. — Bono Francese, bono Moskowa. — Les " Milords ". — Quelques anecdotes. — La Bataille de l'Alma. — La " Parisienne ", entonnée par les Zouaves. — " Y a la goutte à boire ". — " Le Sergent du 50e ". — La campagne d'Italie. — " Mourir pour l'Italie ". — " Petit pioupiou, bonhomme d'un sou ". — La chanson de Francœur. — La guerre du Mexique. — " Vive la Légion ! " — " Le camp de Châlons ". — " Le Grenadier français " . — " Pour son drapeau ". — " Marie, trempe ton pain ! " — Romance naïve.

En Crimée, comme en Algérie, c'est la chanson aux lèvres que nos héroïques soldats supportaient le froid, la faim, la maladie ; c'est en chantant qu'ils montaient à l'assaut des « Ouvrages Blancs » et du « Mamelon Vert ».

Dès le début de la campagne, dès l'installation du camp de Gallipoli, les mercantis qui suivaient l'armée improvisèrent des restaurants et des cafés où résonnèrent bientôt de joyeux refrains militaires.

En buvant les vins de l'Archipel, les soldats répétaient ce couplet de circonstance :

C'est l' grand Empereur des Russiens,
Qui dit que la peau lui démange ;
Pour la gratter et lui faire du bien
Nous lui ferons voir comm' l'on s'arrange.
Tu veux danser, tu danseras,
Foi d' Français, papa Nicolas ! } (*bis*)

« Partout, même épanouissement, même insouciance du danger à venir, même gaieté, écrivait un témoin oculaire. On rit plus, en une seule soirée, dans une de ces modestes baraques qu'il n'est arrivé de le faire dans tout Gallipoli, depuis l'an de grâce 1356 que les Turcs s'en emparèrent, et les échos du promontoire doivent être surpris de retrouver dans le sifflement gouailleur d'un zouave en bordée la magnifique mélodie du cantique chanté par les Croisés au pied du Saint-Sépulcre et sur laquelle un barde naïf a adapté le récit des grotesques mésaventures du bon roi Dagobert. »

Même gaieté, même insouciance du danger, devant Sébastopol. Sitôt la neige fondue, on oublia les souffrances du terrible hiver, et des représentations furent données sur un théâtre improvisé. Près de l' « Abattoir »[1] d'Inkermann, à

1. Nom donné par nos soldats à ce ravin, qui avait été ensanglanté par la terrible bataille du 5 novembre 1854.

l'extrême droite du camp, des amateurs du 2e zouaves bâtirent une salle de planches et de toiles qui prit le nom de *Théâtre impérial d'Inkermann !*

Ni les chanteurs ni l'orchestre ne firent défaut; il n'y manquait que la claque, mais le public indulgent remplaçait avantageusement cette équivoque institution.

La direction du théâtre était confiée au lieutenant Petit-Beau. Un ci-devant artiste dramatique, Lassagne, s'était chargé des premiers rôles. Les conscrits les plus imberbes tenaient lieu de jeunes premières.

Nous avons eu sous les yeux une affiche annonçant le spectacle du 12 août 1855. Elle est enjolivée de dessins peu remarquables au point de vue artistique, mais qui dénotent une incontestable bonne humeur. Voici, reproduit, ce curieux programme :

THÉATRE IMPÉRIAL D'INKERMANN

On est prié de venir en armes en cas d'attaque.

On commencera à 7 heures 1/2 si les Russes le permettent.

1° *Framboisif,* charge ;

2° *Le Dîner de Madelon*, comédie en un acte ;

3° *La Pompadour des Porcherons,* vaudeville en un acte.

4° *La Course à la veuve*, actualité en un acte.

On y jouait aussi : *Paillasse et Frise-Poulet*, *Pascal et Chambord*, *le Bourreau des Crânes*, *le Sire de Framboisy*, *Michel et Christine, Diane de lys et de camélias, etc.* ; on y blaguait nos alliés dans une revue intitulée : *le Roi Dagobert* « en anglais ».

Le théâtre d'Inkermann suivait les chances de la guerre et parfois une pièce annoncée huit jours à l'avance était subitement rayée de l'affiche avec cette inscription : *Relâche pour cause de blessure.*

C'est sur cette scène, peu de temps avant l'attaque du Mamelon Vert, que fut chantée pour la première fois, sur l'air du *Ballet des Pierrots*, la chanson : *Eh! pourquoi n'en ririons-nous pas ?* composée par Emile Carré, sergent-major au 39e de ligne, et qui fit fureur durant toute la campagne :

Le Français, qu'au feu l'on admire,
Est vraiment gai dans le malheur ;
Eclats de bombe, éclats de rire,
Ont pour lui la même valeur.

Sous la tente est notre demeure ;
Sébastopol est à deux pas ;
Le canon tonne, le vent pleure,
Eh ! pourquoi n'en ririons-nous pas ?

On riait de tout, en effet. Un artilleur a les deux bras emportés par un boulet parti de la *Batterie des demoiselles*, ainsi nommée parce qu'elle avait été construite par les demi-mondaines de Sébastopol réquisitionnées dans ce but. Son capitaine le rencontre, comme on le transporte à l'ambulance :

— Ah ! mon pauvre garçon, dans quel état ils t'ont mis !

— C'est vrai, mon capitaine, répond-il en plaisantant, ils ne m'ont même pas laissé une main pour manger ma soupe...

Une corvée de trois hommes, qui apportaient la soupe aux camarades dans la tranchée, est renversée par l'explosion d'une bombe et le contenu des gamelles répandu dans la boue :

— Attention, là-bas ! crie un loustic d'une tranchée voisine : serrez d'un cran la boucle de votre culotte, votre dîner est fait !

Et tout le monde de s'esclaffer.

Oui, l'hiver était rude au siège
Quand tous les aquilons grondaient !
Des glaçons de givre et de neige
Souvent à nos barbes pendaient ;

Alors on battait la semelle
Et, pour éloigner les frimas,
On chantait dans la parallèle,
Eh ! pourquoi n'en ririons-nous pas ?

Un zouave tombe, la clavicule et la mâchoire fracassées par un éclat de grenade ; malgré tout son courage, il pousse un cri :

— Qu'as-tu donc ? lui dit un camarade.

Un facétieux ramasse un brin de paille et, le lui montrant :

— Voilà ce que tu as reçu, s'écrie-t-il, et tu oses crier !

Tous se mettent à rire, dans la tranchée, le blessé comme les autres.

L'empereur décrète que la pension des soldats grièvement blessés ou amputés sera portée à 600 francs. A partir du jour où cette décision est connue des troupes, des malins, chaque fois que retentit l'avertissement : « Gare la bombe ! » se placent derrière un abri, ne laissant passer qu'une jambe jusqu'au genou, et crient :

— Jusque-là pour 600 francs...

Et, chaque fois, les camarades de s'amuser comme des fous.

Les prendrons-nous par la famine ?
(Dieu seul sait ce qu'ils deviendront !)
Ferons-nous sauter une mine
Pour voir la mine qu'ils feront ?

L'Occident bat la générale
Pour leur lancer tous ses soldats,
Le tsar en est déjà tout pâle ;
Eh ! pourquoi n'en ririons-nous pas ?...

On riait de tout et à propos de tout ; pourtant, cela n'avait rien de folichon.

— Gare la marmite ! clamaient à chaque instant les guetteurs. Et les camarades tombaient sous les éclats des bombes envoyées par les assiégés : l'un les deux jambes emportées, l'autre la tête broyée, un troisième réduit en bouillie sanglante. On ramassait les débris dans un sac à distribution.

De temps en temps, lorsqu'ils s'ennuyaient trop dans la tranchée, les zouaves ou les voltigeurs organisaient un « déjeuner à la fourchette » avec les fantassins russes, qui n'étaient pas moins friands d'une partie à la baïonnette.

En avant du Mamelon Vert, l'ennemi multipliait ses défenses. Un jour, il inventa une machine infernale que la vigilance de nos officiers du génie frappa heureusement d'impuissance : c'était une ligne transversale de cubes de bois contenant chacun 50 kilogrammes de poudre, en contact avec des appareils fulminants mis en jeu par une simple pression du pied, le tout enterré à fleur de sol.

Nos intrépides sapeurs enlevèrent gaiement ces

petits volcans en fredonnant ce refrain tout à fait de circonstance :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace ;
Eclaireurs, craignez le danger !

Du côté des Russes, tout en réparant les brèches faites par nos boulets, on chantait aussi des chansons qu'accompagnait un joueur de tambourin ; ou bien quelque vétéran célébrait les exploits des vaillants d'autrefois, des *bogatirs* de la vieille Russie.

De temps en temps, un Russe criait : *Bono francese* ! et les nôtres de répondre : *Bono Moskowa !*

Ces braves soldats du tsar qui, entre deux coups de tampon, buvaient la goutte avec nos sapeurs ou nos fantassins, se moquaient fort des Anglais, qui ne riaient jamais, et qu'ils appelaient les *milords*. Ils ne tarissaient pas de plaisanteries sur le costume étrange des highlanders :

— Voyez-vous les drôles d'hommes, s'écriaient-ils ; il paraît que la reine n'avait pas assez de drap pour leur faire des pantalons !

— Ils sont adroits de leurs mains comme un goret de sa queue ! ripostaient nos zouaves, à la vue des soldats anglais incapables de se dé-

brouiller, ne sachant même pas allumer un feu ou dresser une tente.

Et, pour donner aux « English » une leçon de « débrouillage », ils leur « empruntaient », une belle nuit, un troupeau de moutons destiné à fournir de côtelettes la table de lord Raglan, commandant en chef des forces britanniques.

D'autres fois, les soldats russes, pour chasser l'ennui et amuser leurs amis les Français, se divertissaient à lancer un cerf-volant avec une caricature de Turc ou d'Anglais. De toutes les tranchées françaises, on applaudissait.

L'épisode suivant est encore plus typique. Des détachements français et anglais assiégeaient un bastion, dont les approches étaient défendues par un ravin escarpé.

Un jour, à l'heure de la soupe, le feu venait de cesser, d'un tacite et commun accord, lorsque trois outardes de belle taille, rassurées par le silence et la solitude du ravin, vinrent s'abattre entre les deux partis. Une fusillade nourrie des Russes et des Français les mitraille aussitôt avec une telle précision que les trois outardes restent sur le sol : deux sont mortes, la troisième blessée. Il ne s'agissait plus que de recueillir le butin. Les zouaves reçoivent, de leurs officiers, l'ordre de ne point bouger ; mais les assiégés tentent l'aven-

ture. Un soldat russe, sans armes, sort du redan, fait signe aux Anglais de ne point tirer et se dirige vers les trois outardes ; il prend la première, l'apporte tranquillement au pied des retranchements français, où il est accueilli par les acclamations ravies des soldats ; puis, du même pas, sans hâte, il va pour ramasser les deux autres. Celle qui n'était que blessée se relève devant lui et s'envole lourdement. Alors, s'emparant de la troisième, le moujik se tourne vers les assiégeants et, par des gestes expressifs, fait comprendre que la répartition est juste :

— Celle-là, fait-il, est pour les Français ; celle-ci pour nous ; la troisième, qui s'envole, là-bas, est pour les Anglais !

Un immense éclat de rire des zouaves et des Russes accueillit cette conclusion narquoise. Tommy Atkins, privé de rôti, fut seul à trouver mauvaise la plaisanterie.

Mais revenons à nos chansons. Durant le siège, les échos de Sébastopol et de Filoupolis [1] retentirent bien souvent du refrain : *Pan ! Pan ! l'Arbi !*

---

1. Kamiesch, ville improvisée, composée de baraques en planches dont les plus grandes servaient de magasins à l'armée et dont les plus petites, occupées par des *mercantis*, formaient une petite rue des plus pittoresques. Le personnel de ces mercantis étant fort mêlé, les troupiers appelaient ce lieu *Friponville* ou *Coquinville*, ou bien encore *Filoupolis*.

qui était une nouveauté [1]. Cependant, à la bataille de l'Alma, les zouaves, pour la plupart enfants de Paris, entonnèrent la *Parisienne* de Casimir Delavigne, tandis qu'ils escaladaient les bords escarpés de la rivière et se ruaient sur l'ennemi :

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras ;
On nous disait : « Soyez esclaves ! »
Nous avons dit : « Soyons soldats ! »
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

CHŒUR

En avant, marchons
Contre leurs canons !
A travers le fer, le feu des bataillons
Courons à la victoire ! (*bis*)

Serrez vos rangs ! qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

---

1. Voir plus haut, *Les guerres d'Afrique*.

C'est depuis cette même journée de l'Alma que le soldat chante, lorsque sonne la charge :

Y a la goutte à boire, là-haut !
Y a la goutte à boire !

Voici à quel propos. Le 3e bataillon de chasseurs, qui marchait en tête de la division Bosquet, avait déjà franchi l'Alma, et le 2e zouaves allait suivre le mouvement, lorsqu'il se produisit un à-coup : comme toujours, les Anglais étaient en retard et l'on ne devait pas agir sans eux.

Furieux de la lenteur des *milords*, les zouaves du 2e voulaient marcher quand même ; pour calmer leur impatience et les occuper, leur colonel, M. Cler, leur fit faire deux fois de suite le café.

Cependant, le deuxième café était bu et les Anglais n'arrivaient toujours pas ; les *chacals* ne tenaient plus en place. Voyant ce qui se passe, le maréchal Saint-Arnaud s'approche d'eux :

— Vous trouvez le temps long, mes enfants, n'est-ce pas ?

— Pour sûr, monsieur le maréchal.

— Eh bien ! prenez le café, en attendant.

— Le café ! mais nous sortons d'en prendre pour la deuxième fois...

— Pour la deuxième fois ?

— Oui, monsieur le maréchal ; ça fait même la troisième depuis ce matin...

— Bon ! Alors je vous paierai la goutte quand nous serons là-haut.

Lorsqu'enfin on se porta en avant, les zouaves adaptèrent à l'air de la charge les paroles que le maréchal venait de leur adresser :

Y, a la goutte à boire, là-haut !
Y a la goutte à boire !

Ce refrain fit fortune ; le lendemain, toute l'armée le répétait.

Une chanson, enfin, qui date aussi de la Guerre d'Orient, est *Le Sergent du 50e*, qui eut son heure de célébrité :

Nous avions fait gronder la foudre ;
C'était après l'assaut, un soir...
D'un nuage noirci de poudre
La lune ressortait pour mieux voir.
Un vieux sergent du Cinquantième
Dit au général : « — Nous voici...
« Quatre blessés, blessé moi-même...
« La ville est à nous, Dieu merci ! » (*bis*)

Sa voix tremblait, mais de faiblesse,
Tant il avait perdu de sang.
Le général, avec rudesse,
Lui dit, d'un formidable accent :
« — Quelle est cette folle équipée ?
« Ta compagnie est-elle ici ? »
Lui, montrant sa troupe éclopée :
« — Pardon, général, la voici ! » (*bis*)

Celui-ci mordait sa moustache :
« — Mes soldats se sont bien battus...
« Morbleu ! nous avions rude tâche !
« Enfin, les canons se sont tus...
« Retourne au bataillon, mon brave »,
Dit-il au grognard attendri.
Mais lui, répondant à voix basse :
« — Pardon, général, le voici ! » (*bis*)

Lors le chef, tordant sa moustache :
« — Quatre hommes blessés, voilà tout !...
« Morbleu ! nous avions rude tâche...
« Enfin, l'ennemi est à bout.
« C'est au régiment qu'est ta place »,
Dit-il au sergent attendri.
Mais lui, répondant à voix basse :
« — Pardon, général, le voici ! » (*bis*)

Son chef mit sa main dans la sienne
Et l'arrosa de quelques pleurs.
Puis, d'une voix plus incertaine :
« — Dieu nous garde d'un autre malheur !...
« Ami, l'aigle qui nous domine,
« Le drapeau manque-t-il aussi ? »
« — Non, dit-il, ouvrant sa poitrine ;
« Pardon, général, le voici ! » (*bis*)

Aujourd'hui encore, jamais les anciens du 50me ne se réuniraient sans entonner en chœur cette chanson, qui ne manque pas d'une certaine envolée patriotique.

La campagne d'Italie n'a guère inspiré la verve de nos chansonniers militaires ; Magenta et Solférino n'ont pas eu leur Tyrtée.

Tandis que les jeunes recrues de Naples ou de Mantoue chantaient autour des feux de bivouac cette romance devenue fameuse :

Addio, mia bella, addio!
L'armata se ne va ;
Se non partissé anch'io
Sarebbe una viltà ! [1]

nos soldats se bornaient à répéter de vieux refrains d'Afrique, ou bien le *Chant des Girondins,* modifié pour la circonstance :

Mourir pour l'*Italie*
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie...

A signaler cependant une chanson composée par un sergent du 43me de ligne, qui s'amusait à noter, au jour le jour, les mésaventures des Autrichiens. A la fin de la campagne, la chanson comptait trente-deux couplets ; malheureusement, le refrain seul est parvenu jusqu'à nous :

Les Autrichiens ont voulu du tabac.
Qu'on leur en donne (*bis*)
Les Autrichiens ont voulu du tabac,
On leur en donnera !

« Le sentiment de cette poésie est vraiment français, déclarait un loustic ; mais la rime est trop autrichienne : elle n'est pas riche ! »

1. « Adieu, ma belle, adieu ! L'armée s'en va ; si je ne partais pas aussi, ce serait une lâcheté ! »

La campagne d'Italie nous a valu encore ce duo célèbre, destiné à perpétuer le souvenir de la rentrée triomphale des combattants de Magenta et de Solférino :

— Petit pioupiou,
Bonhomm' d'un sou,
Qu' rapportes-tu d'Italie ?
— J' rapporte à ma Patrie
Des drapeaux
En lambeaux...

Et cette chanson populaire, où Francœur, caporal des zouaves, narrait ses succès sur les Autrichiens :

Je suis zouave et je sais bien
Que tout n'est pas rose à la guerre ;
Ce s'ra peut-êtr' mon tour demain,
Ma foi, tant pis, j'emplis mon verre
En souvenir de l'Autrichien !

Le prototype du soldat français, celui en qui se résumaient toutes les gloires, tous les héroïsmes, toutes les fiertés de notre armée, c'était alors le zouave, le rude « chacal » d'Afrique, le gai « zouzou » de Crimée et d'Italie ! L'uniforme des zouaves était si original, si pimpant, si crânement porté ! Et puis, on se rappelait leurs exploits légendaires : Constantine et Zaatcha, l'Alma et Malakoff, Magenta et Solférino.

L'expédition du Mexique, non plus, ne fut guère fertile en chansons. Cependant, sous le titre : *Vive la Légion !* fut écrite, à l'occasion du départ de la Légion étrangère pour le Mexique, une chanson de route des plus entraînantes. Chantée pour la première fois sur le théâtre de Sidi-Bel-Abbès, elle fut bientôt dans la bouche de tous les légionnaires :

Du soldat légionnaire
La vie est tout un roman ;
Demandez-lui s'il préfère
La garnison ou le camp,
Vite il prendra son bidon
Avec armes et bagages.
Vlan ! pour partir en voyage, } (*bis*)
Bon ! Vive la Légion ! }

Il y avait ainsi huit couplets qui se chantaient sur l'air de la *Bretonnière* ou du *Bataillon d'Afrique*. L'auteur ? Emile Carré, ex-sergent-major au 39e de ligne, dont les chansons avaient déjà égayé nos soldats devant Sébastopol.

On sait que, chaque année, de nombreuses troupes étaient réunies au camp de Châlons pour des manœuvres d'ensemble. En 1863, durant un de ces séjours peu goûtés des jeunes officiers, fut composée la chanson suivante, intitulée : *Le Camp de Châlons :*

I

Je ne viens pas vous parler politique,
Ce n'est pas gai, puis c'est trop dangereux ;
Si nous parlions un peu numismatique ?
Non, j'y connais tout autant qu'à l'hébreu.
Je ne viens pas vous parler de ma muse,
Vous ririez trop et vous auriez raison.
Eh bien ! parlons d'endroits où l'on s'amuse,
Du Mourmelon et du camp de Châlons.

II

Enumérons les produits de la terre.
Au Mourmelon, il pousse, à force d'art,
Tous les cent ans, la rose de Nanterre,
Tous les Quinze août la graine d'épinard ;
Toute l'année, dans des champs de garance,
Viennent fleurir maints coquets grenadiers ;
Les ambitieux y sèment l'espérance
Et les sots croient y cueillir des lauriers.

III

C'est le climat brumeux de la Champagne,
Son sol crayeux et son terrain glissant ;
C'est là qu'un jour, non loin dans la campagne,
Attila vint tomber en frémissant.
Depuis ce jour, croyant faire merveille,
Maint faux guerrier y pataugea, dit-on ;
Il s'en tira, mais l'on vit ses oreilles
Que cachait mal une peau de lion.

IV

Pourtant, on voit des lions véritables,
Des fiers lapins, des superbes dragons,
Des vieux coucous, des oisons vénérables,
Quelques gros ours et beaucoup de pigeons.

Dans cette plaine, après des demoiselles
Par trop légères courent les papillons.
On voit des grues et même des gazelles
Force bons coqs et fort peu de chapons.

V

Tous les plaisirs de la vie militaire
Pour nous charmer s'y donnent rendez-vous,
Les théories et la petite guerre,
Peu de cruelles, encore moins de jaloux ;
Dans les cafés, la chanteuse charmante,
Faisant la quête sans en être priée.
La joie est vraie, la musique enivrante,
Et quels accords ! la bière en a tourné...

VI

Pour le spectacle une salle admirable,
Où toujours règne un certain vent coulis
Vous apportant la senteur délectable
Du musc, de l'ambre ou bien du patchouli.
On y joue fort peu Molière et Racine,
Mais du Labiche, un peu bien effronté,
Car les acteurs paient surtout de mine,
Et les actrices de... bonne volonté.

VII

Dans tous les bals on voit hommes et femmes
Au menuet préférer le cancan,
Et l'on emploie, pour subjuguer ces dames,
Beaucoup d'esprit, mais encore plus d'argent.
Oui, le plaisir y a seul la parole,
S'il s'y montrait, l'amour serait honni,
Craignez, messieurs, ah ! craignez la... rougeole,
Ce mal, dit-on, est dans l'air du pays.

VIII

Parlant plaisirs, n'oublions pas la messe ;
Là, chacun pense à son avancement,
A son dîner, ou bien à sa maîtresse,
A son cheval ou à son régiment.
Je ne veux pas sans cesse qu'on me crie
Que le dimanche est au camp le seul jour
Où l'on ne joue jamais la comédie ;
Vous voyez bien qu'on la donne toujours.

IX

J'ai fort peu dit sur la petite guerre,
J'ai oublié la retraite aux flambeaux,
Mess et pensions, cantines et cantinières,
Et nos soldats toujours braves et beaux.
J'ai oublié jusqu'aux expériences
Sur ce bon tir mon sujet familier.[1]
Pour réparer toutes ces négligences.
Chantons encor... Mais je vous vois bâiller.

Soit, j'ai bon cœur, messieurs, je vous fais grâce
Des vingt couplets, reste de ma chanson,
Mais priez Dieu pour qu'il nous débarrasse
Du Mourmelon et du camp de Châlons !

Ces jolis couplets, qui se chantaient sur l'air *Je suis lorette*, éveillèrent bien souvent les échos du Grand et du Petit Mourmelon ; ils étaient l'œuvre du lieutenant Gagnon, du 1er régiment de chasseurs de France, fils du général de division Gagnon.

---

1. Allusion à une chanson du même auteur ; voir aux *Chansons d'Ecoles*.

De cette époque date aussi cet impromptu sur le *Grenadier français :*

Un grenadier, c'est une rose
Qui brille de mille couleurs,
Mais le seul but qu'il se propose
C'est de rallier tous les cœurs.
Relevant sa moustache fière,
La France est sa particulière ;
Le dieu d'amour le guide auprès.
Voilà, voilà, voilà le grenadier français.

Ce couplet fut chanté pour la première fois en novembre 1865, sur le théâtre du château de Compiègne, par le prince impérial, alors âgé de neuf ans. Le petit prince, vêtu de l'uniforme de grenadier de la garde, avec le grand bonnet à poil, symbolisait l'Avenir dans une revue — *Les Commentaires de César* — composée par le marquis de Massa, officier aux guides de l'Impératrice.

Sous le second Empire, il n'était pas rare de voir des colonels organiser un chœur de chant dans leur régiment ; ils choisissaient, dans chaque compagnie, les hommes qui avaient de la voix, et leur faisaient apprendre des hymnes guerriers composés par un officier poète et mélomane, ou quelques couplets adaptés au refrain du régiment. La musique — ou tout bonnement les tambours et les clairons — formaient l'accompagnement.

Voici, par exemple, l'hymne que l'on chantait au 6e de ligne, à l'époque de la guerre de Crimée :

Et vous, braves soldats,
Soldats de la Patrie,
Prenez tous pour guidon
Le drapeau du courage...
Répétez tous le refrain du combat
Que disait Fortunat :
Oh ! qu'il est beau,
Pour son drapeau, } (*bis*)

De terminer sa vie
Au champ d'honneur
Sous la balle ennemie,
Pour son drapeau !
Oh ! qu'il est beau,
Pour son drapeau !...

En 1866 et 1867, au 100e de ligne, qui tint garnison successivement aux camps de Sathonay et de Châlons, les soldats chanteurs répétaient les couplets suivants, sur l'air du refrain du régiment :

Marie, trempe ton pain,
Dit un'vieux refrain,
Marie, trempe ton pain,
Dans la sauce...
Que ce chant joyeux
Cher à nos aïeux
Retentiss' de nouveau jusqu'aux cieux !

Sur le drapeau du Centième,
Par la mitraille déchiré,
C'est écrit : Berlin et Gênes,
Algérie, Italie et Crimée !
Marie, trempe, etc.

Si l'étranger en démence
Un jour voulait se venger,
Il paierait les violons et la danse...
Vite en plac', le bal va commencer !

Marie, trempe, etc.

Les soirs de retraite aux flambeaux, lorsque les chanteurs, accompagnés de la clique et de la musique, s'avançaient en répétant ces couplets avec un entrain endiablé, cela faisait un tapage infernal.

Voici enfin, à titre de curiosité, un échantillon des romances que chantaient nos grenadiers et nos voltigeurs à la fin du second Empire :

J'aime, le soir, quand la brise est légère,
Voir s'allumer les derniers feux du jour ;
J'aime à rêver, sur la verte fougère,
Au temps passé de mes premièr's amours.
Tout me souriait dans la vie,
Mon pauvre cœur était brûlant ;
Comme il battait près de Marie, } (*bis*)
Si jolie et que j'aimais tant... }

La liberté déployait sa bannière ;
J'avais vingt ans, et le bruit du tambour
Vint retentir au fond de ma chaumière
Et m'arracher à mes premièr's amours.
C'était la voix de la Patrie !
A son appel, je dis : « Présent ! »
En partant, j'implorai Marie, } (*bis*)
Si jolie et que j'aimais tant ! }

J'arrive enfin au camp de la Victoire ;
Chaque soldat contait ses faits bruyants.
Qu'ils étaient beaux, ces compagnons de gloire
Moi, j'étais fier, je marchais dans leurs rangs.
Frappé d'une balle ennemie,
Au hameau je reviens en boitant.
Quel sujet de pleurs pour Marie,
Si jolie et que j'aimais tant ! } (*bis*)

Mais, pour calmer sa douleur trop amère,
D'un autre époux l'innocente a fait choix.
Moi, philosophe et vieux célibataire,
Sans murmurer je réclame mes droits.
J'obtins de ma première amie
D'être parrain de son enfant.
Ses traits me rappellent Marie,
Si jolie et que j'aimais tant ! [1] } (*bis*)

Est-ce assez plein de sentimentalité naïve !



1. Cette romance nous a été chantée par un vieux soldat du 100e de ligne.



V

LA GUERRE DE 1870-71

" Aux armes contre l'étranger ". — " Bismarck, si tu continues ". — " As-tu vu Bismar...que ? " — L'artilleur de la mobile du Rhône. — Le " Second bataillon des mobiles du Rhône ". — La " Belfortaine ". — Le " roi Guillaume ". — Le " Plan de Trochu ". — La chanson du " Petit mobile ". — La " Patrouille ". — La " Porte de Châtillon ". — " Riflandouille ". — Le " Petit pioupiou retour d'Allemagne ". — L'Alsace et la Lorraine.

Il se composa beaucoup de couplets, pendant la triste campagne de 1870-71 ; tant il est vrai qu'en France, même aux heures les plus tragiques, la chanson ne perd jamais ses droits. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, le soldat français éprouve le besoin de chanter.

Dès la déclaration des hostilités, nos troupiers chantaient le *Rhin allemand* et la *France guerrière*, refrains patriotiques alors très en vogue. la *Marseillaise*, le *Chant des Girondins* ou bien l'*Armée du Rhin*, du colonel Grégoire :

A Berlin ! (*bis*)
Bientôt l'Europe entière
Verra notre bannière
A Berlin ! (*bis*)

Ils répétaient aussi, sur un air de marche :

Français, courons à la frontière,
Aux armes, contre l'étranger !
Tous les Français sont volontaires
Quand la Patrie est en danger !

Et quelques loustics de remplacer le dernier vers par cette variante :

Quand les gendarm's vont les chercher...

La campagne débute par le petit succès de Sarrebrück ; un poète militaire, trop prompt, hélas ! à l'optimisme, compose, d'enthousiasme, cet impromptu :

Bismarck, si tu continues,
De tes beaux Prussiens [1]
Il n'en restera guère ;
Bismarck, si tu continues,
De tes beaux Prussiens
Il n'en restera plus...

Mais les revers succèdent aux revers ; Napoléon III, bloqué dans Sedan, monte en voiture et va rendre son épée au roi de Prusse. On sait que ce dernier, accompagné de Bismarck, se rencontra avec le vaincu dans une méchante auberge. Le couplet suivant circule bientôt dans l'armée :

1. Variante : « Bismarck, puisque tu l'as voulu, — De tous tes Prussiens, » etc.

As-tu vu Bismar...que
Guillaume et puis Badinguet,
Qui buvaient la gou...tte
Dans un cabaret ?

On appelle sous les drapeaux la garde mobile. Une partie des *moblots* du Midi sont réunis au camp de Sathonay ; l'un d'eux, Paul Arène — qui devait écrire plus tard de si jolies nouvelles provençales — compose une chanson de marche ayant pour titre : *Une, deux*, et dont voici un couplet et le refrain :

Demain sur nos tombeaux
Les blés seront plus beaux. } *(bis)*
Serrons nos lignes...
Nous aurons cet été
Du vin aux vignes
Avec la liberté.

Une, deux, le Midi bouge,
Tout est rouge,
Une, deux,
Nous nous foutons bien d'eux !

Cela se chantait sur l'air : *Li fiho d'Avignoun — Soun coume li meloun*...

L'artillerie de la mobile du Rhône est envoyée à Paris ; un « gone » de Lyon rime ce couplet, qui fut chanté bien souvent depuis, pendant le siège et après :

Quand l'artilleur mobile
Quitte son beau Lyon,
Toutes les jolies filles
Se mett'nt à leur balcon,

Pour voir à son départ
Cet artilleur chicard,
Qui leur a tant donné
De fleurs et de baisers.

Le reste des moblots du Rhône va se joindre aux défenseurs de Belfort et de Neuf-Brisach et se conduit avec la bravoure que l'on sait. Des chansons écrites dans les casemates, tandis qu'au Château tonnait la *Catherine*, célèbrent leurs exploits.

Voici en quels termes le mobile Martial, un enfant de Fleurieu-sur-Saône, célébrait le second bataillon :

I

Lorsqu'à vingt ans il a fallu s'armer,
Et sans trembler, courir à la frontière,
Avec orgueil on nous a vus marcher
Sous les drapeaux de la France guerrière.
Jusqu'à la mort toujours nous combattrons,
C'est là le cri du second bataillon !

II

Roppe nous vit, soldats du premier jour,
En vrais héros affronter la mitraille ;
Chasseurs badois, dites-le sans détour,
A nous restait ce beau champ de bataille.
Vous étiez fiers, habitants de Lyon,
Du premier fait du second bataillon !

III

Le lendemain, au sommet du coteau,
Eloie a vu nos succès, notre gloire.
Judas, pourtant, vendait notre drapeau
A l'ennemi marchant sous la nuit noire.
Fiers Lyonnais, malgré la trahison,
Il triomphait le second bataillon !

IV

Trois fois l'Arsot s'ébranla sous nos pas.
Roi des hivers, tu couronnais sa cîme,
Nous te narguions, nous narguions le trépas ;
Eux, ils fuyaient, culbutés dans l'abîme.
Le soir, l'écho, répétant nos chansons,
Disait : « Victoire au second bataillon ! »

V

Mont du Salbert, dans ton grand bois jauni,
Tu t'en souviens, il vint pour nous surprendre ;
A nos « — Qui vive ! » il répondait : « Ami ! »
Mais à qui donc parlait-il de se rendre ?
A nous, Français, tous enfants de Lyon,
A nous, soldats du second bataillon !

VI

Mille canons grondèrent à la fois.
Hourrah ! hourrah ! hurlaient tous ces barbares,
Nous, nous frappions; ils tombaient sous les bois,
Comme la grêle aux ricochets bizarres.
Ceux qui tombaient des enfants de Lyon
Criaient : « Victoire au second bataillon ! »

VII

Combien de nous sont, là-bas, sans tombeau,
Tous par devant frappés dans leur courage !
France, ils t'aimaient, ils aimaient ton drapeau ;
Mères, pourquoi les pleurer davantage ?
Quand vous tombiez, frères, nous vous vengions,
Nous, les débris du second bataillon !

Cet hymne guerrier, qui était intitulé le *Second bataillon des Mobiles du Rhône*, fut composé vers la fin de décembre 1870; il se chantait sur l'air : *Je veux finir comme j'ai commencé.*

Un autre chant d'une belle envolée, *La Belfortaine*, fut écrit, dans les premiers jours de janvier 1871, par un de nos meilleurs poètes lyonnais, Joseph Berger, lieutenant au 1er bataillon du 16e de marche :

I

Sur le Rhin, la Prusse insolente,
En mil huit cent soixante-dix,
Entonnait le *De Profundis*
De notre Patrie expirante.
Aux armes ! Un suprême effort !
En avant, phalange héroïque !
Les moblots de la République
Partaient pour défendre Belfort !

II

A la voix mâle de la France,
L'espoir illumine les fronts,
Et ses fils abreuvés d'affronts
Aussitôt crièrent vengeance !
Ils marchaient quand même à la mort
Avec une grandeur stoïque,
Les moblots de la République
Chantaient en défendant Belfort !

III

Défenseurs toujours intrépides,
Devenus soldats en un jour,
Disputant sa proie au vautour,
Ils vibraient, de péril avides.

L'opprimé contre le plus fort
Soutenait un choc homérique.
Les moblots de la République
Se sont illustrés dans Belfort !

IV

Comme les épis mûrs qu'on fauche,
Nos frères, autour du drapeau,
Tombaient pour défendre un lambeau
De l'étendard qui fait les Hoche.
Glorieux, il est pourpre encor
Du sang qui rougit leur tunique.
Les moblots de la République
Mouraient radieux à Belfort !

V

Roppe, le Mont, la Savoureuse,
Essert, la Miotte et l'Arsot,
Des Perches le sanglant assaut
Montrent leur âme valeureuse.
Si parfois la cité s'endort
Avec notre chant symbolique,
Les moblots de la République
Veillent invaincus sur Belfort !

Cela se chantait sur l'air : *Le vaisseau le Vengeur*.

Depuis la guerre, M. Joseph Berger a ajouté les trois couplets suivants à *La Belfortaine*, qui est répétée en chœur, chaque année, au banquet des Anciens mobiles du Rhône [1] :

---

1. *La Belfortaine* se chante aujourd'hui soit, comme il y a trente ans, sur l'air : *Le vaisseau le Vengeur*, soit sur un air de marche composé par M. Th. Pannetier, organiste de Saint-Vivien de Saintes.

Si l'Alsace, aujourd'hui meurtrie,
Supporte le joug du vainqueur,
Si la Lorraine sent son cœur
Battre vite au mot de Patrie,
Si nous rêvons un meilleur sort,
C'est que notre armée énergique
Soutiendrait une lutte épique
Au seul souvenir de Belfort ! [2]

Joyeux, superbes, noirs de poudre,
Pendant cent trois jours, des enfants,
Sous la mitraille triomphants,
Répondaient au feu par la foudre.
Leur bravoure, en un saint transport,
Sut vaincre l'aigle germanique.
Les moblots de la République
Sauvaient notre honneur à Belfort !

O vous, héros, morts avec joie,
A cette place où vous dormez,
Du sein des tertres embaumés,
Sublime, votre nom flamboie.
De vos tombeaux une voix sort,
Elle dit : « Germain despotique,
« Les soldats de la République
« Feront comme nous à Belfort ! » [1]

A signaler enfin, dans un tout autre ordre d'idées, ce couplet gaulois, œuvre d'un loustic de la Guillotière ou de la Croix-Rousse :

---

2. Ce couplet prend sa place entre le troisième couplet et le quatrième, devenu le cinquième

1. Ces deux couplets viennent en fin.

Le roi Guillaume est un cochon (*bis*),
Nous le savons...
Nous lui fondrons sa graisse
Pour en faire des gratons,
Pour graisser les... oignons
De tout le bataillon.

La vieille gaieté française ne perd jamais ses droits !

Cependant, les soldats enfermés dans Paris — soldats de métier et soldats improvisés — répétaient une chanson frondeuse, *Le plan* :

Je sais le plan de Trochu,
Plan, plan, plan, plan, plan,
Mon Dieu, quel beau plan !
Je sais le plan de Trochu,
Grâce à lui rien n'est perdu.

Quand, sur du beau papier blanc,
Plan, plan, plan, plan, plan,
Il eut écrit son affaire,
Il alla porter son plan
Chez maître Ducloux, notaire.

Il y avait dix ou douze couplets comme cela !

Soldats et mobiles réagissaient de leur mieux contre la mélancolie et la tristesse. L'avenir était sombre ; le froid, le service de la tranchée exténuaient les plus robustes ; on jeûnait plus souvent qu'à son tour, les maladies et les balles faisaient chaque jour de nombreuses victimes... Eh bien ! on chassait le spleen en chansonnant

les francs-tireurs et les ambulanciers de fantaisie, les « pantouflards » et surtout les « fils à papa », que leurs pères, des « patriotes » haut placés, avaient embusqués dans les bureaux ou les services auxiliaires.

Un modèle du genre était le *Petit Mobile*, qui se chantait sur l'air : *Il était un petit navire :*

Il était un petit mobile
Qui n'avait jamais combattu ;

Il attendait, le cœur tranquille,
Que ce moment-là fût venu.

Mais pour occuper sa vaillance,
Pour être utile à son pays,

Dans les bureaux de l'intendance,
Il s'était fait nommer commis.

Il additionnait sans relâche
Les pains de chaque régiment,

Et s'acquittait de cette tâche
Avec un noble dévouement.

Quand il n'avait plus rien à faire,
Il additionnait les boutons ;

Ou bien il dressait l'inventaire.
De tous les cuirs de ceinturons...

La complainte continuait, interminable, décochant un trait à tout ce qui méritait d'être critiqué.

A citer encore cette « blague », à la mode pendant le siège, qui était intitulée *La Patrouille :*

Il était un' fois quat' z'hommes,
Conduits par un caporal,
Qu'éprouvaient tous les symptômes
D'un embêt'ment général.
L'un disait : Comme on barbotte !
Le second dit : C'est qu'il pleut.
Le troisième : Ça fait d' la crotte !
L' quatrièm' : Qu'est-c' qu'on y peut ?
L' caporal dit : C'est comm' ça !...
Quand il pleut, dam ! ça vous mouille...

(En chœur)

Sommes-nous donc des grenouilles ?
Sapristi ! qu'est-ce qui payera
La goutte à la pa-
A la pa-pa...
Sapristi ! qu'est-ce qui payera
La goutte à la pa-
Trouille ?

On ne saurait mieux terminer ces souvenirs du siège de Paris que par l'épisode de la Porte de Châtillon. Certain jour, un obus, parti d'une de nos batteries, faillit tuer M. de Moltke ; le chef du grand état-major allemand fut renversé et couvert de terre, mais il en fut quitte avec quelques contusions. Presque sur-le-champ, les Parisiens apprirent, on ne sait par quelle voie, qu'un personnage de distinction venait d'être touché

dans une batterie prussienne. Le bruit courut bientôt que la victime était le prince de Bismarck et qu'il était tombé non loin de la Porte de Châtillon. Et les loustics, s'emparant de cette idée, d'ajuster un libretto bizarre aux premières notes d'une marche dont le clairon fatiguait alors les oreilles des assiégés :

As-tu vu Bismar-que
A la Porte de Châtillon ?
Il a pas d'contremarque
Pour rentrer dans not' bastion !

Bientôt, on composa des variantes et, pendant plusieurs semaines, les gavroches parisiens chantèrent à tue-tête :

As-tu vu Bismar-que
Sur la rout' de Châtillon,
Qui p...leure dans son casque,
Pour s' faire du bouillon ?

Ce refrain impossible fit le tour de Paris.

Sur les autres points du théâtre de la guerre, il se trouvait aussi des chansonniers pour châtier les abus ou souligner les ridicules.

A l'armée de l'Est, un « potard », déguisé en stratège, apprend, de la bouche d'un officier d'état-major, la nouvelle de l'échec du corps d'armée

qu'il est censé commander. Voici le dialogue, des plus suggestifs :

— Suivant l' rapport de la patrouille,
Notre armée est coupée en deux !...
— Ah ! tant mieux, répond Riflandouille,
Au lieu d'une, ça m'en fait deux.
Morbleu ! sacrebleu ! ventrebleu !
Et même, avant d'aller me battre,
J' la voudrais voir coupée en quatre,
Morbleu ! ventrebleu ! scrongnieugnieu !

Le personnage visé est Bordone, le chef d'état-major de Garibaldi. Bordone — qui s'appelait en réalité Bourdon et avait italianisé son nom pour s'attacher au condottiere — avait été jadis, chose curieuse ! un ardent légitimiste. En 1848, pharmacien à Barbentane, il formulait ses ordonnances sur du papier à l'effigie d'Henri V et chantait, au café du Midi, des vers royalistes !

La guerre terminée, on chanta beaucoup, dans les casernes :

— Petit pioupiou,
Soldat d'un sou,
Qu'as-tu rapporté d'Allemagne ?
C'était le temps où la campagne
De notre sang pur s'arrosa.
La Guerre, ayant pris pour compagne
La Déroute, nous écrasa.
Mais de l'invasion infâme,
Qui t'assombrissait l'avenir,
Qu'as-tu rapporté dans ton âme ?
— J'ai rapporté le souvenir.

Et encore, ce cri touchant des provinces perdues :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,
Et malgré vous nous resterons Français ;
Vous avez pu germaniser la plaine,
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

Pendant vingt ans on répéta ce refrain dans toutes les fêtes patriotiques.



VI

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Les expéditions coloniales. — La guerre du Tonkin. — La " Bretonnière des Zéphyrs ". — La " Boulangère " des Tonkinois. — Le " Pontonnier empêtré ". — La campagne de Tunisie. — Les " Mouvements des troupes du Kef ". — L'expédition de Madagascar. — " La Légion et les tirailleurs ". — " A Tamatave ". — La mission Marchand. — La " Congo-Nil ". — L'expédition de Chine. — Les " Boxers ". — L'expédition d'Igli. — " Au Sahara ". — Le " Refrain du Légionnaire ".

La guerre du Tonkin nous a valu la *Bretonnière des Zéphyrs :*

Nous partons pour le Tonkin,
Ho ! du bataillon d'Afrique !
Bon, bon !
La vieille pratique,
Bon, bon !
Nopces et festins !

Cela se chantait sur l'air du fameux *Chant de la Bretonnière*, hurlé jadis par les marins de l'*Algésiras*, et dont voici l'origine.

Le soir de la bataille de Trafalgar, l'*Algésiras* était commandé par M. de la Bretonnière, un des derniers survivants de tout un état-major. Après

une lutte héroïque, l'*Algésiras* avait dû amener son pavillon. Le commandant de la Bretonnière s'y trouvait prisonnier de guerre avec deux cent soixante-dix braves détenus à fond de cale et gardés à vue par une soixantaine d'Anglais, quand. à la tombée de la nuit, éclate une horrible tempête.

L'*Algésiras*, tout désemparé, a bientôt ses flancs ouverts ; il va sans doute périr. Les Anglais, à bout de forces, implorent le secours de leurs captifs. C'est alors que la Bretonnière sent poindre en son cœur l'espoir d'arracher le navire aux ennemis de la France. Il fait part de son projet à ses braves marins, il leur propose de se jeter, tout désarmés qu'ils sont, sur les Anglais éperdus. « — Mais, leur dit-il, c'est très fort, ce que je vous demande là, et, pour réussir, il me faut des gens qui aient du poil au menton... Puis-je compter sur vous ? »

Un chœur formidable répond à l'intrépide officier :

Bon, bon,
De la Bretonnière !...
Bon, bon,
Du poil au menton

Les Anglais ! nous les mang'rons
Sur l'avant comm' sur l'arrière...

Bon, bon,
De la Bretonnière !...
Bon, bon,
Du poil au menton !

Effrayés de tant d'audace, les Anglais n'opposèrent presque pas de résistance et rendirent le navire.

Voici un autre impromptu que chantaient, il y a une douzaine d'années, des troupiers partant pour le Tonkin :

(Air des *Bourguignons.*)

REFRAIN

Nous allons fair' la guerre !...
Dansons la Boulangère...
Les boulangers sont des malins
Qui nous promett' plus d' beurr' que d' pain.

(Air des *Lampions.*)

I

Marchons donc,
Naviguons
Et bûchons !

Refrain.

II

Combattons,
Embrochons,
Décochons...

Refrain.

III

(Décochons)
Des coups d' torchon !
Flanquons d' bons
Coups de chaussons !...

Refrain.

Et ainsi de suite pendant très longtemps.

Une autre chanson relève certaines erreurs du commandement. Les bureaux de la guerre font partir pour le Tonkin un détachement de pontonniers ; mais à ce détachement ils ne donnent point de matériel de ponts. Qu'en résulte-t-il ? Un loustic va nous le dire :

Le pontonnier, fort en *guindages*,
Est aussi très fort en *brêlages*.
Ses chefs l'ont fait venir ici
Pour qu'il devînt fort empêtré aussi.

La chansonnette suivante, intitulée *Le premier et le second mouvement des troupes du Kef*, date de la campagne de Tunisie :

I

Quand nous reçûm's l'ordr' de partir
Pour combattre avec les Kroumirs,
On avisa les régiments ;
C'était un premier mouvement.
Mais arrivés en Tunisie
Au Kef on nous a établis
En disant : « C' n'est pas pour longtemps
Nous attendons l' second mouv'ment... »

II

Maintenant qu' la paix est signée
Et qu' les affair's sont arrangées
En Franc' faudrait évidemment
Que nous soyons d' r'tour promptement
J' vous jure que l' désir nous presse
D'embrasser chacun nos maîtresses.
Espérons qu' c' s'ra dans peu de temps
Que nous ferons c' dernier mouv'ment.

III

Ce que j'ai dit c'est pour vous plaire
On sait la vérité amère...
Nous v'nons d'apprendr' malheureusement
Quel était le second mouv'ment.
Y en a qu' c'la peut satisfaire,
Mais à tous pas fair' notre affaire.
Nous n'avons plus d'espoir maint'nant
Que dans un troisièm' mouvement.

Il y a encore un quatrième couplet, qui débute ainsi :

Mais c'est pas tout ; faut pas qu' l'on croie
Qu' les Français du Kef sont en bois...

Seulement nous nous arrêtons là, la suite n'étant pas très convenable.

L'auteur de ces bouts rimés sans prétention ? Le fusilier Robert Merle, de la deuxième du trois du 86e de ligne.

L'expédition de Madagascar a également inspiré les chansonniers militaires.

On sait qu'au début de la campagne un régiment de marche, dénommé « régiment d'Algérie », fut formé avec des éléments pris dans la légion étrangère et les tirailleurs algériens ; ces braves allèrent s'embarquer en répétant ce refrain de circonstance :

La Légion et les tirailleurs,
En avant, marchons tous sans peur !...
Le sac, ma foi, toujours au dos,
Nous culbuterons les moricauds,
Et dans six mois, nom d'un pétard,
Nous serons maîtres à Madagascar !

Et si l'on demandait aux turcos pourquoi on les envoyait là-bas, les naïfs enfants du désert vous répondaient invariablement : « — Nous partir parce que Madame Gaspard [1] il est en guerre avec Madame Poublique [2]... »

A citer encore cet impromptu composé à Tamatave. Les denrées étaient devenues hors de prix dans cette ville ; les œufs, les poulets, les fruits, se payaient vingt ou trente fois plus cher qu'au début des opérations. Mais nos soldats s'en consolaient en chantant ces couplets d'une saveur toute malgache :

Les pauvres bœufs qu'on voit passer
Ne trouvant plus rien à manger,
Ni chou ni rave !

1. Madagascar.
2. La République.

Se promènent bien tristement
Et maigrissent publiquement
A Tamatave !...

Ils vont paître près du *róva*,
Demeure antique du Hova,
Humide cave !

D'où des officiers biscornus
S'élançaient sur les revenus
De Tamatave !..

Les membres de la mission Marchand ont tenu à prouver, eux aussi, pendant leur belle expédition, que la vieille gaieté française n'était pas morte ; ils ont mis en couplets leur journal de route.

C'est le docteur Emily, le « toubib [1] » de la mission, qui a composé cette chanson, couplet par couplet, le long des étapes. Elle constitue un véritable exercice pédagogique de géographie africaine : la traversée du continent noir en vers de mirliton ! Marchand et ses compagnons la chantaient en chœur, sur l'air du *Bal chez le ministre*, de Jules Jouy. Plus d'une fois, elle leur fit oublier leurs fatigues ; la rime n'était pas toujours très riche, mais, plus elle était tirée par les cheveux, plus elle les amusait.

1. Médecin.

Voici tous les couplets de cette chanson, baptisée la *Congo-Nil* ou la *Congo-Nilaise* :

Un jour, au palais de Flore
Le beau projet put éclore
D'envoyer sur le Nil
Et jusqu'à Djiboutil.
Vite une mission se forme
De gens portant uniforme.
Qui part pour Loango,
Dans le Bas-Congo.
Des tonnelets,
Des paquets,
Mille et une caisses,
Des ballots,
Des flingots
Défilent sans cesse.
Tirailleurs et porteurs
A toute vitesse
Comme la houle
Vers le Pool
Se dirigent en foule,
Et sur la route les braves agents en panne,
Effarés, remplis d'émoi,
Reluquaient nos grands convois
Et se disaient à chaque caravane :
« Regardez-les donc passer,
« Tous ces officiers,
« Pour sûr, ils ne pourront pas
« Atteind' Fachoda. »

II

Mais on quitte Brazzaville,
Sur la *Ville-de-Bruge* on file,
Le cap mis sur Bangui,
Dans le Haut-Oubangui.

Là tout le monde en pirogue
Avec le *Bobichon* vogue
Et remonte le M'Bomou
Jusqu'à Bankassou :
Les Boudjos,
Les Sangos,
En enfilade,
Yacomos,
Bourrakos,
Chaque peuplade,
Banziris et Dingraïs,
Quelle bousculade !
Pagayant
Et chantant
Nous menaient rondement.
Les chefs de poste, tout le long du rivage,
Dans le plus joyeux émoi,
Regardaient nos grands convois
Et se disaient à tous les arrivages :
« Allons, il faut les aider,
« Tous ces officiers,
« Faut qu'ils puissent aller là-bas
« Jusqu'à Fachoda. »

III

Tous les sultans authentiques
Les modernes, les antiques,
Obscurs ou réputés,
Viennent se présenter.
En scène tout d'abord entre
De Bankassou le gros ventre,
Puis, Raffaï et Zemio,
Sur leur bourriquot.
En cadeau,
Des ballots,
Des caisses de perles,

Des fusils,
Des tapis,
Le flot déferle.
Tamboura
De tafia,
Comme un vrai merle,
A sifflé
Et liché
Des litres entiers.
Des courtisans le flot toujours avide
Dans toutes les zéribas
Poussaient des cris de combat
Et, se montrant nos caisses jamais vides,
Disaient : « Il faut empêcher
« Tous ces officiers
« D'emporter ces cadeaux-là
« Jusqu'à Fachoda. »

IV

Sur les routes élargies,
Grâce au secours du génie,
Nous faisons naviguer
Des chalands en acier.
Entre Congo-Nil, la crête
Est franchie et l'on s'apprête
A lancer un vapeur
Sur le flot sauveur.
Sur rouleau,
Un chariot
D'allure fière,
Philistins et marins
Traînent les chaudières.
Course folle
De grosses tôles,
De lourdes cornières,
Que Patris
Et Bossiris
Mènent à Cadiolis.

Le second groupe au nôtre enfin se mêle.
Pour être plus vite prêts,
Tout le monde pose des rivets.
Les coups de marteaux tombent drus comme grêle,
Prestement nos bateaux
Sont tous mis à l'eau
Et bientôt l'on pourra
Partir pour Fachoda.

V

Mais, ô fortune perfide !
Le Soueh trop tôt se vide,
Nous voilà relégués
Au milieu des Djingués,
Attendant que l'eau permette
De naviguer dans le Sett [1];
Nous faisons un séjour
Chez les peuples D'jour.
Kaïangos
Et Lambos,
Sujets dociles
Des Golos,
Des N'golos,
Mènent les filles.
Peu revêche
Est Makonetch
Aux maigres quilles ;
Ce mendiant
D'Ayoum prend
Des airs conciliants.
Et, cependant, Fort-Desaix qui s'achève
Envoie jusque chez Madiak
Les Afouks et les Agouaks.
C'est Gathas qui, de ses ruines, se lève ;
Le pays de Kongor
Nous ouvre ses ports,

1. Les grands marais.

Madiangues montre à la Meschra
La route de Fachoda.

VI

Alors, mettant à la voile
Et larguant toutes nos toiles,
Vivement nous voguons
Au pays des Paguons.
Si Tang-Marol nous arrête,
Maouin-Arik nous guette,
Et de même tout le long,
Chez Dig-Ding et Dong.
Le marais
Apparaît
Morne et superbe;
Et plus d'eau,
Qu'un grand flot
D'gumm-souff et d'herbe.
Soir et matin
Sur ce chemin
D'un goût acerbe,
Nous poussons
Et lançons
Des « ollié-garçons »[1].
Mais le Ghazal à nos yeux se déroule,
Le vieux Nil est renversé
De nous voir ainsi passer.
Son flot sacré qui, rapide, s'écoule,
Va baigner les bastions
Qu'on voit à l'horizon.
Amis, mettons chapeau bas ![2]
Nous sommes à Fachoda !

Que les Anglais viennent dire encore, après cela, que la mission Marchand était démoralisée !

1. Appels.
2. Variante : « Ami, mets ton chapeau bas... »

A signaler aussi cet impromptu sur l'expédition de Chine.

Au mois de juillet 1900, à Toulon, les hommes du corps expéditionnaire, sur le point d'être embarqués pour la Chine, répétaient une entraînante chanson composée pour la circonstance par un joyeux « bigor »[1], le maréchal des logis d'artillerie de marine A. Riguoy. En voici le dernier couplet et le refrain :

Nous quittons notre France
Le cœur plein d'espérance ;
Reverrons-nous l'pays ?
Sinon, ma foi, tant pis !
Et si notre patrie
Demande notre vie
Même devant la mort
Nous chanterons encor :

Tra la la la la, la la la, la la !
Nous verrons Pékin
Aoh ! yès ! et Nankin !
Tra la la la la, la la la, la la !
Nous avons dans l' blair
Aoh ! yès ! les Boxers !

Cela se chantait sur l'air connu : *La Polka des English*.

Enfin, la dernière de nos expéditions coloniales, celle d'Igli, dans le Sud-Oranais, a donné nais-

1. *Bigor* ou *bigorneau*, surnom donné dans l'armée aux artilleurs de la marine.

sance à diverses chansons de marche assez pittoresques. La suivante, intitulée *Au Sahara!* se chantait sur l'air du *Père La Victoire* :

I

C'était en l'année dix-neuf cent;
Le Ministre de la guerre
Avait ordonné d' faire,
Sous l' command'ment
Du Père Bertrand,
Dans le Sud Oranais
Une colonne au grand complet.
L'on vit alors toute l'armée d'Afrique
Parcourant toutes les routes,
Vidant une dernière goutte
Et criant tous : « Vive la République !
« Pour elle, sans coup férir
« Il nous faut vaincre ou mourir ! »

REFRAIN

Plan, rataplan, rataplan, rataplan,
Tambours battants, clairons sonnants
Nous quittâmes Aïn-Sefra
Pour avancer dans le désert.
Nous marchions en vrais soldats
Le cœur content, l'allure guerrière,
Nos officiers
Soldats décidés,
Au cœur rempli de vaillance
Crièrent : « Vive la France !
« Il faut là-bas
« Vaincre au Sahara ! »

II

Après huit jours de grande fatigue
L'on entra tout guillerèt
Au ksour de Duveyrier
Précédé des chasseurs d'Afrique,

D' la valeureuse Légion
Et d' l'intrépide Bataillon.
L'on fit flotter dans l'air nos trois couleurs
Et l' colonel Bertrand
Parcourant tous les rangs,
Montrant à tous le chemin de l'honneur,
Nous dit : « Mes braves enfants,
« Mettons-nous à l'œuvre maintenant ! »

REFRAIN

Plan, rataplan, rataplan, rataplan,
Joyeusement, le cœur content,
L'on reprit aussitôt
La brousse et les longues étapes ;
Et quelquefois les Tringlots
Durent soulager bien des malades.
Mais, malgré ça,
Nous sommes soldats,
Et après beaucoup de souffrance
Nous eûmes l'espérance
Une après-midi
D'apercevoir Igli.

III

Mais, hélas ! ô désillusion !
En place de coups d' flingots
D'embuscades et d'assauts,
Tranquillement nous prîmes position
Sous les murs du ksar
Où l'on devait entrer plus tard.
Nos officiers avaient jugé prudent
De rentrer dans Igli
Sans tirer d' coups d' fusil.
L'on vit alors, sous un soleil ardent,
La Légion et l' Bat' d'Af'
S'unir pour construire des casemates.

REFRAIN

Plan, rataplan, rataplan, rataplan,
C'était à ce bruit, mes enfants,
Que bien des braves soldats
Décimés, tués par la fièvre,
Sont morts en héros là-bas,
Bien loin du lieu qui les vit naître.
Mais en leur cœur
Brillait une lueur
Car au milieu de leur souffrance
Ils eurent l'espérance
De voir flotter
Le drapeau des Français.

IV

Maintenant la France, au Sahara,
Règne au Tidikelt
Ainsi qu' chez les Touareg,
L' colonel d'Eu au Gourara,
Ménestrel au Timmimoun
Mirent les Touareg en déroute,
Gloire et honneur au Bataillon d'Afrique,
Aux Zouaves et Légionnaires,
Tous de vieux militaires.
Saluons aussi ces braves Chasseurs d'Afrique,
Ainsi qu' les Tirailleurs
Les Spahis et les Artilleurs.

REFRAIN

Plan, rataplan, rataplan, rataplan,
Honneur au colonel Bertrand
Au brave Ménestrel,
Au vainqueur d'In-Salah, d'In-Rhar ;
Votre gloire est immortelle.
Je vous salue, vaillants soldats !
Dans le désert
Vous avez souffert,

Mais, admirant votre vaillance,
Le peuple de France
Vous acclamera
Vainqueurs du Sahara !

Cet impromptu fut composé le 10 juillet 1900, à Aïn-Sefra, par P. Smeets, soldat au 2e régiment étranger.

A citer encore, du même auteur, *Le Refrain du Légionnaire*, curieuse chanson de marche sur l'air du *Bat' d'Af :*

I

Mon vieux frangin, j't'écris de d'sous la tente
Sur l' lit d'alfa, installé en plein air,
Oui, en plein air...
Il fait frio et la terre n'est pas tendre
Car nous campons au milieu du désert
Oui, du désert !

Refrain

V'là les Légionnaires
A l'allure fière
Vivent les Pantinois,
Les Italiens, les Bruxellois,
Enfants d'Allemagne,
Hidalgos d'Espagne !
On les retrouvera
Sur la route, sur la route,
On les retrouvera
Sur la route de Saïda !

II

Depuis que j'sers cette bonne République
J'ai assouvi une sacrée passion,
Sacrée passion...
A la Légion règne un système pratique :

Quand y a quat' sous, on boit un vieux bidon,
Un vieux bidon !

III

Dans not' métier, c'est là notre apanage,
Il faut marcher sans jamais s' fatiguer,
Se fatiguer...
Car la Légion ne boude pas à l'ouvrage :
Quand arrive l'heure, ils savent se distinguer,
Se distinguer !

IV

Je termine ma lettre et j' profite de l'occas'
Pour t'envoyer des nouvelles d'Igli,
Nouvelles d'Igli...
L'on y s'rait bien si y avait pas tant d' sable
Et moins d' sirocco dans ce sacré pays,
Sacré pays !

V

Donne bien l' bonjour à ma p'tit' Titine,
Ainsi qu'aux vieux et à tous les parents,
Tous les parents...
Dis-leur à tous que j' n'ai pas un centime,
Que j' compte sur eux pour fêter l' Nouvel An,
Le Nouvel An !

VI

Adieu, mon vieux, car je suis dans la brousse,
Mais dans qué'ques mois j' termine mes cinq ans,
Oui, mes cinq ans.
Bientôt j' pourrai t' rapporter d' la couscouss,
Des figues, des dattes et des bastos d'Oran,
Bastos d'Oran !

Ces couplets furent chantés pour la première fois le 17 mai 1901, à Saïda.

VII

QUELQUES CHANSONS DE CORPS

Les Chasseurs à pied. — " Encore un carreau d'cassé ". — Chansons diverses. — " La Protestation ". — " En montagne ". — L' " Hymne des Allobroges ". — Les Zouaves. — " Le Tombeau ". — " Au Drapeau ". — " Le Conte à Plumeau ". — Les Joyeux ou Zéphyrs — " Abd-el-Kader paraît ". — " Nous sommes les Zéphyrs". — Les Turcos. — " Les Nases ". — La Légion étrangère. — " Quand on a bouffé son pognon ". — " Le Deuxième Etranger ". — " Le Boudin ". — " Dis-moi quel est ton pays ? ". — " Youck haï ! ". — " La Chanson des Pionniers ". — Le Train des équipages. — " Les Tringlots ". — Les Fantassins. — Marches, chants et chansons. — " L'Hymne à Turenne ". — Cavaliers, Artilleurs et Sapeurs.

Tout le monde connaît le refrain alerte des chasseurs à pied, surnommés *Ventre-à-terre*, à cause de la rapidité de leur marche, ou plus souvent *Vitriers :*

Encore un carreau d' cassé,
V'là le vitrier qui passe !
Encore un carreau d' cassé,
V'là l' vitrier passé !

On remplace parfois « l' vitrier » par le numéro du bataillon :

Encore un carreau d' cassé,
V'là l' Premier [1] qui passe !
Encore un carreau d' cassé,
V'là l' Premier passé !

---

1. Ou « l' Deuxièm' », ou l' Troisièm' », etc.

Le surnom de *Vitriers* donné aux chasseurs à pied vient du sac en toile cirée que leurs anciens, les chasseurs d'Orléans, portaient au moment de leur formation ; ce sac, frappé par les rayons du soleil, les faisait ressembler de loin à des vitriers portant sur le dos leurs plaques de verre.

L'hymne des chasseurs à pied est le fameux chant de *Sidi-Brahim*[2] ; mais les *Vitriers* ont dans leur musette plus d'une autre chanson célébrant la gloire de l'arme.

D'abord celle-ci, vantant les exploits des petits chasseurs qui, « s'ils n'ont pas de moustaches, ni de poil au menton, ne sont pas des poltrons ». D'après le barde anonyme :

Dans une bataille
C'est un vrai lion :
Il rit d' la mitraille
Et s' moque du canon.
S'il reçoit un' balle,
Ça l'arrête un peu !
Puis il se remballe
Et r'commence le feu !

Les Vitriers n'ont jamais été des poltrons, chacun sait ça ; mais il est bon de le répéter. Ainsi que le dit un autre refrain :

Les chasseurs à pied,
J' peux vous l'affirmer,

2. Reproduit plus haut, dans *Les Guerres d'Afrique*.

Sont d' rudes lapins à la guerre.
Quand ils sont au feu,
Mille pétards de Dieu,
Ils n'ont pas de pareils sur terre !

Cela n'empêche pas le Vitrier d'aimer à rire :

Il aime la musique,
La boxe et le chausson ;
Toujours il s'applique
Dans l'art du bâton.
C'est lui qui raconte
Le soir, au quartier,
Quelques bons vieux contes
Qui font rigoler !

Il y a encore la *Protestation*, chanson qui date de 1890. A cette époque, des esprits chagrins, ennemis du pittoresque, voulaient supprimer les chasseurs à pied et verser officiers et soldats de ce corps d'élite dans l'infanterie de ligne. Aussitôt un « pantalon bleu de composer cet impromptu, qui se chantait sur un rythme très entraînant :

I

Nous sommes trente mille braves
A képi sombre, pantalon bleu,
Et nous voyons même les zouaves
Derrière nous courir au feu !
Vous qui voulez qu'on nous supprime,
Qu'avez-vous à nous reprocher ?
En paix, en guerre, notre seul crime,
C'est d'avoir su trop bien marcher !

REFRAIN

Ne touchez pas aux corps d'élite,
Chasseurs, chasseurs, pressons le pas.
Qu'on nous fasse marcher plus vite,
Mais qu'on ne nous supprime pas.

Les clairons

Encore un carreau d' cassé,
V'là l' vitrier qui passe,
Encore un carreau d' cassé,
V'là l' vitrier passé.

II

Visez-vous à l'économie
Des cinq milliards qu'on dut verser?
Nous vous offrons tous notre vie
Pour vous les faire rembourser.
Et tenez-vous au drap garance,
Qui coûte autant sans valoir mieux,
Notre sang versé pour la France
Rougira nos pantalons bleus.

REFRAIN

Vive le coup de main dans l'ombre
Qu'il faut exécuter tout bas !
Notre uniforme n'est pas trop sombre,
Vous ne le supprimerez pas !

Les clairons

Encore, etc.

III

Vous avez vu nos frères d'armes
Tomber partout pour le pays,
Vous leur avez donné des larmes,
Epargnez donc leurs vieux débris !
Seriez-vous plus durs que la guerre,
Ne pouvez-vous pas conserver
Aux chasseurs dormant sous la terre,
Quelques chasseurs pour les venger ?

REFRAIN

Que le canon Krupp nous décime,
Il a sur nous droit de trépas,
Et s'il le peut qu'il nous supprime
Mais, — vous, — ne nous supprimez pas !

Les clairons

Encore, etc.

Aujourd'hui, le chasseur à pied par excellence, c'est le chasseur alpin. Avec la vareuse sombre à large col, le béret montagnard campé sur l'oreille, les molletières de drap bleu, la ceinture de laine et la canne ferrée, nos chasseurs des Alpes constituent la troupe la plus pittoresque qu'on puisse voir.

Aussi, le poète dauphinois Henri Second, ex-caporal au 9e bataillon, a-t-il écrit en leur honneur une chanson vibrante de patriotisme :

I

Au flanc de la roche escarpée
Et sur l'abîme suspendu
N'apercevez-vous pas le reflet d'une épée,
Un point brillant dans l'infini perdu ?
C'est le chasseur alpin qui passe,
Franchissant les torrents sans souci du danger ;
Il jette sa chanson joyeuse dans l'espace,
Et sa chanson, au loin, fait pâlir l'étranger.

REFRAIN

Vaillant soldat de la montagne,
Gentil guerrier, chasseur alpin,
Rude lapin :
Notre cœur t'accompagne,
Chasseur alpin !

II

Il traversa plus d'un village
Où, malgré son regard moqueur,
Plus d'une belle fille, affectueuse et sage,
Aurait suivi volontiers ce vainqueur ;
A l'amour il ne songe guère,
Ou, s'il y songe un peu, c'est en courant toujours ;
A la guerre il faut bien faire comme à la guerre :
Le devoir avant tout, tant pis pour les amours.

III

Dans cette austère solitude
Où du chamois il suit les pas,
Bien servir son pays devient sa seule étude ;
Il songe à ceux qu'il a laissés là-bas...
Et dès que le soleil l'éclaire,
Montant plus haut toujours afin de voir plus loin,
Il trouble l'aigle altier qu'il chasse de son aire
Et livre à la Nature un combat sans témoin.

IV

Sentinelle de la patrie,
Dans les glaciers, sur les sommets,
Il garde incessamment notre France chérie,
Sans se lasser, ni s'endormir jamais.
Par le rude hiver qui l'assiège,
Plus d'un, sous l'avalanche, y laissera sa peau :
Le rouge de son sang, sur le blanc de la neige,
Avec l'azur du ciel, c'est encor le drapeau !

Un officier du 11e bataillon, M. Ferzelle, a aussi composé des chansons qui sont devenues populaires parmi les Alpins. L'une, qui se chante sur l'air de *Sidi-Brahim*, est consacrée aux détachements d'hiver :

Nous sommes cinquante chasseurs,
Choisis parmi les volontaires ;
Des villes fuyant les douceurs,
Nous allons vivre solitaires,
Pour nous trouver au premier rang,
Lorsque la France, notre mère,
Aura besoin de notre sang
Pour en féconder la frontière.

Voici le refrain :

Fiers chasseurs des postes d'hiver,
Unis par une amitié franche,
Afin d'éviter l'avalanche,
D'un jarret toujours vert,
Foulons prudemment la neig' blanche.

La chanson poursuit, évoquant les journées douloureuses :

Quand l'hiver aura sur les monts
Etendu son manteau d'hermine,
Loin de tous ceux que nous aimons
Et vers qui notre esprit chemine,
Tels des marins perdus sur l'eau,
Songeant à la Patrie absente,
Il nous restera le drapeau
Toujours debout dans la tourmente.

La tempête mugit, l'homme est impuissant :

Mais nous conserverons toujours,
Dans nos cœurs la foi solitaire.
Et si d'un fatal accident
L'un de nous devient la victime,
Plus d'un exemple précédent
Nous dira d'affronter l'abime.

Par notre devoir entraînés
Au milieu des vents en furie,
Nous saurons, comme nos aînés,
Aller exposer notre vie.

Mais le soleil se montre, la neige disparaît, la relève a lieu, le poste a la joie de descendre vers le bataillon

Et d'entendre de nos clairons
Vibrer la fanfare éclatante.

Veut-on d'autres exemples de ces couplets annotés sur des airs familiers aux soldats? Voici *En montagne* :

Tous les ans, au début de l'été,
Quand on commence à s'embêter,
On s'en va faire campagne
En montagne.

Les plus veinards vont à Séez,
Les autr's à Tignes ou à Peisey ;
Ce sont pays de cocagne
En montagne.

La chanson énumère ensuite les diverses occupations de l'Alpin :

On y fait aussi des travaux,
Des baraqu's, des sentiers nouveaux,
On dépens' plus qu'on ne gagne
En montagne.

On y livre de grands combats,
Toujours en haut, jamais en bas !
On se croirait en campagne
En montagne.

On fait c' qu'on peut, naturell'ment
Et s'il n'y a pas d' cantonnement
Qui sente la peau d'Espagne,
En montagne,

Il nous est bien plus important,
D'êtr' toujours gais, toujours contents,
On s' f... de l'emp'reur d'All'magne,
En montagne.

Des couplets célèbrent le chasseur dans ses marches d'été :

Au mois de juillet,
Il saisit son piolet,
Ses raquette'
Et s'apprête
A fair' crânement
Ses marches d'entraîn'ment
Sur d'énormes souliers,
Au milieu des glaciers.

Enfin, un autre chant favori des Alpins, c'est l'*Hymne des Allobroges*, au rythme si entraînant :

Allobroges vaillants, dans vos vertes campagnes,
Accordez-moi toujours asile et sûreté,
Car j'aime à respirer l'air pur de vos montagnes,
Je suis la Liberté ! (*bis*)

Un grand nombre de nos petits chasseurs sont originaires de la Savoie, et, naturellement, ils se plaisent à répéter les refrains de leur pays.

***

Les zouaves — vulgairement appelés *Chacals* ou *Zouzous* — possèdent aussi quantité de chansons.

Un des chants le plus souvent répétés par les zouaves [1] est celui du *Tombeau.*

Dans l'uniforme des zouaves, le numéro du corps est remplacé, comme chacun sait, par le *tombeau*, dont la couleur varie d'un régiment à l'autre.

Le tombeau est cette sorte de fausse poche que dessine sur chaque côté de la veste la tresse rouge formant boucle. Il est *rouge* pour le 1er zouaves, *blanc* pour le 2e, *jaune* pour le 3e, et de la *couleur du fond* pour le 4e.

Voici comment, à la chambrée, les vieux zouaves expliquaient jadis ces diverses couleurs, qui résument l'historique de chaque régiment.

Le 1er zouaves a le tombeau *rouge* en souvenir du sang qu'il versa généreusement en Algérie, en Crimée, en Italie, en Syrie, au Mexique et pendant la guerre franco-allemande.

Le tombeau *blanc* du 2e zouaves évoque les souvenirs du terrible hiver de Crimée, les Ouvrages blancs, Malakoff et Traktir, où le colonel Cler électrisait ses hommes par son intrépidité.

Jaune d'or est le tombeau du 3e zouaves, en souvenir de Palestro, où, sous le soleil d'Italie faisant flamber les rives de la Sesia, le régiment

---

1. Après ceux que nous avons donné plus haut. Voir *Les Guerres d'Afrique.*

enleva les positions autrichiennes et reçut de Victor Emmanuel, enthousiasmé de tant de bravoure, cette médaille d'*al valor militare* que le roi *galantuomo* attacha lui-même à la cravate du drapeau du 3e.

Le 4e zouaves n'a pas de tombeau. Mais cela ne veut point dire qu'il ne puisse, dans son passé, citer, comme ses devanciers, des souvenirs de gloire. Il est, en effet, le descendant du régiment des zouaves de la Garde, phalange d'élite qui se distingua en Crimée, en Italie, combattit sous Metz pour l'honneur du drapeau et revécut, dès 1871, dans le 4e régiment des zouaves créé de ses débris.

Ceci dit, voici le chant du *Tombeau des Zouaves :*

I

C'est l'ornement des Zouaves,
L'insigne des braves,
Le tombeau des corps
Morts !
Car, en France,
La vaillance
A pour emblème un cercueil.
Animé d'un juste orgueil,
Le Zouzou, d'une voix forte,
Dit : « Je porte
« Mon deuil ! »

II

Quelles belles funéraille
Le dieu des batailles
Fait aux petits Zou
Zous

Grande image
Du courage,
O tombeau de trois couleurs,
Tu dis à ces nobles cœurs :
« Ce qu'exige ta patrie
« C'est ta vie,
« Va, meurs ! »

A citer aussi une marche intitulée : *Au Drapeau,* qui fut composée en 1894, à l'occasion de la fête du 2me zouaves, en garnison à Oran ; la musique était de M. Marin, et les strophes, vibrantes de patriotisme, de Jean de Villeurs — pseudonyme du lieutenant-colonel Hardy de Périni, aujourd'hui général de brigade et membre du comité technique de cavalerie :

I

Je voudrais avoir les médailles,
Les brisques rouges que porta
Sur sa veste usée aux batailles
Le zouave de Magenta !
Je voudrais que, dans son costume,
Un jeune clairon, tous les jours,
Evoquant la gloire posthume,
Sonnât le rappel aux tambours !

REFRAIN

En masse serrez la colonne !
Passant, soulève ton chapeau !
Le tambour bat, le clairon sonne,
En l'honneur de notre drapeau.

II

On sonnait le ban de victoire,
Quand le Deuxième régiment,
Plus grand encore devant l'histoire,
Exécuta son ralliement!
Il avait perdu cinq cents braves ;
Mais l'Aigle avait la croix d'honneur ;
A l'ambulance les zouaves
Mouraient, en disant : Quel bonheur!

III

L'aigle blessée haussait la tête,
Pour se montrer aux bataillons,
Quand les obus de la défaite
Trouaient ses couleurs en haillons.
Dévotement ensevelie,
Par un zouave survivant,
Comme autrefois, en Italie,
Elle crie encor : En avant!

IV

Si l'on dégaine la flamberge
Qu'il faudrait dérouiller un peu,
Nous déploierons le drapeau vierge
Avant de le conduire au feu ;
Devant l'aigle, sainte relique,
Présentant nos sabres d'acier,
Nous ferons un serment unique :
Lui gagner la croix d'officier!

Il y a enfin le *Conte à Plumeau* .

Les Français sont braves!
Ça c'est du nouveau!
Faut l' dire à Plumeau,
L' perruquier des zouaves.

Les Français sont braves !...
C'est là du nouveau !
Faut l' conter aux zouaves
Et l' dire à Plumeau !

Et si Plumeau n'y est pas, qu'on s'adresse à Dache !...

***

Les fusiliers des bataillons d'infanterie légère d'Afrique sont connus dans l'armée sous les noms de *Voltigeurs du Sahara*, de *Chevaliers du désert*, de *Joyeux* :

C'est nous les Joyeux,
Les petits Joyeux...

ou bien encore sous celui de *Zéphyrs*. Les mauvaises langues prétendent que ce dernier surnom leur vient de leur habitude invétérée de... chapardage. En effet, le Zéphyr passe pour aimer un peu trop le fourbi ; sans remords, il tort le cou aux poules du colon, et même, à l'occasion, enlève à l'Arbi, comme dit la chanson :

Ses moukères et ses chameaux,
Son bétail et ses bourricots,
Le burnous qu'il a sur le dos...

En revanche, autant les Zéphyrs sont maraudeurs, indisciplinés, bambocheurs dans la vie de

garnison, autant ils se montrent braves et intrépides devant le feu de l'ennemi. Un chef qui sait bien les prendre fait des prodiges avec eux.

Les Zéphyrs ont figuré dans les épisodes les plus glorieux de nos guerres d'Afrique. La compagnie franche qui marcha des premières à l'assaut de Constantine était formée de Zéphyrs. C'est encore une poignée de Zéphyrs qui défendit Mazagran contre des milliers d'Arabes.

Les Zéphyrs ont plus d'une fois taillé des croupières au grand émir, ainsi que le rappelle cette vieille chanson de route :

Abd-el-Kader paraît,
Nos officiers sont prêts ;
Ma capote a deux boutons,
Marchons !
Marchons légèr', légère,
Marchons légèrement !

Abd-el-Kader paraît,
Tous les Joyeux sont prêts ;
Ma capote a trois boutons,
Marchons !
Marchons légèr', légère,
Marchns légèrement !

Ces couplets alertes, où revivent les temps légendaires de la conquête de l'Algérie, les fusiliers des bat' d'Af' les répètent encore aujourd'hui, en faisant étape.

Les Zéphyrs ont aussi joué un rôle glorieux pendant l'insurrection arabe de 1871. Mais ce n'est pas seulement en Afrique qu'ils se sont distingués; dans toutes les parties du monde où la France les a envoyés — en Crimée, en Chine, au Mexique, au Tonkin, en Annam — les Zéphyrs ont figuré avec honneur : partout, ils ont fait brillamment leur devoir et se sont montrés les dignes successeurs des héros de Mazagran.

Toujours en avant! telle est leur devise, ainsi que le dit leur marche de prédilection :

Nous sommes les Zéphyrs,
Joyeux disciples des plaisirs,
Servant Empire ou République,
Ou bien combattant les Kroumirs.
Toujours en avant la *pratique* (*bis*)
Du bataillon d'Afrique!

A en juger par cette allusion aux Kroumirs, le refrain ci-dessus date de 1852; cette année-là, une expédition, commandée par le général de brigade de Mac-Mahon, fut dirigée contre cette tribu.

***

Les tirailleurs algériens, surnommés les *Nases*, les *Nez-sales*, les *Bedous*, ou, plus souvent, les *Turcos*, n'ont pas, que nous sachions, d'autres chansons que celles citées plus haut [1]; mais nous

1. Voir *Les Guerres d'Afrique*.

croyons intéressant de reproduire ici une chanson de route, *Les Nases*, composée par Aristide Bruant, en octobre 1896, lors du séjour à Paris d'une compagnie de tirailleurs algériens [1] :

C'est le clairon qui les éveille,
Mais quand ils quittent la kasba,
Ils vont, la chéchia sur l'oreille,
Marchant au son de la nouba.
Le Nase,
C'est l' blaze [2]
Du tirailleur algérien,
Qui marche bien !

Ces petits-là n'ont pas d'histoire,
Ils n'ont fait que donner leur peau.
Pour qu'ils en gardent la mémoire
On a décoré leur drapeau.
Le Nase,
C'est l' blaze
Du tirailleur algérien,
Qui marche bien !

Et, sous le drapeau tricolore,
Les nases marchent dans les rangs
De la France qui les honore
Comme elle honore ses enfants.
Le Nase,
C'est l' blaze
Du tirailleur algérien
Qui marche bien !

« Les Turcos, dit le général Cailliot, qui les a commandés pendant dix ans, ce sont les premiers

1. Venue à Paris à l'occasion du voyage du Tsar.
2. Le nom.

soldats du monde, les hommes les plus solides, dont on obtient tout ce qu'on veut. »

Au Mexique, en Italie, ils se sont couverts de gloire. A Turbigo, on les vit tremper leurs mains dans le sang de leur colonel, tué devant eux, et se ruer à la baïonnette sur les ennemis, dont ils firent un véritable massacre.

— Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables ! s'écriaient les Autrichiens.

Pendant la guerre de 1870-71, après s'être battus comme des lions, les Turcos ont enduré le froid avec une patience admirable et supporté héroïquement nos défaites. Mais, peu commodes, ils tordaient le cou aux soldats prussiens chargés de les garder dans les wagons qui les emmenaient en Allemagne.

Enfin, à Madagascar et au Tonkin, les braves tirailleurs ont fait merveille.

* * *

La Légion étrangère présente un singulier mélange. Il y a là des hommes de toutes les races, de tous les pays, de tous les coins du monde.

Les uns sortent on ne sait d'où ; ils ont mené une vie d'aventures, erré comme le Juif errant. Les autres, bien nés, bien élevés, mais mauvaises têtes, ayant commis toutes les folies — parfois

même tous les crimes — sont venus, sous un nom supposé, demander au drapeau de la France protection et appui contre eux-mêmes. D'autres enfin, les Alsaciens-Lorrains, ont quitté le sol natal pour ne pas servir dans l'armée allemande.

Soldats de la Légion
D' la Légion étrangère,
N'ayant plus de nation,
La France est notre mère !

Toutes les classes de la société se coudoient à la légion. Il n'est pas rare de trouver dans la même compagnie, à côté d'un prince roumain, proscrit à la suite d'un meurtre, un réfugié nihiliste, un officier italien, chassé de son régiment pour tricherie au jeu, et un prêtre espagnol interdit.

En son réalisme un peu brutal, la chanson suivante donne une idée exacte de cette tour de Babel :

Quand on a bouffé son pognon,
Et brisé, par un tour de cochon,
Toute sa carrière,
On prend ses souliers sur son dos,
Et l'on file au fond d'un paquebot,
Aux Légionnaires...

Y en a de Vienne et de Montretout,
L'on y trouve des copains de partout
Pas ordinaires,
Des aristos et des marlous,
Qui se sont donné rendez-vous
Aux Légionnaires.

Y a des avocats, des médecins,
Des ducs, des marquis, des roussins,
D'anciens notaires,
Même des curés, qui, sans façon,
Baptisent le bon Dieu d'Sacré Nom !
Aux Légionnaires.

Nous habitons le bled de bicots,
Ousqu'il y a que des bourricots,
Et de vieill's mouquères ;
Mais en France on fait trop de pétard,
Et le bourgeois a peur du cafard
Des Légionnaires.

Chez nous l'on n'est pas proprio.
Faut trop traîner ses godillots
Par toute la terre.
Mais mieux vaut la brouss' du Tonkin
Que la caserne du colo biffin,
Pour le Légionnaire.

Nous avons d'autres passions,
Qu' les biffins qui montent la faction
Devant l' Ministère :
L'Pernod, les femmes et l'assaut,
Dam !... nous sommes pas très comme il faut,
Nous Légionnaires !

Puis l'on va se faire casser le cou,
Et personne ne vient sur not' trou,
Faire des prières.
Mais le chacal qui nous gratte les os,
Se dit : « Ils ont rudement de poil dans le dos,
« Les Légionnaires ! »

A citer, dans le même ordre d'idées, le *Deuxième Etranger*, chanson composée à Saïda,

le 21 mai 1900, par P. Smeets, le poète légionnaire dont nous avons déjà signalé l'originalité et la verve ; cela se chante sur l'air *Les ministres en voyage* :

I

Il existe un vrai régiment
Epatant
Connu sous le nom de Légion
Etrangère ;
Il est composé d'Allemands,
De Flamands,
De Suisses et de gens d'Angleterre...
On y rencontre aussi
Des enfants de Paris,
Des nègres, des Italiens,
Des Russes, des Autrichiens,
Des hidalgos d'Espagne
Quittant leurs montagnes
Pour en Afrique faire campagne.

Refrain

Regardez-les donc défiler
Tambour battant, musique en tête,
Ils ont l'air de rudes guerriers...
Pour se battre à la baïonnette,
Au Mexique ainsi qu'en Crimée,
Au Tonkin, à Madagascar,
Ils ont partout su triompher,
Vaincre ou mourir en vrais lascars...

II

Y en a de toutes les conditions,
Des barons,
Des artistes lyriques, des maçons,
Des notaires,

D'anciens officiers étrangers,
Des rentiers,
Des avocats et des vicaires,
Y a même des acrobates,
Des marquis d' la bourse plate,
Des peintres et des roussins,
Des académiciens,
Venus de toute la terre,
Conquérir à la guerre
Le glorieux titre de Légionnaire...

III

On les a vus en Algérie,
A Igli,
Porter crânement l' sac au dos
Par les routes,
Sous le soleil meurtrier
De Duveyrier ;
Construisant partout des redoutes,
Toujours prêts à marcher
Sans jamais s' fatiguer.
N' dédaignant pas, somme toute,
De boire une bonne goutte ;
Et quand arrive l'heure,
Il faut les voir sans peur
Vaincre ou mourir au poste d'honneur...

IV

Si, parfois, sur votre chemin,
Citoyens,
Vous rencontrez un d' ces soldats,
La mine fière,
Aux traits creusés, au teint bronzé,
Saluez !
Ces braves et vaillants Légionnaires,
Pour avoir ces rubans,
Ils ont versé leur sang

Dans les combats lointains ;
Et, sur l' sol africain,
Beaucoup d' ces vétérans
Sont morts au premier rang
Pour le drapeau du régiment !

L'auteur de ces couplets a raison : l'histoire de la Légion fourmille d'actes héroïques, de traits de bravoure prodigieux. Quel volume on pourrait écrire avec les faits et gestes de cette troupe d'élite !

Tout le monde connaît l'air de marche de la Légion — le *Boudin* — bruyant et martial :

Tiens, voilà du boudin,
Voilà du boudin (*bis*).
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains...
Pour les Belges, il n'y en a plus,
C'est tous des tireurs au...

De même la romance d'Erkmann-Chatrian, que répètent, le soir, avec un serrement de cœur, les pauvres légionnaires venus des provinces annexées :

Dis-moi quel est ton pays ?
Est-ce la France ? Est-ce l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne,
Une terre où les blonds épis
En été, couvrent la campagne,
Où l'étranger voit tout surpris
Les grands houblons en longues lignes
Pousser, joyeux, au pied des vignes
Qui couvrent les coteaux gris.

La terre où vit la forte race
Qui regarde toujours en face,
C'est la vieille et loyale Alsace !

Dis-moi quel est ton pays ?
Est-ce la France ? Est-ce l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne,
Que les vieux Gaulois ont conquis
Deux mille ans avant Charlemagne,
Et que l'étranger nous a pris !
C'est la vieille terre française
De Kléber, de la *Marseillaise ;*
La terre des soldats hardis,
A l'intrépide et froide audace,
Qui regardent la mort en face.
C'est la vieille et loyale Alsace !

Mais on ignore généralement les chansons des légionnaires étrangers.

Un très grand nombre de soldats de la Légion sont Autrichiens, Bavarois, Badois, Mecklembourgeois ou même Prussiens ; aussi chante-t-on, à la Légion, beaucoup de chansons allemandes. Voici la traduction littérale d'une des plus en vogue :

I

Youck haï ! que vois-je briller
Aux clairs rayons du soleil ?
Ce sont les braves légionnaires.
Ils passent sur le Rhin.

REFRAIN

Trou ri alla !
Nous sommes les gais légionnaires !
Trou ri alla ! Haï !
Nous sommes gais, oui !

II

Le drapeau est au milieu,
Il fait de gais battements,
Et nous marchons bien,
Comme si c'était à la parade.

III

Le capitaine est en tête,
Il chevauche son bon cheval;
Et nous, braves légionnaires,
Nous suivons son épée.

IV

Quand nous sommes au bivouac
Sous les clairs rayons de la lune,
Nous chantons pour notre plaisir
Une gaie petite chanson.

Cette chanson se chante en marche, sur un mode scandé, avec des répétitions de phrases musicales terminées par un air de danse lent.

Mais le refrain préféré des légionnaires d'origine allemande est la *Chanson des Pionniers*, très populaire, parait-il, de l'autre côté du Rhin :

I

Le matin, au lever du jour, Youpaïdi ! Youpaïda !
On fait d'abord le café, Youpaïdi ! Youpaïda ! et on va
[d'un pas énergique
Vers la place d'exercices, Youpaïdi ! Youpaïda ! tra ra
[la la !

REFRAIN

Youpaïdi ! Youpaïdi ! Aïda ! Raou ! Raou ! Raou !
Ah ! a ! a ! a ! a ! Youpaïdi ! Youpaïdi ! Aïda!

II

L'exercice avec le fusil, Youpaïdi! Youpaïda!
Est un jeu pour le légionnaire, Youpaïdi, Youpaïda!
La flexion des genoux et l'assouplissement des chevilles
Réjouit la vie du soldat. Youpaïdi, Youpaïda! tra ra
[la la

Refrain.

III

Notre lieutenant est bon aussi, Youpaïdi! Youpaïda!
Quand il monte sa Lisette, Youpaïdi! Youpaïda!
Mais quel spectacle lorsqu'il doit aller à pied! Youpaïdi!
[Youpaïda! tra ra la la!

Refrain.

M. Georges d'Esparbès, qui cite ces deux chansons exotiques dans son intéressant ouvrage sur la *Légion étrangère*, ajoute :

« Il existe vingt autres chants, dont quelques-uns plus guerriers, où le cri jaillit en coup de gong, s'énerve et grince comme un froissement de cymbales. Ils ont le même caractère : le couplet caresse ; c'est toujours un sentiment simple, naïf, noté en trois mots. Puis le refrain s'évade, s'arrache du couplet comme une bande d'oiseaux féroces. A les voir et à les entendre, au loin, sur une route, on a l'impression d'enfants qui fredonnent, jouent, s'impatientent, et puis finissent par torturer des chats. »

*
* *

Les simples fantassins ou lignards — agréablement qualifiés de *Pioupious*, *Pousse-Cailloux*,

Mille-pattes, Court-à-pattes, Ecrevisses-de-remparts, Fontabosses, Fantasmagots, Méfiants, Lignards, Bigorneaux, Biffins, Marque-Mal, Bouffeurs de Kilomètres, Tristes-à-pattes, Carapatins, etc., — ont aussi leurs chants et leurs chansons.

Voici, par exemple, quelques couplets de la marche du 12e de ligne :

Allons, enfants du Douzième,
Bouclez donc vos ceinturons,
Bons lurons,
Du clairon le cri suprême
Vous appelle encore au champ d'honneur !
Haut le cœur !

Allez, la victoire est femme,
Le caprice, c'est sa loi,
C'est sa foi !
Demain son âme s'enflamme
Pour celui que son cœur aura fui
Aujourd'hui !

Suivons les nobles exemples
Des soldats de Saint-Privat
Au combat !
Et conservons dans nos temples
Les noms chéris de nos vaillants morts,
De nos forts !

Que leur poussière divine,
Nouveau pollen créateur
De la fleur,
Soit féconde et l'origine
D'une rude race de vengeurs,
De vainqueurs !

Au 26e de ligne, l'ancien régiment de Blandan, les soldats répètent ce chant aux strophes enflammées :

I

Le sac au dos, la mine fière,
Il s'avance, le régiment.
Est-il allure plus guerrière
Sous le drapeau flottant au vent?
Vaillants gardiens de nos frontières,
Nos soldats s'en vont en chantant,
En traversant monts et rivières,
Clairons sonnant, tambours battant.
En avant, soldats, en avant,
Pour la France qu'on aime
Au Vingt-Sixième régiment (*ter*).

II

Beni-Mered, terre africaine,
Souviens-toi de ta trahison,
Nos vingt soldats, oui, vingt à peine
T'ont bien su mettre à la raison.
« Vaincre ou mourir, c'est pour la France »,
Dit la voix du sergent Blandan,
Et sa faible troupe s'élance
Avec l'ardeur du Régiment,
En avant, etc.

III

Blandan, tu n'eus point peur du nombre,
Tu sus mourir comme un héros,
Et maintenant ta vaillante ombre
Dort dans les plis du vieux drapeau;
Sous le gazon de la vallée
Nos amis se sont endormis,
Tombés dans la rude mêlée,
Sur le corps de leurs ennemis.
En avant, etc.

IV

Soldats placés à l'avant-garde
Songez à vos jeunes drapeaux,
A la France qui vous regarde ;
Il leur faut des lauriers nouveaux.
Quand viendront les jours de bataille,
Nous irons au premier rang,
Tous le front haut, sous la mitraille,
A l'assaut nous irons, criant :

En avant, etc.

V

Le cœur joyeux, la mine fière,
Il s'en ira, le Régiment
Camper sur l'ancienne frontière,
Clairons sonnant, tambours battant.
Alors les filles de Lorraine.
Jupons flottant, faucille en main,
Du milieu des blés de la plaine
Les salueront de ce refrain :

En avant, etc.

Les *gribiers* du 42e, chantent ces couplets guerriers composés par le commandant du Fresnel :

Soldat, dans ton sac
  Mets du tabac
  Pour le bivac ;
Et si tu veux te battre,
Remplis, pour ton bec,
  Ta gourde avec
  Du triple sec
Ou bien du fil en quatre.

Regarde ta promise.
Qui s'abandonne au désespoir,
Dis-lui de prendr' sa chemise
En guise de mouchoir.
Faut s' séparer !
Mais sans pleurer,
Nous allons à la gloire...
Déjà la victoire
Là-bas nous attend.
Nous reviendrons
Quand nous pourrons.
Dans l'air le canon tonne
Et le clairon sonne ;
Partons en chantant.
Nous irons encor
Sous l' soleil d'or
D'un ciel superbe,
Au bois de l'Arsot,
Gais jouvenceaux,
Danser sur l'herbe.
Mais quand j' s'rai parti
Qu'adviendra-t-i'
De toi, pauvrette ?
Pour te consoler
Faut pas aller
Chercher fleurette.
Nous irons au r'tour,
Par un beau jour,
D'un bleu superbe,
Au bois de l'Arsot,
Gais jouvenceaux,
Danser sur l'herbe.
Soldat, dans ton sac, etc.

Salut, honneur au Quarante-deuxième,
Toujours vaillant, toujours fier et joyeux.
En attendant la bataille suprême,
Dans ton drapeau, la Patrie elle-même

Semble déjà se dresser à nos yeux :
« Courage, enfants, j'apporte l'espérance !
« Les lauriers verts vont bientôt refleurir,
« Si vous jurez d'aimer la France,
« Si vous jurez, si vous jurez, soldats !
« De vaincre ou de mourir... »

Au 37e de ligne, qui fut jadis commandé par Turenne, on chante l'*Hymne à Turenne*, paroles du capitaine de Vaux, musique de A. Thomas :

Soldats d'un corps immortel
Dont trois siècles disent l'histoire,
De notre ancien colonel
Aujourd'hui fêtons la mémoire.
Donnant leur sang généreux
Sans compter dans toutes les guerres,
A leurs fils nos vaillants pères
Lèguent un nom glorieux.

Fiers de nos nobles aïeux,
D'Eu, du Nivernais et du Maine.
Toujours nous serons dignes d'eux,
Toujours dignes de toi, Turenne !

De la guerre si le fléau,
Frappe encore notre territoire,
Que t'évoquant du tombeau
Pour nous guider de nouveau, (*bis*)
Dieu ramène la victoire
Dans les plis de notre drapeau !

Fiers de nos nobles aïeux, etc.

A citer encore la marche du 62e de ligne :

Allons, bravant
Le canon et la mitraille
Et toujours en avant,
Nous gagnerons la bataille.

On dit qu'il sont nombreux,
Tant-mieux !
Au prix que coûte la Victoire
Se vend la gloire.
Donnons gaiement l'assaut,
Front haut !
Nos officiers marchent en tête
C'est jour de fête !

L'*Hymne au drapeau* du 76e :

Salut, drapeau du Régiment,
Rappelle-nous les jours de gloire,
Brillant signal du ralliement,
Conduis nos pas à la victoire !

Drapeau, jeune héritier des grandeurs d'autrefois.
Ulm, Iéna, Friedland, Solférino [1], la croix...
Si, sur nous, la défaite a fait peser son voile,
Ta croix brille toujours comme une blanche étoile.

Conscrits, le vieux drapeau, gardien du souvenir.
De son exil brumeux appelle l'avenir...
Il attend qu'on l'éveille à la voix de la poudre,
Pour dresser sa grande ombre, enfants, et nous absoudre.

Le jour où la frontière entendra retentir
Le clairon des combats, en nous voyant partir,
Vieillards, bénissez-nous ; jeunes filles de France,
Envoyez au drapeau le baiser d'espérance.

Les bras tendus vers lui, soldats, avec fierté,
A notre cher drapeau jurons fidélité,,.
Le drapeau, c'est l'honneur, c'est parfois la souffrance,
C'est le clocher, soldats, le drapeau, c'est la France !

Salut, drapeau du Régiment,
Rappelle-nous les jours de gloire,
Brillant signal du ralliement,
Conduis nos pas à la victoire !

---

1. Noms des batailles inscrites sur le drapeau.

Voici enfin le chant du 106e, qui fut composé en 1883, à l'occasion de la fête du régiment [1] :

I

Fils des chasseurs de Saint-Domingue,
De Sambre-et-Meuse et du Haut-Rhin,
Que Marceau jetait dans Huningue
Et Masséna sur l'Apennin ;
Au temps des fières avant-gardes,
Un écho chantait dans le vent :
« Pas besoin d'autres sauvegardes,
« Le Cent-Sixième est en avant » !

Refrain

Quand on joindra,
Quand on tiendra
Des ennemis à notre taille,
Pour sûr que ces gens-là diront :
C'est le Cent-Six, il y aura du coton.
Il n'a pas peur des cavaliers,
Des canonniers, de la mitraille ;
Et c'est un régiment d'acier,
Que le Cent-Sixième en bataille !

II

Comme coquelicots de gloire,
Pour la moisson d'or des aïeux,
Nous teignons de sang dans l'histoire
Nos habits blancs, nos habits bleus ;
A Wagram, Davout nous regarde,
Et, devant nous, se découvrant,
Il dit : « Pas besoin de la garde,
« Le Cent-Sixième est en avant ! »

1. Anniversaire de la bataille de Wagram (6 juillet 1809).

III

Dix-huit cent douze a vu nos aigles,
Alors que l'on gelait debout,
Voler mourants au ras des seigles,
Emportant l'honneur malgré tout.
Nous étions à l'arrière-garde,
Avec Ney qui grondait souvent :
« Il ne faut pas que ça déharde,
« Mettez le Cent-Six en avant ! »

IV

Quand nous retournerons aux frontières,
Ou dans l'Inde ou dans les frimas,
Nos couleurs claqueront, altières,
Comme à Gênes, comme à Madras.
C'est le Sixième corps qui marche
Devant l'armée en le couvrant :
Il ne fera pas contre-marche,
Le Cent-Sixième est en avant !

V

Et maintenant, d'une endurance
Nos bras et nos cœurs tout armés,
Nous sentons le cœur de la France
Battre en nous plus fort que jamais.
Nos travaux ont fait que le père
Domine le fils moins qu'avant,
Puissions-nous dire un jour : « Espère,
« Le Cent-Sixième est en avant ! »

Auteurs : pour les paroles, M. Ogier d'Ivry, alors chef d'escadrons au 1er hussards ; pour la musique, M. Furgeot, chef de musique au 106e.

*
* *

Les « Tringlots » n'avaient point de chanson spéciale, lorsque, en 1895, M. Arthur Florentin, officier au 12e escadron territorial du train, combla cette lacune en écrivant *Les Tringlots*, « chanson de route pour le train des équipages. » Voici la pièce en question :

REFRAIN

Vive le Train des équipages !
Vivent les mulets ! Bravo, fourgons !
Vivent les glorieuses pages
De nos escadrons.
Fantassins, cavaliers,
Artilleurs, pontonniers,
Nous sommes bons à tout faire,
En temps de paix comme en guerre,
Ceux qui se moquent des Tringlots
Sont des sots !

I

On nous nomme Royal-Cambouis,
Tringlots, hussards à quatre roues...
Qui donc es-tu, toi qui rabroues
Les meilleurs soldats du pays ?
Porte-tu capote ou cuirasse ?
Manœuvres-tu le lourd canon ?
Es-tu chasseur ? Es-tu dragon ?
Je te vaux, sais-tu, quoi qu'on fasse !

II (*Ambulances*)

Que ferais-tu sans nos voitures
Et nos hardis mulets de bât
Quand, épuisé par le combat,
Tu tombes couvert de blessures ?

Mais... nous venons te relever
Et te conduire à l'ambulance.
Eh bien ! petit soldat de France,
De nous ose encor te moquer !

III (*Vivres*)

Dis-moi, soldat, quand, au bivouac,
Ton ventre est plat, ta gorge sèche,
Qui vient au secours de ta dèche
Et remplir de vivres ton sac ?
Boule de son, biscuit, bidoche,
Pommes de terre et bon moka...
Sacrebleu ! soit dit sans reproche,
C'est nous qui t'apportons cela !

IV (*Habillement, ferrure, fourrages*)

Quand il fait froid, que l'on grelotte,
Et que les vêtements usés
Couvrent mal les membres glacés,
Qui donne la chaude capote
Et le solide godillot ?
Qui change au cheval sa ferrure
Et lui porte sa nourriture ?
Ce sont les fourgons du Tringlot !

V (*Trésor*)

Que ferais-tu la poche vide,
Si tu veux, au prochain hameau,
Boire un coup, manger un morceau,
Ou bien sécher ton corps humide ?
Ne te désole pas encor :
Voici ton prêt !... Bonne galette
Que nous conservons, toute prête
Puisque nous portons le Trésor.

VI (*Remonte mobile*)

Lorsque, criblé par la mitraille,
S'affaisse ton vieux canasson,
Pauvre cavalier, sans arçon,
Que devenir dans la bataille,
Si nous n'avions là, sous la main,
De jeunes chevaux de remonte ?
C'est le salut, dis-le sans honte,
Et remercie encor le Train.

VII (*Postes*)

Voici maintenant que tu pleures.
Tu souffres ? Ou bien es-tu las ?
Ou... pensant à ceux de là-bas,
Tu trouves bien longues les heures
Allons, pioupiou, voici pour toi
Une lettre de ton village.
— Vieille maman ?... Payse sage ?...
Et le facteur, c'est toujours moi.

VIII (*Le Drapeau*)

Avec tout ça, je sais me battre
J'ai sabre, fusil et cheval,
Et prétends être sàns rival
Pour me débrouiller comme quatre.
Voyez plutôt notre étendard
Qui porte les noms de Russie,
Crimée, Espagne, Tunisie,
Tonkin, Soudan, Madagascar !

IX

Or, plus de stupide dédain,
Plus de caste, plus de lignée !
Portant tous sublime livrée,
Artillerie, hommes du train,

Fantassins ou cavalerie,
Songeons bien qu'aux prochains combats
Nous ne serons que des soldats
Sachant mourir pour la Patrie !

M. Florentin a raison : les soldats du train valent ceux des autres armes. Ils l'ont montré une fois de plus pendant la dernière campagne de Chine, où, de l'aveu du général Voyron, commandant en chef du corps expéditionnaire, ils ont fait preuve de remarquables qualités d'endurance et d'énergie et excité l'admiration de tous, Français et alliés. En plein cœur du rude hiver du Tchéli, par vingt degrés de froid, les Tringlots affectés au service des transports sur route défilaient martialement à travers les steppes glacés, sous les rafales du terrible vent jaune, en chantant de vieux refrains du pays de France.

M. Florentin dédia *Les Tringlots* au général Poilloüe de Saint-Mars, qui commandait alors le 12e corps d'armée. Dans la lettre qu'il adressait au général, le 7 novembre 1895, M. Florentin rappelait dans quelles circonstances il avait été amené à écrire, au courant de la plume, cette chanson de route.

« Le morceau, ajoutait-il, n'a aucune prétention littéraire ou musicale ; la mélodie n'est pas savante, et les rimes sont assez pauvrement cise-

lées ; mon seul but a été d'énumérer, en quelques couplets de route, faciles à retenir, les multiples obligations — en temps de guerre — d'une arme trop modestement considérée en raison des services qu'elle est appelée à rendre. »

Le général de Saint-Mars remercia l'auteur par une lettre des plus flatteuses.

*
* *

Maintenant, au tour des cavaliers.

Par leur belle stature et leur air martial, les cuirassiers ont toujours excité l'admiration de tous, militaires ou pékins, qui ne peuvent s'empêcher de chanter, en les voyant défiler :

Voilà nos beaux cuirassiers
Reluisant sous leurs aciers !
Ils ne sont vraiment pas mal
A cheval, à cheval, à cheval, à cheval !

Chacun vante leur allure guerrière :

Cuirassier,
Dur acier,
Sous l'acier,
Qui lui sied,
Son air martial
N'a pas d'égal...

Dans l'armée, on dénomme familièrement les cuirassiers : *Blindés, Coquillards* ou *Gros-*

Frères. Les deux premiers de ces sobriquets sont modernes ; quant au dernier, il remonte au XVIIe siècle. A cette époque, les soldats de la grosse cavalerie ou les *maîtres* ne portaient comme noms de guerre que des noms de saints : *Saint-Pierre*, *Saint-Gervais*, *Saint-Jean*. De là, le surnom de *Gros-Frères* ; on les comparait à des moines, à des frères lais.

Depuis la guerre de 1870-71, où les cuirassiers se sont couverts de gloire, l'hymne par excellence des *Gros-Frères* est le fameux chant des *Cuirassiers de Reichshoffen*.

Les dragons, surnommés *Citrouillards* à cause du plastron jaune orange qui les agrémentait jadis, ont été, de tout temps, très populaires en France :

Vivent les dragons !
Ils sont sans façon
Et sans cérémonie...

dit une jolie chanson du vicomte de Ségur.

Un chant guerrier, composé après 1870 et dont, malheureusement, nous n'avons retenu que quelques bribes, célébrait les exploits du 1er régiment de l'arme à la sanglante bataille de Saint-Privat :

.......Le régiment s'élance
Le fer en main, pour moissonner les rangs...

Honneur aux héros de Saint-Privat !

Nous avons donné plus haut [1] le chant des chasseurs d'Afrique — vulgairement appelés *Chass' d'Af, Chasse-Marais* ou *Bouchers Bleus* [2] ; nous n'y reviendrons pas.

Quant aux chasseurs de France et aux hussards — surnommés *Culs-de-singe* à cause du dolman très écourté qu'ils portaient sous le Second Empire — ils n'ont pas de chanson spéciale. Nous savons seulement que

Pour entrer dans les z'hussards
Il faut être bon lascar...

et que les chasseurs se flattent de ne pas rencontrer de cruelles :

Voulez-vous être aimé des belles ?
Engagez-vous dans les chasseurs...

*
* *

Terminons par les artilleurs et les sapeurs du génie, dénommés le plus souvent *taupes* ou *génies malfaisants*. La plupart des officiers de ces deux corps savants sortent de l'Ecole Polytechnique ;

1. Voir *Les Guerres d'Afrique*.
2. Ainsi surnommés par les Mexicains, qu'ils battirent dans plusieurs combats sanglants.

aussi la chanson favorite des canonniers et des sapeurs est-elle l'*Artilleur de Metz* [1], au refrain bien connu :

Artilleurs, mes chers frères,
A sa santé, buvons un verre,
En répétant ce gai refrain :
« Vive l'amour et le bon vin ! »

dont les jeunes générations font encore retentir les échos de l'X.



1. Voir plus loin, *Chansons d'Ecoles*.



VIII

CHANSONS DE ROUTE

L'" Alouette ". — La " Capote à trois boutons ". — Le " Jambon de Mayence ". — " Michaud ". — Le " Marsouin ". — Le " Renfort ". — Les " Trois hommes du quartier ". — " Madelon ". — Le " Père Barbançon ". — Le " Piqueton ". — La " Femme du Caporal ". — " En revenant de Charenton ". — Les " Trois Canonniers ". — " Nargue à pouf ". — Le " Beau Maréchal ". — " Jeannette ". — Le " Mouchoir d'Amélie ". — " Caporaux et Sergents ". — Le " Jeune Volontaire ". — La " Chanson de Martin ". — Le " Chameau ". — La " Cantinière ". — " Cadet-Roussel ". — Le " Sous-lieutenant ". — " Madeleine ". — " Charmante Rosalie ". — " Auprès de ma blonde ".

Tous ceux qui ont servi dans l'infanterie se sont souvent demandé, au cours de quelque marche interminable, s'ils pourraient jamais achever l'étape. Ereintés, hors d'haleine, le gosier plein de poussière, les épaules sciées en deux par les courroies du sac, ils étaient prêts à se laisser tomber sur le talus de la route.

C'est alors que le sauveur intervenait sous les traits de quelque lascar, le plus souvent mal noté, couchant à la « boite » six jours par semaine, mais ayant autant de chansons dans le gosier que de tours dans son sac.

Le capitaine lui ordonnait de chanter quelque chose de drôle. Et le loustic entonnait le premier couplet de quelque scie ambulatoire. Au second, les dos voûtés se redressaient, les jarrets se tendaient, le rire reparaissait sur les traits crispés par la fatigue.

Le troisième couplet n'était pas terminé que le refrain s'échappait à pleine volée de toutes les bouches.

La colonne était lancée ; les kilomètres succédaient aux kilomètres, et l'étape s'achevait gaillardement.

De même, dans la cavalerie, lorsque, vers la fin d'une longue route, hommes et chevaux commençaient à s'endormir, le capitaine appelait un loustic en tête de l'escadron et lui faisait entonner quelque joyeux refrain, bientôt répété en chœur par tous les cavaliers.

Comme par un effet magique, les hommes secouaient leur torpeur et se redressaient sur leurs selles ; les chevaux s'ébrouaient et relevaient la tête, faisant sonner fièrement leurs gourmettes. Et l'on arrivait au gîte sans un seul cheval couronné.

Elles sont légion ces chansons de route ou scies ambulatoires que répètent nos soldats au cours de leurs étapes. La plupart sont connues de tout

le monde. Telle la chanson de l'*Alouette* :

J'ai plumé une aile à mon alouette,
Allons, plumons-la donc, l'alouette, l'alouette ;
Allons, plumons-la donc,
L'alouette, tout du long !

la *Capote à trois boutons* :

Ma capote a trois boutons,
Marchons !
Marchons légère, légère,
Marchons légèrement !

ou le *Jambon de Mayence* :

Un jambon, de Mayence,
V'là qu'ça commence
Déjà bien ;
Nous allons faire bombance,
A ce festin il ne manquera rien,
Car j'aperçois... deux jambons, de Mayence.

Ainsi de suite jusqu'à cent ou mille jambons.

Une des plus « allantes » est celle de *Michaud*. Les pauvres fantassins, en tenue de campagne, avec tout le *barda* sur le dos, gravissent péniblement une montée, sous le soleil torride, lorsqu'une voix monte, claire et joyeuse :

J'ai deux œufs dans mon panier,
Michaud, veux-tu les dénicher ?

Et les lascars de reprendre, après le soliste, dans un allègre ensemble :

J'ai deux œufs dans mon panier,
Michaud, veux-tu les dénicher ?

Le nombre des œufs s'accroît à chaque reprise : trois, quatre, cinq, dix, vingt, etc. La chanson rythme la marche, fait trouver le sac moins pesant.

Puis, tout à coup, trois ou quatre gaillards des rangs de gauche crient à pleins poumons :

Où est Michaud ?

Un tonnerre roule dans les rangs de droite :

Il est en haut !

Les rangs de gauche de reprendre :

Où est Thomas ?...

Les rangs de droite de répondre, en clameur :

Il est en bas !...

Et le chœur général de se déchaîner :

Ah ! Thomas, réveille, réveille,
Ah ! Thomas, réveille-moi ça !...

Dans le même ordre d'idées, il y a la chanson du *Marsouin :*

C'est babord qui gagne, gagne,
C'est babord qui gagne tribord.

ou *vice versâ :*

C'est tribord qui gagne, gagne,
C'est tribord qui gagne babord.

Il y a aussi le *Renfort :*

Va, Pivot, va plus fort,
Il va venir du renfort.

En allant ainsi de plus en plus fort, on finit par arriver à l'étape.

A citer encore, parmi les scies ambulatoires les plus goûtées du soldat, les *Trois hommes du quartier :*

I

Y avait *trois* hommes dans le quartier (*ter*)
Er-er ! er-er ! er-er-er-er !
Y avait *trois* hommes dans le quartier... (*bis*)

II

Qui étaient tous les *quatr'* malades (*ter*)
A-ades ! a-ades ! a-a-a-ades !
Qui étaient tous les quatr' malades... (*bis*)

III

On les porta-z-à l'hôpital (*ter*)
A-al ! a-al ! a-a-a-al !
On les porta-z-à l'hôpital... (*bis*)

IV

On les mit tous *deux* dans un lit (*ter*)
I-i ! i-i ! i-i-i-i !
On les mit tous deux dans un lit... (*bis*)

V

Trois à la tête et deux au pied (*ter*)
Ed-ed ! ed-ed ! ed-ed-ed-ed !

La chanson de *Madelon :*

Eh ! tiens donc bon, Marie-Madeleine,
Eh ! tiens donc bon, Marie-Madelon !

Le *Père Barbançon :*

Père Barbançon,
Dites donc,
Payez-vous l'eau-de-vie
Aujourd'hui !
Oui, oui,
Aux sous-officiers de la gar, de la gar
Aux sous-officiers de la garnison !

Le *Piqueton :*

Encore un coup d' piqu'ton,
La mère Picard,
Il n'est pas tard !
Encore un coup d' piqu'ton,
La mère Picard,
Il n'est que dix heur's moins un quart !

Enfin, la *Femme du Caporal*, une gaillarde qui prodigue ses tendresses à tout le régiment :

Ah ! si l' caporal savait ça,
Tra, la, la,
Ah ! si l' caporal savait ça,
Tra, la, la,
Il dirait :
S... n... — de D..... !
Un, deux, trois,
Hoû !!!!!

Ça se « beugle » en chœur, dans un ensemble épileptique, en pesant sur le « hoû » de toute la force des poumons.

On peut faire durer la chanson indéfiniment, si l'on passe en revue tous les grades, depuis le caporal jusqu'au maréchal.

La poussière commence à dessécher les gosiers des chanteurs ; c'est alors qu'un gribier courageux, pour donner du cœur au ventre aux camarades, entonne ce refrain :

Quinze kilomètres sans boire,
Sans boire, sans boire,
Ça se tire tout de même ! (*bis*)

Un autre lui donne la réplique :

A l'étape de Saint-Quentin,
L' régiment arrive enfin,
Et comme tout le monde est fatigué,
Chacun sans retard va se coucher.
Cela ne fait rien, on marche quand même,
Cela ne fait rien, on marche bien.

Cependant, les kilomètres succèdent aux kilomètres, et bientôt, à un détour de la route, apparaissent, derrière les arbres, les tuiles rouges d'un village :

Courage, mon ami, courage,
Nous voici près du village,
A la première maison,
Nous nous rafraîchirons.

Voici encore une chanson de route qui éveille, chez les pauvres diables affamés, assoiffés, grillés par le soleil, l'image de franches lippées :

En revenant de Charenton,
Nous étions cinq à six lurons;
Pour de l'argent n'en avions guère,
Sens dessus dessous,
Sens devant derrière;
Entre nous tous, n'avions qu'un sou,
Sens devant derrière,
Sens dessus dessous.

Quand on se fut bien salué :
— Madame l'hôtesse, qu'avez-vous à manger?
— Nous avons du pigeon, des lièvres,
Sens dessus dessous,
Sens devant derrière;
De la salade et du ragoût,
Sens devant derrière,
Sens dessus dessous.

Quand le repas fut terminé :
— Madame l'hôtesse, voulez-vous nous coucher?
Chambre devant, chambre derrière,
Sens dessus dessous,
Sens devant derrière,
Etc., etc.

Il y a plusieurs variantes à cette chanson évocatrice de ripaille. C'est d'abord les *Trois Canonniers :*

Trois canonniers de France
Revenant du Piémont,
Voilà qui est bon, voilà qui est bon,
S'en vont à la guinguette

Demander à dîner, à souper, à licher.
Yarga pouf, y a pas d'chagrin !
Madame l'hôtesse, servez-nous bien..
Nous paierons bien ! nous paierons bien !
Mais pour de l'argent nous t'en fou... rnirons,
Quand nous en aurons !

Cela se termine par la marche de la cavalerie : Tra tra tra, etc.

Puis *Nargue à pouf* ou les *Quatre Chasseurs de France.* Scène première, les cavaliers entrent dans une auberge :

Quatre chasseurs de France,
Sans pain dessus la planche,
Entrent dedans l'auberge,
Demandant :

CHŒUR

A manger !
A tortiller !
A béquiller !
A se r'tremper !
A s' goberger !
A s'humecter !
Et à trinquer !
Et à chanter !

Scène deuxième, les chasseurs sont à table :

CHŒUR

Et nargue à pouf !
N'y a pas d' chagrin,
Madame l'hôtesse,
Nous paierons bien !...

Scène troisième, la servante apporte l'addition :

CHŒUR

Mais quant à d' l'argent,
Manon,
Nous t'en baillerons
Quand j'en aurons !

A citer encore le *Beau Maréchal:*

Maréchal, beau maréchal,
Veux-tu nous prêter tes outils,
Ton enclume et ton marteau,
Ton petit tablier de peau,
Ta margot qui va, qui va,
Ta margot qui va toujours.

La chanson de *Jeannette*, que répétaient les mobiles du Rhône se rendant à Belfort :

Ah ! dis-moi donc,
Simple fleur des champs,
Quand tu sues des pieds
Prends-tu des chaussettes ?
Ah ! dis-moi donc,
Simple fleur des champs,
Quand tu sues des pieds,
Prends-tu des bas blancs ?

Le *Mouchoir d'Amélie* :

...Et si je pleur' c'est que je suis soldat...
Mon Amélie, adieu ! ne pleure pas !
Et si je pars, c'est que je suis soldat...
Oh ! m' Amélie, n' m'abandonne pas !

Amélie répond :

— Prends ce mouchoir, il pourra te servir,
Car si jamais tu deviens factionnaire
Et si un pleur vient mouiller ta paupière,
Souviens-toi bien du mouchoir d'Amélie !

Ce refrain du troupier philosophe :

Dans cette vie (*bis*)
Où tout varie, (*bis*)
Où chaque pas nous mène au tombeau,
Portons gaiement l'as de carreau ! (*bis*)

La chanson des *Caporaux et des Sergents :*

J'aperçois dans les rangs
Des caporaux et des sergents ;
L'un dit : « Recul' ! » l'autr' dit : « Avance ! »
Et moi, pauvre soldat, faut avoir d' la patience...

La chanson du *Jeune Volontaire :*

Il était un jeun' volontaire
Qui n'avait jamais manœuvré...

Au bout de cinq à six semaines,
Il était déjà consigné.

Dans un mouvement de : « Portez arme ! »
Y paraît qu'il s'était trompé.

Le sous-lieut'nant, un bien brave homme,
Lui dit : « Vous serez consigné »...

Le *Chameau*, scie ambulatoire d'Afrique :

Le chameau, c'est pas qu'il est rosse,
Ça s' passe d' boire et d' croustiller ;
Mais pour c' qui est d' vous trimarder
On peut pas dir' qu'il a la bosse...

Ce couplet à boire :

Si la piquette est bonne,
Amis, buvons toujours,
Car le jus de la tonne
Réveille les amours !

La chanson de *Martin*, ironique raillerie des petites misères militaires. Martin, c'est un vieil adjudant qui a grisonné sous l'uniforme et que ses déboires ont aigri au point de le rendre plus sévère qu'il ne faut.

Aussitôt le réveil sonné,
Martin fait battre aux consignés;
Quatr' jours, c'est l'ordinaire
Pour les retardataires.

Et le refrain arrive alors, rappelant la perpétuelle surveillance du « chien de quartier » :

Oui, c'est bien là la tête à Martin,
Qu'on voit soir et matin !

Martin n'est pas content :

A la parad', de temps en temps,
Martin command' : « Charge à quat'temps ! »
Il détourne la tête
Et pleur' comme une bête...

Pourquoi ? Parce que, ainsi que l'expliquent les autres couplets, il attend toujours la lettre officielle lui annonçant la croix ; mais la croix ne vient pas, ne vient jamais, et Martin s'exaspère.

N'oublions pas la célèbre chanson de la *Cantinière* :

La cantinière a des diamants,
C'est aux dépens des lieutenants ;
La cantinièr' met des mitaines,
C'est de la bours' des capitaines ;
La cantinière a des tourments,
C'est par la faut' des commandants ;
La cantinière a des dentelles
Qui sont payées par l' colonel.
Mais... la cantinièr' n' s'emball' pas,
Pour les beaux yeux du pauv' soldat !
Quand elle fait l'œil encourageant,
C'est quelquefois au p'tit sergent ;
Et si parfois ell' s' fait rouler,
C'est par de bons sergents-fourriers.
Mais v'là l' malheur, c'est enrageant,
Qui la consign' ? c'est l'adjudant...

A noter enfin cette adaptation de la chanson de *Cadet-Roussel*, où le troupier exerce sa verve satirique aux dépens de l'intendance :

I

Cadet-Roussel a une soupe
Qui n' fait pas l'bonheur de la troupe.
Ils n' s'éreint'nt pas, les *riz-pain-sel*...
Que dites-vous d' Cadet-Roussel ?
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
Cadet-Roussel est bon enfant.

II

Cadet-Roussel a d' la tristesse,
Son rata n' nag' pas dans la graisse...

On voit le fond de sa gamelle...
Il s' brosse l' ventr' Cadet-Roussel !
    Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment, etc.

III

Cadet-Roussel est dans la peine,
Ses godillots n'ont plus d'empeigne ;
Ils n'avaient déjà pas d' semelles...
Qu'est-ce qu'il va faire, Cadet-Roussel ?
    Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment, etc.

Puis le *Sous-lieutenant*, chanson de route qui était en vogue au 52e de ligne, il y a quelque vingt ans :

I

Lisette avait seize ans,
Un minois séduisant,
Mais la nature ingrate
L'ayant faite un peu plate,
Un jour elle acheta,
Boulevard Magenta,
Dans un grand magasin,
Un faux derrière en crin.
Ohé ! ohé ! lui dit la mercière,
Vous aurez là, ma chère (*bis*),
    Sacré mâtin !
Un joli strapontin (*bis*).

II

Elle part l' cœur content ;
Mais v'là que, ch'min faisant,
Sa tournure l'agace,
Car elle veut changer d' place.
Lisett', pressant le pas,
Ne s'apercevait pas

Qu' son pouf récalcitrant
S'installait sur l' dev nt.
— Ohé ! ohé ! dit quelqu'un par derrière,
La belle particulière (*bis*),
Remettez donc
Votr' petit polisson (*bis*)

III

Lisette, en rougissant,
Remet bien vivement
Le polisson en place.
Mais v'là que le cordon casse...
Le p'tit matelas va choir
Sur l' milieu du trottoir.
— Mazett' ! dit un voyou,
Pigez-moi donc le coup...
Tenez, tenez, voilà de la ficelle,
Remettez donc, mam'selle (*bis*)
Avec ce truc
Votr' petit volapück ! (*bis*).

IV

Lisett' veut l' ramasser,
Un chien vient à passer,
Lui chippe sa tournure,
Se sauve à l'aventure.
En voyant, sapristi !
Son volapück parti,
Lisette dit : — C'est égal,
Poursuivons l'animal...
Ohé ! ohé ! s'écriait Lisette,
Arrêtez donc la bête, (*bis*)
Qui a pris en chemin
Mon métropolitain ! (*bis*)

V

Le chien courant toujours
En faisant mille détours,

Il s'arrête rue Vivienne
Pour faire une fredaine,
Quand un bel officier
Du Troisièm' cuirassiers,
Arrêtant l' gabelot,
Lui fait rendr' l' bibelot.
— Ohé ! ohé ! lui dit l' beau militaire,
Ne pleurez plus, ma chère (*bis*)
Remettez maintenant
Votre sous-lieutenant ! (*bis*)

VI

La morale de ceci,
Ecoutez, la voici :
J' trouve que la tournure
Est une étrang' parure.
Bien qu'elle soit portée
Sur la grande quantité,
Vaut mieux qu'il y en ait peu
Et qu' ça soit vrai, morbleu !
Assez, assez d'artific's, mesd'moiselles,
Jeunes et toutes belles, (*bis*)
Ne portez donc plus
Désormais de faux.... (*bis*)

Dans le genre « romance », nous signalerons *Madeleine* :

Madeleine est un beau nom,
La brigue digue, digue, la brigue digue don,
Pour la fille d'un capitaine,
La brigue don daine !

Charmante Rosalie, qui se module sur un rythme plaintif ;

Je viens te dire adieu, charmante Rosalie,
Je pars demain matin, tout rempli de chagrin ;
Belle, donne-moi ton cœur,
Je serai ton serviteur !

Enfin, cette vieille et délicieuse chanson, *Auprès de ma blonde*, que répétaient déjà, au XVIII[e] siècle, les soldats de Villars :

I

Dans les jardins de mon père, (*bis*)
Les lauriers vont fleurir ;
Tous les oiseaux du monde
Viennent y faire leurs nids.
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormir !...

II

Tous les oiseaux du monde (*bis*),
Viennent y faire leurs nids,
La caille, la tourterelle
Et la jolie perdrix.
Auprès de ma blonde, etc.

III

La caille, la tourterelle (*bis*)
Et la jolie perdrix
Et ma jolie colombe
Qui chante jour et nuit.
Auprès de ma blonde, etc.

IV

Et ma jolie colombe, (*bis*)
Qui chante jour et nuit,
Qui chante pour les filles
Qui n'ont pas de mari.
Auprès de ma blonde, etc.

V

Qui chante pour les filles (*bis*)
Qui n'ont pas de mari,
Pour moi ne chante guère,
Car j'en ai un joli.
Auprès de ma blonde, etc.

VI

Pour moi ne chante guère (*bis*)
Car j'en ai un joli.
— Dites-nous donc, la belle,
Où donc est votre mari ?
Auprès de ma blonde, etc.

VII

Dites-nous donc, la belle (*bis*)
Oú donc est votre mari ?
— Il est dans la Hollande
Les Hollandais l'ont pris ?
Auprès de ma blonde, etc,

VIII

Il est dans la Hollande (*bis*)
Les Hollandais l'ont pris.
— Que donneriez-vous, belle,
Pour avoir votre ami ?
Auprès de ma blonde, etc.

IX

Que donneriez-vous, belle (*bis*)
Pour avoir votre ami ?
— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.
Auprès de ma blonde, etc.

X

Je donnerais Versailles (*bis*)
Paris et Saint Denis,
Les tours de Notre-Dame
Et l' clocher de mon pays.
Auprès de ma blonde, etc.

XI

Les tours de Notre-Dame (*bis*)
Et l' clocher de mon pays.
Et ma jolie colombe
Pour avoir mon ami.
Auprès de ma blonde, etc.

Nous ne citerons que pour mémoire certaines chansons pittoresques, mais plus ou moins grivoises, telles que *Catherinette*. le *Père Blaise*, les *Filles de la Rochelle,* la *Meunière*, la *Mère Gaudichon,* la *Belle Hôtesse*, etc.

Cette dernière, soit dit entre parenthèses, a beaucoup d'affinité avec les *Trois Soldats*, de Gaultier Garguille, qu'au début du XVIIe siècle le célèbre bouffon chantait sur le Pont-Neuf, pour la grande joie des badauds.

Les soldats chantent aussi, dans quelques régiments, des refrains guerriers dus à nos meilleurs

poètes militaires. Ils répètent, par exemple, le *Clairon*, de Paul Déroulède :

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend...

ou bien la *Chanson du Soldat* :

En avant, la France t'appelle,
Conscrit, laboureur ou berger,
Tu grandis enfant sous son aile,
Homme ! à toi de la protéger.
Elle t'a donné pour ancêtres
Les plus illustres des guerriers ;
Français, sois digne de tels maîtres !
Les maîtres font les écoliers.

Le jour vient de percer à peine,
Déjà nous sommes en chemin ;
Par le vallon et par la plaine
Comme hier nous irons demain.
L'étape est longue et la poussière
S'élève épaisse sous nos pas ;
Son sac est lourd, mais en arrière
Le soldat ne restera pas.

Le ciel est gris, la terre froide.
Autour des feux clairs du bivouac,
Le cercle serré de l'escouade
S'étend la tête sur le sac.
Le sommeil fuit notre paupière,
Sous l'aiguillon du vent glacé.
Tant mieux ! veillons pour notre mère
La France au glorieux passé.

Le tirailleur, depuis l'aurore,
Fouille les bois, les défilés;
Il a faim, mais il veut encore
Suivre l'ennemi signalé.
La soif sèche sa lèvre blême,
Tirailleur! le rude métier!
Mais on se trempe à ce baptême,
Au corps de fer l'âme est d'acier.

REFRAIN

En toi elle a mis sa confiance,
Sois son soldat, toi son enfant,
En avant et : Vive la France!
Vive la France!
Et vive la France! En avant!
Et vive la France! En avant!

Puis Déroulède a fait école parmi nos officiers; les troupiers possèdent d'excellents recueils de chansons de route et de refrains de bivouac, dus à Jean de Villeurs, Ogier d'Ivry, du Fresnel, Georges de Lys, Poussineau, etc. Nous avons déjà reproduit plus haut[1] quelques-unes de ces œuvres, toutes vibrantes de patriotisme; nous citerons encore le *Drapeau*, du commandant du Fresnel (musique de Ch. Delioux), créé par Soulacroix, le 31 mai 1887, à l'Opéra national de musique :

Flottant radieux dans l'espace,
Enfants, cet étendard qui passe
Et que vous admirez si brillant et si beau,
Enfants, c'est l'honneur, la vaillance,
C'est l'image de notre France,
Le Drapeau.

1. Voir *Quelques Chansons de corps.*

Soldats, quand tonne la mitraille,
Il plane au fort de la bataille,
Et plus d'un brave a pris son ombre pour tombeau.
C'est le cri de la délivrance,
L'emblème sacré de la France,
Le Drapeau.

Vieillard, dont le front se penche,
Redresse donc ta tête blanche,
Regarde avec fierté ce glorieux lambeau :
C'est le passé, c'est l'espérance,
Le représentant de la France,
Le Drapeau.

Quelques esprits chagrins ont gémi sur l' « immoralité de la plupart des chansons de soldats » ; des chants comme celui-là peuvent bien faire pardonner quelques refrains gaulois.

Le soldat qui chante marche le cœur à l'aise ; il se moque de la faim, de la soif, de la fatigue et court au combat comme à une fête. Chante donc, brave petit pioupiou d'un sou, comme chantèrent tes pères, et retrouve, comme eux, le chemin de la victoire !





IX

CHANSONS D'ÉCOLES

École de Saint-Cyr. — "Prière" en l'honneur de Bonaparte. — La journée du Saint-Cyrien en 1809. — "Jadis et maintenant". — La "Gaietté". — Le "Drapeau". — Les "Trois épaulettes du Saint-Cyrien". — Les "Officiers de France". — La "Butte Montmartre". — Le "Camp de Châlons". — École de Saint-Maixent. — La "Saint-Maixentaise". — La "Revue du Panier-Fleuri". — Le "Voyage au Ruchard". — Revues de fin d'année. — École de Saumur. — Le "Tir à la cible". — Le "Travail individuel". — La "Chanson de Saint-Georges". — La "Chanson du Manège". — "Saumur-revues". — École Polytechnique. — L'"Artilleur de Metz". — La "Théorie du canon".

On a toujours beaucoup chanté, à l'École militaire. Déjà, sous le Consulat, les élèves de l'Institut militaire des Invalides répétaient chaque matin, après l'*Hymne au Créateur*, une strophe intitulée *Prière*, composée en l'honneur de Bonaparte :

De ses projets sur la Patrie
Que rien n'interrompe le cours,
Et que, pour prolonger sa vie,
Dieu prenne, s'il faut, sur nos jours !

Ils chantaient aussi des vers en l'honneur de Madame Bonaparte, à cause de « l'intérêt qu'elle leur avait témoigné ».

Plus tard, les élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr disaient la chanson suivante :

Le tambour à coups redoublés
Dès le matin se fait entendre,
Lorsque nous sommes habillés
A l'étude on nous fait descendre,
Là, certain utile sergent
Nous défend jusqu'au moindre signe
Et ce n'est jamais qu'en dormant
Qu'on peut éviter la consigne (*bis*).

Nous montons tous, dès qu'il fait jour,
Faire notre petit ménage ;
L'un d'un balai s'arme à son tour
Et dans la chambre en fait usage ;
L'autre refait nonchalamment
Sa couche toujours solitaire
Et songe, hélas ! en soupirant,
Que le soir seul il doit la défaire (*bis*).

Mais loin de tous ces vains soucis
Bellone à ses jeux nous appelle ;
Nous nous armons de nos fusils,
L'ardeur de nos yeux étincelle.
Déjà nous formons des projets,
Nous présageons quelque victoire ;
Car on vit toujours les Français
Prêts à acquérir de la gloire.

Mais nous sommes pour un moment
Animés d'une ardeur nouvelle
Et nous courons avidement
Nous signaler à la gamelle.
Nos mets sont des plus délicats,
Et la cause en paraîtra bonne :
C'est qu'il n'est pas de mauvais plats
Quand l'appétit les assaisonne (*bis*).

Après que le dieu des gourmands
A reçu notre sacrifice,
Nous suivons les jeux différents
Que nous inspire le caprice.
Nous pouvons dans ces........
Folâtrer et parler d.............
Aussi profitons-nous sou..........
De la liberté de la pr........[1].

Autres moments, autres travaux.
Nous dessinons le paysage;
D'après Racine et les Rousseaux
Nous polissons notre langage;
Dans Bezout laissant à demain
Et l'ellipse et la parabole,
Nous cherchons le plus court chemin
Qui peut mener hors de l'Ecole! (*bis*)

Ces couplets, qui se chantaient sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver*, ont été trouvés dans les papiers de la famille de Chevilly. Auguste de Chevilly, alors élève de l'Ecole de Saint-Cyr, en adressait une copie à sa sœur Camille, le 22 août 1809. Ce jeune officier mourut en 1812, pendant la campagne de Russie.

Sous le titre : *Jadis et maintenant*, les Saint-Cyriens de 1813 répétaient une sorte de chant de guerre dont voici un fragment :

A nous le sabre et l'éperon,
La cuirasse de fer, parure éblouissante,
Et la cavale bondissante,
Qui hennit au son du clairon.

1. Ces quatre vers sont incomplets dans le manuscrit.

A nous cette mêlée ardente,
A nous cette plaine sanglante,
A nous la gloire et le trépas,
A nous les nuages de poudre,
A nous les éclairs de la foudre,
Et la volupté des combats !

Les élèves de la promotion de 1828 — promotion à laquelle appartenait le maréchal Canrobert — chantaient, la veille de leur départ de l'Ecole, ce couplet de circonstance :

L'un va garder le monarque [1],
L'autre est fier d'être pinceau [2] ;
Pour Saumur l'autre s'embarque,
Chasseur ou hussard nouveau.
Si moins d'éclat environne
Le modeste fantassin,
A pied, mieux que personne,
Il fera son chemin.

La promotion d'Isly (1842-1844) eut pour chant de triomphe la célèbre *Galette*, devenue le chant national de Saint-Cyr, et que tant de générations ont répétée depuis :

Noble galette, que ton nom
Soit immortel dans notre histoire,
Qu'il soit embelli par la gloire
D'une vaillante promotion !
Et si, dans l'avenir,
Ton nom vient à paraître,
On y joindra, peut-être,
Notre grand souvenir.

1. Gardes-du-corps.
2. Etat-major.

On dira qu'à Saint-Cyr
Où tu parus si belle,
La promotion modèle,
Vint pour t'ensevelir.

Toi qui toujours, dans nos malheurs,
Fus une compagne assidue,
Toi, qu'hélas ! nous avons perdue,
Reçois le tribut de nos pleurs.
Nous ferons un cercueil
Où sera déposée
Ta dépouille sacrée,
Nous porterons ton deuil.
Et si quelqu'un de nous
Vient à t'offrir en gage,
L'officier, comme hommage,
Fléchira le genou.

Amis, il faut nous réunir
Autour de la galette sainte,
Et qu'à jamais, dans cette enceinte,
Brille son glorieux souvenir.
Que son nom tout-puissant,
S'il vient un jour d'alarme,
Aux six cents frères d'armes
Serve de ralliement.
Qu'au jour de la conquête,
A défaut d'étendard,
Nous ayons la galette
Pour fixer nos regards.

Soit que le souffle du malheur
Sur notre avenir se déchaîne,
Soit que sur la plage africaine [1]
Nous allions périr pour l'honneur ;

1. Ce couplet se chante aujourd'hui avec cette variante : « ... Soit que dans la plaine lorraine, » etc.

Ou soit qu'un ciel plus pur
Reluise sur nos têtes,
Et que, loin des tempêtes,
Nos jours soient tous d'azur ;
Oui, tu seras encor,
O galette sacrée,
La mère vénérée
De l'épaulette d'or.

La *galette*, dans l'argot de l'Ecole, c'est le premier insigne du grade des sortants, c'est la contre-épaulette du sous-lieutenant.

Le chant de la *Galette* s'entonne dans toutes les grandes circonstances, et les « officiers galette [1] » ne manquent jamais de l'accompagner de beuveries que ne sauraient supporter les « melons [2] » car, chacun le sait,

Pour bien vider une bouteille,
Pour flûter le jus de la treille,
Pour boire sans jamais être plein,
Voilà, voilà l'ancien ! (*bis*)

A citer encore, parmi les « chants de triomphe », le *Drapeau,* chant de la promotion de 1852-1854 :

Français, au loin découvrez-vous
Devant le drapeau qui s'avance,
Du premier bataillon de France
C'est l'étendard ! Ennemis, à genoux.

---

1. Elèves de deuxième année non gradés.
2. Elèves de première année.

De ce drapeau la devise altière
A l'Europe entière
Jette son défi.
Et notre aigle de victoire
Prédit notre gloire
A tout ennemi.

Flotte au gré du vent, drapeau de l'Ecole,
Toi, notre symbole
De gloire et d'honneur,
Dont le seul aspect fait que l'on frissonne,
Mais au Français donne
Si brillante ardeur.

Si de l'étranger la horde ennemie
De notre patrie
Troublait le repos,
On verrait alors au champ de bataille,
Bravant la mitraille
Tes nobles lambeaux.

Tu serais debout, malgré la souffrance,
Donnant l'espérance
Ranimant la foi.
Tu triompherais, ô sainte bannière,
Ou l'Ecole entière
Mourrait avec toi.

Et les *Trois épaulettes du Saint-Cyrien*, chant de la promotion Nice et Savoie (auteur, Herbinger) :

La première est simple et modeste,
Son éclat frappe peu les yeux ;
C'est le seul souvenir qui reste
De la Galette des aïeux.

La deuxième gaîment scintille
Dans les salons étincelants,
Aux cheveux d'une jeune fille
Elle joint ses reflets brillants.

La troisième tombe frappée
Au milieu des rangs des soldats :
C'est l'épaulette respectée,
Noircie par le feu des combats.

Il y a encore bien d'autres Saint-Cyriennes ; par exemple, les *Officiers de France :*

Vivent les officiers,
Les officiers de France !
Saint-Cyriens *bahutés*
Au pantalon garance !
Vivent les officiers
Gradés et fusiliers !

Ou la *Butte Montmartre :*

Là-haut sur la montagne
Nos canons sont braqués,
Tout chargés !
Si l'ennemi nous gagne,
Nous le ferons danser !
Ah ! vivent les officiers !
Ah ! vivent les officiers !

Des couplets célèbrent aussi le séjour que, chaque année, avant le dernier mois de « pompe », les Saint-Cyriens vont faire au camp de Châlons :

Je revois en les regrettant
La douceur de la vi' des camps,
La paillasse où l'on avait tant
De courbatures ;

Le sol chaud, le ciel éclatant,
La pluie et le soleil brûlant,
Les pins tordus piteusement,
Tristes verdures.

Après le repas, le café
Qu' Fallouey vendait si mauvais
Et qui pourtant nous paraissait
Très bon quand même.
Il était tiède et mal sucré,
Et malgré tout on y sentait
Cet arôme de liberté
Que chacun aime.

Et pourtant, à la march' vraiment
C'est un exercice épatant,
On abat l'étape en chantant,
Car on est leste.
On est payé très gentiment,
Un joli sourire en partant,
Souper, bon gîte en arrivant,
Souvent le reste !

C'est encore, dans le même ordre d'idées, la chanson de marche du bataillon « qui s'en allait à Mourmelon — pour faire des tirs au canon » :

Une belle dam' vint à passer (*bis*)
Dans un beau carrosse doré (*bis*)
Et qui leur dit : (*bis*)
« — Beaux officiers, (*bis*)
Et qui leur dit : « — Beaux officiers,
« Pourquoi marchez-vous à pied,
« Pied, pied, pied ? »

Un officier lui répond : (*bis*)
« — Nous allons sur nos harpions, (*bis*)
« Car si j'avions (*bis*)

« Des canassons, (*bis*)
« Car si j'avions des canassons,
« Nous n'userions pas nos harpions,
« Pions, pions, pions ! »

La morale de cette histoire, d'après le barde anonyme de Saint-Cyr, « c'est qu' c'est un sale fichu métier — De rentrer au *Pékin* à pied ! »

*
* *

Bien que de création beaucoup plus récente que l'Ecole de Saint-Cyr, l'Ecole de Saint-Maixent possèdera bientôt un recueil de chansons aussi important que son aînée.

Le chant par excellence de l'Ecole est la *Saint-Maixentaise*, marche militaire (paroles d'Eugène Gouly, élève-officier, et musique d'Henri Michel) :

Rangés sous les tilleuls touffus,
Au matin les faisceaux scintillent ;
Le clairon sonne, ils sont rompus,
Dans les mains les armes oscillent.
Les portes s'ouvrent en grinçant ;
Le bataillon passe rapide,
Et la voix brève qui le guide
Vibre dans l'air retentissant.
Quand les Saint-Maixentais, sur le pavé sonore,
Scandent leurs pas nerveux, qui s'en vont faire éclore
Aux murs de longs échos, aux cœurs des pensers fous,
Si, pour les voir passer, vous ouvrez la fenêtre,
Enfants, enfants, découvrez-vous :
L'un d'eux sera votre officier peut-être.

L'amour en eux chante tout bas
Pendant qu'ils marchent, pleins d'audace ;
Leur tête est fière ; mais leur bras
Doit être doux quand il enlace.
Furtifs, leurs sourires s'en vont
Errer plein de chaudes caresses
Et font s'éveiller des tendresses
Dans des cœurs qui s'en souviendront.
Quand les Saint-Maixentais, sur le pavé sonore,
Scandent leurs pas nerveux, qui s'en vont faire éclore
Aux murs de longs échos, aux cœurs des pensers fous,
Si, pour les voir passer, vous ouvrez la fenêtre,
Mademoiselle, inclinez-vous :
L'un d'eux sera votre amoureux peut-être.

Parfois, si, dans leurs yeux brillants,
Vous voyez passer la colère,
S'ils relèvent leurs fronts vaillants...
Ce sont des souvenirs de guerre.
Ils rêvent de combats nouveaux,
D'avenir vengeur, où la gloire,
Pour tracer des noms de victoire,
Vient s'incliner sur nos drapeaux.
Quand les Saint-Maixentais, sur le pavé sonore,
Scandent leurs pas nerveux, qui s'en vont faire éclore
Aux murs de longs échos, aux cœurs des pensers fous,
Si, pour les voir passer, vous ouvrez la fenêtre,
Soldats d'hier, consolez-vous :
L'affront sera vengé..... bientôt peut-être !

A citer encore la *Revue du Panier-Fleuri* (air : *Un bal chez le ministre*) :

Le Quatorze Juillet, pour plaire,
Aux pompiers, à monsieur le maire,

le régiment et l'Ecole vont manœuvrer au gros soleil sur le terrain du Panier-Fleuri. Pendant que les pauvres diables d'élèves et de soldats pivotent et avalent de la poussière,

Bien à l'ombre, installé dans la tribune,
Le peuple de Saint-Maixent
Critique chaqu' mouvement.
Et les pompiers, sans jalousie aucune,
Disent : « Sans leur monter l' coup,
« C'est pas mal du tout !
« On en a pour son argent,
« C'est très amusant ! »

Il y aussi le *Voyage au Ruchard*, qui se chante sur l'air de la *Boiteuse*. Le camp du Ruchard est situé à une trentaine de kilomètres de Tours ; l'Ecole y séjourne chaque année en septembre, après l'inspection générale :

Tous les ans le gouvernement
Offre à l'Ecole de Saint-Maixent
Un' villégiature en plein air
Au Ruchard, un p'tit trou pas cher.

Le voyage s'effectue en train spécial ; malheureusement, ce train est

Rembourré comme un' planche à pain.

Les élèves sont à peine débarqués qu' « on combine pour le bataillon — une manœuvre à double action ». Puis,

Comm' c'est malsain, après-dîner,
De s'attarder à sommeiller,
On passe ses après-midi
A faire des tirs très précis.
...Il faut tirer sous la caniculaire
Silhouett' par devant ! capitain' derrière !
Et chaque élèv', tandis qu' les ball's font « floc »,
S' dit : « J' boirais bien un bock ! un bock ! un bock ! »

Enfin, « comm' rien n' met en appétit — comme une manœuvre de nuit »,

On va, telle un' band' de hiboux,
A la lune faire les yeux doux.

En 1899, la promotion de Fachoda eut l'heureuse idée de jouer, à l'exemple des autres Ecoles militaires, une revue de fin d'année, qui se terminait par ce couplet et ce chœur final :

Maint'nant c'est à nous, camarades,
Puisque nous allons nous quitter,
A m'sur' que nous mont'rons en grade,
De ne jamais nous oublier.
Restons unis pour la défense
Du drapeau que nous aimons tant,
Et pour prouver à notre France
Qu'elle a toujours des cœurs vaillants.

Et répétons
Notre chanson,
En nous disant bravement, bravement :
En avant, morbleu ! toujours en avant,
Marchons fièrement
Et gaillardement !
En avant, morbleu ! Nous la maintiendrons
Toujours vaillant' notr' promotion !

Chaque année, depuis cette époque, les élèves de Saint-Maixent jouent des revues, et les poètes de la promotion composent de nouvelles chansons qui viennent enrichir le répertoire de l'Ecole.

*
* *

Les cavaliers ne le cèdent en rien aux fantassins, sous le rapport de la gaieté. Nous avons parlé plus haut du lieutenant Gagnon, à propos d'un impromptu sur le Camp de Châlons ; le même Gagnon, qui aimait à taquiner la muse, composa, en 1862, alors qu'il était détaché à l'Ecole de Saumur, deux chansons satiriques : le *Tir à la cible* et le *Travail individuel*, qui eurent, à l'époque, un joli succès.

Voici les huit couplets de la première, qui se chantait sur l'air *A la façon de Barbari :*

Le Tir a, dit-on, pour auteur
Un brave capitaine
Que le ministre, en belle humeur,
Fit major pour sa peine.
Le ministre a, ma foi, raison,
La faridondaine, la faridondon,
De récompenser tant d'esprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Pour bien tirer, dit son bouquin,
Faut d'abord y voir clair,
Etre adroit, n'être pas trop loin,
Ne pas tirer en l'air,

Ne mettr' la ball' dans le canon,
La faridondaine, la faridondon,
Que quand la poudre y est aussi,
Biribi, etc.

La ligne de mir', dans tout fusil,
Coupe la trajectoire,
La ligne de tir la coupe aussi,
Et le but en blanc c'est le noir.
Tout ça passe par le canon,
La faridondaine, la faridondon.
J'espère que vous avez compris,
Biribi. etc.

A deux cents mètr's on vise tout droit
Et va comme je te pousse...
A quatre cents mètres l'on emploie
En guise de hausse le pouce ;
A six cents mètr's visez le Panthéon,
La faridondaine, la faridondon,
A mille mètres le Paradis,
Biribi, etc.

A cheval, le tir en arrière
Est chose fort utile.
Pour ne pas mordre la poussière
Il faut être bien habile :
Faut tenir les rênes, le canon,
La faridondaine, la faridondon,
Soi-même et son cheval aussi,
Biribi, etc.

Pour le pistolet, faut se rappeler
Que la poudre qu'on jette,
On la verse, avant de charger,
Dans le trou de la baguette ;
On le fait faire en garnison,
La faridondaine, la faridondon,
Pour qu'on l'oublie devant l'ennemi,
Biribi, etc.

Quand la méthode est appliquée,
On doit toucher le noir
Et gagner, au bout de l'année,
Ses quinze francs de pourboire.
L'auteur le dit, moi je réponds,
La faridondaine, la faridondon ;
« C'est le chasseur du chef qu'a le prix,
« Biribi, etc. »

Aujourd'hui, j'en suis étonné,
Les grosses épaulettes,
Dans leur œuvre, au bout d'une année,
Trouvent quelques boulettes.
Dans quatre-vingts ans, ils s'apercevront,
La faridondaine, la faridondon,
Que tout devrait être aboli,
Biribi.

Quant au *Travail individuel*, il se chantait sur l'air des *Jésuites*, de Béranger :

Je n'sais qui se dit un jour :
« Je voudrais me faire un nom ;
« L'on n'y parvient pas toujours
« En trouvant quelque chose de bon.
« Galilée faillit être brûlé,
« Salomon de Caux mourut exilé ;
« J'aime mieux, quoi que l'on en dise,
« Me rendre immortel à force de bêtise. »
Là-dessus il bâilla,
Puis il sommeilla ;
Diable emporte celui qui le réveilla.

En dormant, son Egérie
Lui dit : « Ecris un manuel ;
« Pour gâter not' cavalerie
« Fais le *Travail individuel*.

« Cite Pluvinel et La Guéronnière,
« Lance quelques bourdes sur l'art de la guerre ;
« Pour peu que tout ça soit mal agencé,
« Sois sûr qu'il sera vite ordonnancé.
« Souviens-toi, d'ailleurs,
« Qu'en France comme ailleurs,
« Ce qui dure le plus n'est pas ce qu'y a de meilleur.

« Pour justifier ton titre,
« Prends-moi trente cavaliers,
« Dans les trois quarts des chapitres,
« Ensemble fais-les travailler.
« Fais-les bien marcher à la queue leu-leu,
« En colonne par un, en colonne par deux ;
« Mêle par ci par là quelques mouvements,
« Embrouille avec soin les commandements.
« Puis tu peux t'attendre
« Qu'au lieu de l'apprendre,
« Les troupiers ne pourront le comprendre.

« Mêle un peu d'équitation
« Avec beaucoup de l'ordonnance
« Et donne cette compilation
« Pour le dernier mot de la science.
« Au vieux carrousel ne va rien changer,
« C'est un bon travail qui a quéqu'danger :
« Il rend un cinquième des chevaux rétifs,
« Un bon tiers fourbus et le reste poussifs ;
« C'est un beau succès,
« Mais ce n'est pas assez,
« S'il n'y a pas trois bras et quatr' jambes cassés.

« Prends les maximes de Sancho,
« Les axiomes de La Palisse,
« Dis qu'un homme qui est manchot
« Ne peut faire un bon service ;
« Affirme que deux et deux font quatre,
« Que l'art de la guerre est de savoir se battre.

« Pour faire mieux goûter toutes ces vérités,
« Assure que c'est toi qui les a trouvées,
« Et, sans grand labeur,
« Tu auras l'honneur
« D'être admiré par le *Moniteur*. »

Notre homme, nne fois réveillé,
Prit la plume et fit son livre.
Le comité, émerveillé,
Décida qu'il fallait le suivre.
Je ne voudrais pas dire qu'il eut la berlue,
J'aime mieux supposer qu'il ne l'avait pas lu.
Comme les gens d'esprit ne vivent pas longtemps,
L'auteur en est mort à l'âge de cent ans.
Sa statue, dit-on,
Fut, non sans raison,
Mise dans la cour des Petites-Maisons.

Si le lieutenant Gagnon n'avait pas été le fils d'un général, il lui en eût sans doute coûté cher de railler ainsi les grands chefs !

Parmi les chansons plus récentes élaborées par des Saumuriens, nous citerons celle dédiée à *Saint Georges*, le patron des cavaliers :

Depuis longtemps, les artilleurs fêtent la Sainte-Barbe,
Les laisserons-nous, mes amis, trinquer à notre barbe ?
Je vous entends répondre non,
La faridondaine, la faridondon,
Nous aurons notre fête aussi, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Nous avons un saint cavalier
Qui fait bien notre affaire,
Saint Georges fut un écuyer
Et un grand militaire.

Nous le choisissons pour patron,
La faridondaine, la faridondon,
Et nous trinquerons avec lui, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Nous aurions bien pris saint Martin
Sans sa fâcheuse affaire ;
Couper un manteau de sa main,
Ça vaut le conseil de guerre ;
Et l'habillement, songez-y donc !
La faridondaine, la faridondon,
A qui donc l'imputerait-il, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

Vous savez tous, les cuirassiers,
Que saint Georges fut un gros frère,
Il a servi dans les lanciers
Et même dans la légère ;
Il terrassa bien un dragon,
La faridondaine, la faridondon,
Mais pas un de ceux d'aujourd'hui, biribi
A la façon de Barbari, mon ami.

Or, j'ai rêvé pour notre saint
Un brillant mariage,
Que l'artillerie nous donn a main,
Nous entrons en ménage ;
Que sainte Barbe ne dise pas non,
La faridondaine, la faridondon,
Je réponds que saint Georges dira oui, biribi
A la façon de Barbari, mon ami.

Pour dot nous lui demanderons
Trois ou quatre batteries,
Pour faire à nos belles divisions
Un peu de bijouterie,

Et avec ça nous nous ficherons,
La faridondaine, la faridondon,
De tout le reste du fourbi, biribi,
A la façon de Barbari, mon ami.

A noter encore la célèbre *Chanson du Manège*, dont retentirent bien souvent les échos du Chardonnet :

De quoi y a-t-il deux ?
Y a deux règlements,
L'ancien et le nouveau.
Il n'y a qu'un Dieu
Qui règne dans les cieux !

De quoi y a-t-il trois ?
Y a les trois allures :
Le pas, le trot et le galop.
Il n'y a qu'un Dieu, etc.

De quoi y a-t-il quatre ?
Les quatre coins du manège.
Il n'y a qu'un Dieu, etc.

De quoi y a-t-il cinq ?
Il y a les Saint-Cyriens...
Il n'y a qu'un Dieu, etc.

De quoi y a-t-il six ?
Il y a les ciseaux de la voltige...
Il n'y a qu'un Dieu, etc.

On peut continuer ainsi très longtemps, jusqu'à extinction de chaleur naturelle...

Voici enfin, à titre de spécimen, quelques couplets d'une revue de fin d'année :

Lorsque nous vînmes à l'Ecole,
Il nous restait des illusions,
Ton ton ton ton ton taine ton ton.
Elles sont parties comme des folles
Et jamais plus ne reviendront,
Ton ton ton taine ton ton.

On nous enleva la première
Dans une belle réunion
Ton...
Où le général, très sincère,
Nous fit cette profession :
Ton...

« N'attendez pas la récompense
« Des ennuis qui vous arriv'ront, »
« Ton...
« Un peu plus tard, je le pense,
« De vous nous nous occuperons.
« Ton... »

Le lend'main, travail militaire,
Nous trottons entre quatre fanions,
Ton...
Aux deux mains nous sautons à terre
Et à cheval d'un même bond,
Ton...

Aux classes à pied c' n'est pas plus drôle,
Les mann'quins en sciant nous sabrons,
Ton...
Puis nous allons à tour de rôle
Fair' de la boxe et du bâton,
Ton...

Il y a comme cela trente et quelques couplets ! D'autres *Saumur-revues* sont moins anodines que celle-ci : les généraux, les officiers, l'Ecole, la ville et les habitants, rien ne trouve grâce devant la verve intarissable des joyeux auteurs !

*
* *

La chanson par excellence de l'Ecole Polytechnique est l'*Artilleur de Metz* ; elle fut composée à l'époque déjà éloignée où l'Ecole d'application d'artillerie avait son siège dans la vieille cité lorraine :

Quand l'artilleur de Metz
Change de garnison
Toutes les femm's de Metz
Se mett'nt à leur balcon
Pour voir à son départ
Cet artilleur chicard
Qui leur a si souvent
Prouvé son dévouement...
Artilleurs, mes chers frères,
A sa santé buvons un verre
En répétant ce gai refrain :
« Vive l'amour et le bon vin ! »

L'artilleur, épris de sa pièce,
Fait avec elle du sentiment,
Car pour lui c'est une maîtresse
Dont il est le très fidèle amant.
Il est content quand il la charge,
Bien heureux quand il la surcharge,
Enchanté quand il la décharge !
Oui, voilà ! oui, voilà, voilà !
Oui, voilà l'artilleur français !

Un autre couplet est consacré au sapeur :

Le sapeur est une forteresse
Que l'on prend difficilement
Rataplan !
Sur l'article de la tendresse
Il succombe bien plus aisément
Rataplan !

. . . .

Oui, voilà ! oui, voilà, voilà !
Oui, voilà le sapeur français !

On chante encore cette variante :

Le sapeur, dans sa forteresse,
Est l'homme du gouvernement ;
Il y savoure avec ivresse
Les plaisirs du casernement.
Attention s'il vous fait des mines,
Méfiez-vous de ses contre-mines !
Oui, voilà ! etc.

Un dernier couplet vante les mérites du *bigor* ou artilleur de la marine :

Le bigor, sur la terre et sur l'onde
S' fout pas mal des quatr' z'éléments,
Rataplan !
Quand il part, c'est pour l'autre monde,
S'il revient, c'est le cœur content,
Rataplan !

. . . .

Oui, voilà ! oui, voilà, voilà !
Oui, voilà le bigor français !

Une autre chanson, très populaire aussi parmi les Pipos, la *Théorie du canon*, fut composée en 1870-71, alors que la batterie de l'Ecole Polytechnique défendait les bastions d'Orléans :

C'est le premier servant de gauche
Qui met l'obus dans le canon,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton.
C'est le premier servant de droite
Qui manœuvre l'écouvillon,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton...
C'est le deuxièm' servant de gauche
Qui met la pièce en direction
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton...
C'est le deuxièm' servant de droite
Qui met son œil devant l'œill'ton,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton.

L' sous-officier chef de pièce
Rectifie l' pointag' du canon
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton...
Et s'il commet un' maladresse
Y a encor' l' chef de section,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton.
Le capitaine à notre tête
Nous met dans la bonn' position,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton...
J' me demand'rai jusqu'à ma r'traite
A quoi sert le chef d'escadron,
Ton ton, ton ton, ton tain', ton ton.

Ces couplets se chantaient sur l'air : *Allons, chasseur, vite en campagne.*

X

CHANSONS DE CONSCRITS

Le " Tirage de la milice ". — Le " Conscrit de 1810 ". — Le " Conscrit de Corbeil ". — " Conscrits, la trompette résonne ". — " C'est aujourd'hui qu'on fait partir ". — " Adieu, ma bonne mère ". — " Adieu, Clérine ". — Les " Adieux à Rose ". — " Entendez le tambour ". — " Les conscrits sont là ". — " Allons, conscrits, faut boire ".

Jadis, la conscription n'existait pas ; lorsqu'un colonel voulait combler les vides causés dans son régiment par la guerre ou la désertion, il envoyait à Paris des lieutenants de fortune ou des « bas officiers » lui recruter des hommes.

Voici, à titre de curiosité, l'affiche versifiée d'un de ces racoleurs, qui se nommait Tilly :

Grivois de bonne volonté
Qui voulez aller à la guerre,
Venez à moi, vous ne sauriez mieux faire.
Vous ne serez point affronté,
Je suis un brave capitaine.
Dans le régiment de Froulay
Ne craignez point le coup d'essay,
La Victoire avec moi sera toujours certaine

Je loge auprès de la Mercy,
Ceux qui m'amèneront du monde
Auront de moi la pièce ronde
Accompagnée d'un grand merci.
Pareille affiche est sur ma porte,
Rue du Plâtre, dans le Marais,
Vous y trouverez du vin frais.

Ou bien les capitaines conviaient, par des promesses alléchantes, la « belle jeunesse » des villes voisines à venir servir dans leur compagnie. L'appel suivant, qui fut placardé en 1766, sur les murs de Noyon, est un modèle du genre :

AVIS A LA BELLE JEUNESSE

Artillerie de France, Corps royal, Régiment de la Fère, Compagnie de Richoufftz

De par le Roy,

Ceux qui voudraient prendre party dans le corps royal de l'artillerie, régiment de la Fère, compagnie de Richoufftz, sont avertis que ce régiment est celui des Picards.

L'on y danse trois foys par semaine, on y joue aux battoirs deux fois, et le reste du temps est employé à faire des armes.

Les plaisirs y règnent ; tous les soldats ont la haute paye ; bien récompensés de places de gardes d'artillerie, d'officiers de forteresse, à soixante livres d'appointements.

Il faut s'adresser à M. de Richoufftz, en son château de Vauchelles, près de Noyon, en Picardie.

Il récompensera ceux qui lui amèneront de beaux hommes.

Un louis par chaque pouce au-dessus de cinq pieds, telle était la rémunération habituelle de ceux qui « amenaient de beaux hommes ».

Le tirage au sort, pour le recrutement de l'armée active, remonte seulement à 1798 ; mais, pour la milice, il fut en usage dès 1691, dans la plupart des villes [1].

A Paris, le premier tirage au sort pour la milice s'effectua le 17 avril 1743. Une chanson, intitulée le *Tirage de la milice*, fut composée à cette occasion ; elle indique, en dix couplets, les habitudes des conscrits d'alors, qui se sont transmises de proche en proche à ceux d'aujourd'hui.

C'est d'abord l'exhibition de rubans et d'insignes divers :

Vite une cocarde,
J'ai un billet noir.
Que l'on m'enregistre ;
Fortuné hasard,
J'étais un bélître,
Je suis un César !

Puis les promenades en bandes et les franches lippées dans les cabarets :

Mangeons la salade,
Le fin pigeonneau,
Le vin vieux est fade,
Buvons du nouveau.

---

1. Seules quelques villes avaient le privilège d'enrôler volontairement leurs miliciens.

Les joyeux lurons font sauter les pièces blanches, car, ils le chantent bien haut :

La pécune est faite
Pour la dépenser,
C'est à la guinguette
Qu'il faut la laisser !

La plus ancienne chanson de conscrits que l'on connaisse, après celle-ci, est le *Conscrit de 1810*, paysannerie pleine de malice et de naturel :

Je suis-t-un pauvre conscrit
De l'an mil huit cent dix ;
Faut quitter le Languedo
Le Languedo, le Languedo,
Oh !
Faut quitter le Languedo
Avec le sac sur le dos.

Le maire et aussi le préfet,
N'en sont deux jolis cadets,
Ils nous font tirer z-au sort,
Tirer z-au sort, tirer z-au sort,
Ort !
Ils nous font tirer z-au sort
Pour nous conduir' z'à la mort.

Adieu donc, mes chers parents,
N'oubliez pas votre enfant ;
Crivez-lui de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps,
En !
Crivez-lui de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.

L'appel qui termine ce couplet indique déjà le penchant à la carotte inné chez le troupier.

Viennent ensuite les adieux aux « chères beautés » :

Adieu donc, chères beautés,
Dont nos cœurs sont z-enchantés,
Ne pleurez point notr' départ,
Notr' départ, notr' départ,
Art !
Ne pleurez point notr' départ,
Nous reviendrons tôt z-ou tard.

Adieu donc, mon tendre cœur,
Vous consolerez ma sœur,
Vous direz que son Fanfan,
Que son Fanfan, que son Fanfan,
An !
Vous direz que son Fanfan
Il est mort z-en combattant.

Et le *Conscrit de 1810* se termine par ce couplet d'auteur :

Qui qu'a fait cette chanson ?
N'en sont trois jolis garçons !
Ils étiont faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah !
Ils étiont faiseux de bas,
Et à c' t' heure ils sont soldats.

A rapprocher de cette chanson celle du *Conscrit de Corbeil*, qui n'en est peut-être qu'une variante :

Il était un conscrit de Corbeil,
Qu'on n'avait jamais vu son pareil,
Avant d' partir z'au régiment,
Z'au régiment, ent, ent, z'au régiment,
Avant d' partir z'au régiment,
Il avait z'un attach'ment.

S'en va dire à sa maman :
« Je pars insensiblement,
« Dit's à ma tant' que son n'veu,
« Que son neveu, eu, eu, que son neveu,
« Dit's à ma tant' que son neveu
« A, è, u le liméro deux,

« Si Charlott' vient me d'mander,
« Dit' s- l'y que j' suis occupé ;
« Qu'ell' me gard' son cœur, sa foi,
« Son cœur, sa foi, a, a, son cœur, sa foi,
« Qu'ell' me gard' son cœur, sa foi,
« Si ça se peut quelquefois.

« Dites bien aux compagnons
« Que le fileur de coton
« Qu'a filé bonnets et bas,
« Bonnets et bas, a, a, bonnets et bas,
« Qu'a filé bonnets et bas,
« Devant l'ennemi n' fil'ra pas ! »

Le *Conscrit de Corbeil* se chantait aussi avec ces variantes :

Il était un conscrit de Corbeil*le*
Qui n'avait pas son pareil*le*.
Il filait bonnets et bas,
Bonnets et bas,
Ah ! ah ! bonnets et bas,
Il filait bonnets et bas.
Devant l'ennemi il ne filera pas.

Il était un conscrit d' Toulouse
Qu'arrivait en sabots et blouse, etc.

Il était un conscrit d' Nanterre
Qu'apprenait l'état militaire, etc.

Il était un conscrit d' Pontoise,
Département de Seine-et-Oise, etc.

Plusieurs autres chansons, que les conscrits répètent encore, dans certaines provinces, datent aussi des guerres de la République et de l'Empire. C'est d'abord cet appel patriotique aux jeunes soldats :

Conscrits, la trompette résonne,
C'est le signal pour le départ ;
Il faut partir, la loi l'ordonne,
A son appel pas de retard !

Refrain

Partons, chers camarades,
Buvons tous une rasade ;
Partons tous, en fidélité,
Mon gentil garçon, pour la liberté !

Puisqu'il faut partir,
Adieu, mes amis ;
Adieu, père et mère,
Puisqu'il faut partir,
Adieu, mes amis,
Adieu, mon pays !
Partons, etc.

Bonheur, bonheur aux conscrits.
Honneur à notre patrie !
Accourons à sa voix chérie,
Servir notre pays.

Partons, etc.

Puis ces adieux à la « bonne et tendre mere » :

Adieu, ma bonne et tendre mère,
Adieu, je pars, sèche tes pleurs ;
Un jour viendra, tu seras fière
De me voir la croix des vainqueurs.

De ma folle jeunesse
Tu fus le seul soutien
De tes jours de vieillesse,
Va, je serai le tien !

Enfin, ces couplets bien connus, qui semblent avoir été composés au moment de la campagne de Russie :

C'est aujourd'hui qu'on fait partir,
Toute la fleur de la jeunesse.
Il nous faut partir, camarades conscrits,
Il nous faut obéir,
Quand nous saurions de n'en perdre la vie.

Mon père me dit tout en pleurant :
« Adieu, mon fils, mon espérance ! »
Et ma mère aussi me disant : « Mon cher fils,
« Après t'avoir nourri,
« C'est aujourd'hui que je te vois partir ! »

Tout ce que je regrette, en partant,
C'est le doux cœur de ma maîtresse
Après l'avoir aimée,
Et tant considérée,
Ayant ses amitiés,
C'est aujourd'hui qu'il me la faut quitter.

Quand nous serons en plein hiver,
En plein hiver dans la Russie,
Nous verrons ces Russiens
Qui s'avanc'nt à grand train,
Et moi qui ne crains rien,
Voilà le sort d'un vrai républicain !

Cette autre chanson date de 1829 :

Adieu, ma bonne mère,
Je pars, le tambour bat ;
Puisque j' suis militaire,
Faut que j' fasse mon état.
Ne crains rien, à la guerre
J'aurai bien soin de moi,
Et le Ciel, je l'espère,
M' conservera pour toi.

Ran plan plan,
Ran plan plan,
Rata plan plan, plan plan plan,
Ran plan plan,
Ran plan plan,
Plan plan, rata plan !

— Adieu, mon pauvre Pierre,
Prends garde à queuqu' malheür.
— Adieu, ma bonne Claire,
Garde-moi bien ton cœur.

En r'venant d' la milice,
Je t'épous'rai dans huit ans,
Et j' f'rai faire l'exercice
A tous nos p'tits enfants.

Ran plan plan, etc.

M'sieur l' curé, j' viens vous faire
En partant mes adieux ;
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux,
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,
Ne l' dit's pas à ma mère
Et priez Dieu pour moi.

Ran plan plan, etc.

L' sac sur l' dos vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous ;
Je sais qu' ça fait d' la peine,
Mais il faut filer doux.
Dans ces instants d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme
Et chantons le refrain :

Ran plan plan, etc.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Les voit d'un pas rapide
Descendre le coteau.
Bientôt sur l'autre rive
Ils se perdent enfin,
Et l'oreille attentive
Peut seule entendre au loin :

Ran plan plan, etc,

La chanson de *Clérine* a dû être composée à la même époque :

— Adieu, Clérine,
Ma tendre amie,
Le tambour bat :
Au combat je m'en vas!...
Soit pour sept ans, soit pour huit ans,
Sois-moi toujours fidèle et constant'!

— Dans tes voyages
Aie du courage :
Ton mauvais sort
Me causerait la mort !
Soit pour sept ans, soit pour huit ans,
Sois-moi toujours fidèle et constant !

C'est encore les *Adieux à Rose*, qui dépassent en naïveté toutes les pièces précédentes :

« — Rose, ma bien-aimée,
« Ne pleure pas si fort,
« Si je pars pour l'armée,
« C'est un effet du sort. »
Ainsi chantait gros Pierre
Que le sort appelait (*bis*),
A Rose, sa commère, } (*bis*)
Qu'en partant il laissait, }

Ran tan plan, ran tan plan,
Pata plan plan plan.

Pour gage de tendresse,
Mon chien te restera ;
Dans tes jours de tristesse,
Il te consolera.

Retiens-le, fais-lui fête
Garde-le près de toi (*bis*),
Chéris la pauvre bête
Comme si c'était moi ! } (*bis*)

Ran tan plan, etc.

« — Adieu, Rose ! — Adieu, Pierre ! »
Et, le sac sur le dos,
Il quitte sa chaumière
Et se croit un héros ;
Tandis que la pauvrette,
D'un air triste et contrit, (*bis*)
En soupirant, répète :
« — N'aimez pas un conscrit ! » } (*bis*)

Ran tan plan, etc.

« — Après dix ans d'absence
« Je reviendrai soudain ;
« Et te promets d'avance
« Le plus heureux destin :
« Le hasard de la guerre
« Me sera bien fatal (*bis*)
« Ou tu seras, ma chère,
« Femme d'un caporal. » } (*bis*)

Ran tan plan, etc.

Aujourd'hui encore, bien que le tirage au sort n'ait plus la même importance qu'autrefois, puisque tous les hommes valides se trouvent dans les mêmes conditions et doivent au pays le service militaire, la conscription est toujours, pour les jeunes gens de la classe, motif à enrubannements, promenades bruyantes et joyeuses beuveries.

Précédés d'un tambour-major d'occasion, d'un porte-drapeau et de plusieurs clairons et tambours, les conscrits parcourent les rues, dansant, sautant et chantant des refrains de circonstance :

Entendez le tambour
Qui déjà nous rappelle,
Nous lui serons fidèles,
Amis, c'est notre tour.

Il faut nous réjouir,
Vingt ans, c'est le bel âge
Qui brille sans orage,
C'est le temps du plaisir !

Amis, égayons nos vingt ans,
Profitons de notre jeunesse...
Subissons le sort sans faiblesse,
Chantons notre printemps !

Si quelques-uns gémissent à l'idée de quitter bientôt le village, les parents, la traditionnelle maîtresse et exhalent leurs plaintes en couplets mélancoliques, la plupart répètent des airs de bravoure :

Les conscrits sont là,
Vous ne les battrez guère,
Les conscrits sont là,
Vous ne les battrez pas !

A la ronde, buvons donc
De ce vin le meilleur du monde ;
A la ronde, buvons donc
De ce vin, car il est bon !

Ou bien encore :

N'ayez pas peur du canon,
Ça n'est pas la mer à boire !
Dit's bonjour à Jeanneton,
Dit's bonjour à Margoton...

C'est un peu de l'âme guerrière de la France qui passe dans ces pauvres couplets.

Mais, à chanter, la gorge se sèche. Toute la bande va s'échouer au cabaret. Les bouteilles succèdent aux bouteilles, et l'air retentit de refrains bachiques :

Verse à boire à Baptiste
Plus il boit, plus il p....
Nos bons conscrits sont pas si fous
De se quitter sans boire un coup [1].
Allons, conscrits, faut boire,
Il faut boire et bien boire,

Allons, conscrits, faut pas pleurer,
Il faut boire et s'en aller !

Les plus moroses finissent par noyer leur chagrin. Ils se consolent en songeant que, lorsqu'ils reviendront au pays, avec l'uniforme aux boutons bien astiqués — peut-être même, qui sait ? avec les galons de laine ou les sardines d'argent — leur bonne amie les regardera d'un œil attendri ; et ils entonnent, à leur tour, quelque joyeux refrain.

1. Imité de la vieille chanson : « A boire, à boire, à boire ! — Nous quitt'rons-nous sans boire ? — Les amis n' sont pas si fous — Que d' se quitter sans boire un coup. »



TABLE DES MATIÈRES



St-Etienne — Imp. A. BARDIOT, 13, rue de la Loire

Ouvrages du même Auteur

LES CANUTS (en collaboration avec Emmanuel Vingtrinier). Un vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1887.

LES CHAUFFEURS DU LYONNAIS. Un vol. in-8. Lyon, Henri Georg, 1887.

CROQUIS MILITAIRES. Deuxième édition. Deux vol. in-32. Paris, A. Méricant.

UNE COMMUNE DU LYONNAIS, *Ecully, son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (en collaboration avec J. Vaesen). Un vol. grand in-8, avec de nombreuses illustrations. Lyon, M. Paquet, 1900.

LA LÉGENDE DE CASTELLANE. Un vol. in-12, avec illustrations, Lyon, 1900.

LA PESTE A LYON. *La Chapelle de Saint-Roch à Choulans.* Un vol. grand in-8, avec illustrations. Lyon, P. Mougin-Rusand, Waltener et Cie, successeurs, 1901.



Saint-Etienne. — Imp. A. BARDIOT, 13, rue de la Loire

F.L. 260 10-66

PQ
1193
M6V6

Vingtrinier, Joseph
1789-1902

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

